

Al Amjed Al Othmani

# Au gré Des jours



Prose & Poésie

..... **Au gré des jours** .....

**AL Amjed Al Othmani**

# **Au gré des jours**

**Prose & Poésie**

**Pensées**

**Palpitations des temps prospères.**

### **Certes, c'est vrai...**

Je ne prétends pas être poète, mais je peux l'être et dire, écrire, réciter et parfaire tout énoncé. Je ne prétends pas être homme de lettre, mais je sais tracer les belles lignes qui dépeignent l'histoire, les articles et les vives nouvelles, façonnent les romans et illuminent les ténèbres de l'âme humaine. Certes, je sais manipuler mes mots en arabe et en français de toutes sortes, de toutes formes et de toutes écoles. Je sais étaler ce qui est crédible en moi, lisiblement, avec ma plume rebelle, tout en laissant de belles bibliographies, dont le clair parfum se mêle aux fleurs des champs. Dont la musique se mêle aux chants des mouettes dans l'espace, pour qu'ils s'élèvent plus haut avec liberté et fierté en formant des tableaux qui se lisent fine poésie et exaltante littérature et qui rayonnent de vie, de bonheur de douceur et d'optimisme.

### **Transcendance !**

Le secret de mes poèmes et mes proses, et leurs thèmes, résidaient d'ores et déjà, dans un battement de cœur pur, dans un chapelet de pieux sûr, dans une fontaine d'eau douce, dans un papillon printanier multicolore, dans la transcendance d'un palmier, dans un œil de lys, dans un sourire d'enfant, dans les traits d'une sirène, dans les vagues d'une mer et sur le

visage clair de la lune et le visage pâle d'un orphelin ! En rose, de là jaillissent mes poèmes et mes proses...

Il s'agit de battements de cœur, d'états d'âme et de troubles existentiels survenus ici et là, sur les sentiers de la vie, que l'on note dans un journal, juste pour s'en souvenir. Il est bon de consigner nos battements de cœur sans fioriture ni embellissement, mais plutôt tels qu'ils sont vrais et tels qu'ils sont inspirés par notre conscience.

### Mes quatrains au gré des jours

Te voilà soleil printanier, chaleur bien attendue  
Verdure jusqu'à l'azur, tapis long et bien tendu  
Joyeux Printemps aux glaces toutes fondues  
La vie nous fait don et compte très bien rendu

### **Sousse en été!**

Il était là et nulle part. Il regardait les passants, concentré, à l'arrière plan là où quelques enfants se bousculaient, se faisaient la queue enfin pour avoir leur part de ce jeu d'enfants, cette pieuvre répandue dans les manèges et les lieux d'attraction de la ville. Tant de fois il amenait ses petits enfants pour s'y divertir, jouer, crier, courir et colorer leur vie de cette couleur vive et attirante de la douce enfance. Ses

pensées allaient loin, les garçons étaient à Tunis et venaient de temps à autre sauf cette petite fillette qui ne le quittait presque jamais. Tout son temps libre avec lui. Elle lui parlait de ses études, lui lisait ses leçons, lui chantait ses chants et récitait ses poèmes bien appris par cœur, lui prenait son portable, sa tablette ou son ordinateur pour chercher ses contes du chaperon rouge au corbeau et son renard. Elle ne cessait de lui poser ses interminables questions d'enfants concernant le comment et le pourquoi des choses, sa confusion et ses incertitudes. Il se redressait et se rétablissait par sa présence, se sentait le plus heureux du monde. Elle lui colorait la vie, surtout, les couleurs semi ternes de sa retraite. De temps à autre, ils prenaient le chemin de la plage. Ils aimaient cette balade sur le sable doré, pas loin de ce murmure doux et incompréhensible, vague et ambigu de cette mer sans fin. Elle aimait aussi le port, ses bateaux, ses barques, ses navires et ses albatros. Elle aimait s'évader en croisière et contempler le large sans oublier les crèmes glacées du préférable Ch'rif de Beb Bhar..

Il ne se souciait de rien. Il s'enfonçait dans les brouillards du bel azur, voyageait loin sur le zéphyr là où son âme errait depuis une belle lurette. Ce berceau d'enfance gravé dans le cœur, pas comme celui de ses petits enfants. La steppe et ses spécificités. Les collines vêtues d'Alfa, de jujubier, de tamarinier et de toutes sortes d'armoises. Ses forêts immenses d'oliveraies, de cactus et de figues barbarie. Son sparte, ses salsolacées et ses cours d'eau arides, caillouteux et

moins sablonneux. Ses lauriers, son thym et ses romarins. Ses perdrix, ses lièvres et son gibier. Il voyageait, assis, là où l'âme voulait. Il ne pourrait jamais se débarrasser de ses sacrés souvenirs, de ses racines, de son bled, de ses légumes et de son aridité.

Une voix lui vint de loin comme si c'était au fond d'un puits. Il leva la tête tout ébloui, émerveillé et impressionné par sa petite rêverie, c'était son ami qui lui tint la main pour une balade tardive habituelle ... Ah ! Combien il aimait s'évader ... Sur cette fabuleuse Corniche du *Boujaafar* et du début de l'hôtel Abou *Naouès* là où se trouvaient le café La Sirène et la place des villes jumelées, ils se côtoyaient jusqu'à l'hôtel *Riadh Palms*, aller et retour. Refaire la balade sur la plage, souliers en main, ça en avait toujours le plus admirable des arrière-goûts. Les gens, dans ces lieux, venaient de tout bord, de la Tunisie profonde et de tous les autres coins du monde. Un merveilleux tableau en toutes les couleurs. De la multitude des langues, de races différentes, de diverses cultures c'est là où l'humanité et la bonté se rencontraient depuis des siècles pour une pacification sans limites.

Un peu loin de la plage cette petite île pittoresque dont le roc barbouillé par le rouge et le blanc et la star de l'étoile sportive du Sahel.

Des vagues se suivaient gaies des fois et mélancoliques en d'autres, blasphémaient les vicissitudes de l'homme et du temps.

Sans se rendre compte, ils arrivèrent à Las Vegas Beach. Ils continuèrent jusqu'au Café « *The thirty three* », là ils devraient prendre leurs cafés, c'était bien le beau soir avec sa belle allure, sa douce brise marine et ses lumières de jour artificiel. La vie n'est ni facile, ni compliquée. C'est à toi de la faire obéir par tes choix, tes caractères et ton endurance. Exister c'est déjà fait mais vivre ça demande de l'énergie et de l'effort et rien ne s'offre, tout s'arrache. En sirotant leurs cafés, les deux amis parlaient à tort et à travers. L'approche du gouvernement concernant les retraités, les rumeurs des politiciens, celles de l'équipe nationale et beaucoup d'autres sujets piquants. Le lieu devenait de plus en plus animé. La fraîcheur du climat embaumait le Café et un monde de jeune envahissait l'endroit. Des couples comblés riaient aux éclats et la vie, semble-t-il, était entrain de boire son café avec eux.

En cette saison estivale, Sousse la nuit est une ville féerique imaginaire et magique. Du Port El *kantaoui* jusqu'à Monastir tout bouge. La rue 14 Janvier qui relie *khzèma* à Sousse-ville là où il y a les restaurants, les cafés, les hôtels, les boîtes de nuit et les casinos. Là où un autre monde ne sort que la nuit et reste en mode somnolence tout le jour. Un monde qui n'est pas en général de ce monde. Ceux qui vivent et dépensent sans compter et qui sont, à vrai dire, en marge du réel, des touristes arabes, des aisés du bled et ceux qui viennent de tout bord. Des bruits, des klaxons, toute une vie qui se redresse loin de toutes les marges. Sousse est une autre ville en cette saison, elle devient la vraie perle du grand Sahel. Là on vit et on s'en

fout de tout et la vie continue avec ce qui la côtoie. Des programmes d'animation dans les hôtels, d'autres dans les cafés chics, le festival international de Sousse anime de sa part et le reste de la plage et de la corniche sont animés par ceux qui viennent des alentours et de l'intérieur. On y trouve tout. C'est aussi un autre monde, d'autres coutumes. Des groupes implantés ça et là avec tout le nécessaire de voyage. C'est la saison d'*Aoussou*, celle de la canicule et de la haute température. La coutume proposait à nager dans sept vagues successives et la tradition voulait qu'on entre collectivement dans la mer pour éloigner essentiellement le mal, les maladies et les sortilèges.

"*Dizni windizzik*" pas même où mettre les pieds tout au long de cette corniche populaire et bien animée.

Durant tous les mois de l'été et depuis des siècles c'était cette coutume ancestrale qui régnait et le nom de baba *Aoussou* également.

Et puisque c'est la saison tout a son prix et son exceptionnel prix. La location privée, les hôtels, les restaurants et les cafés, les vendeurs ambulants, le transport, le poisson, les fruits et légumes. Les habitants subissent aussi cette hausse et les tourmente jusqu'au bout et l'offre et la demande imposent ses lois.

Telle est Sousse la ville des différentes couches sociales du plus haut jusqu'au plus bas. Tout le monde y vit selon ses moyens et tout le monde la vénère sans cesse.

Mes quatrains au gré des jours

Ô angoissant froid des cœurs tuant sans grâce  
Tu rends nos sentiments comme ces glaces  
Durs, solides, insignifiants, voire sans traces  
Mais... la vie nous réanime le cœur et la face

## La rencontre.

Dans ce coin habituel, nostalgique et ensorcelant dont il avait l'usage et la coutume d'y déguster son petit déjeuner, boire son café noir et voir en silence toutes les séquences de ces vagues humaines se déplacer et se précipiter sans cesse, et, de temps à autre, corriger les devoirs de ses élèves et prendre aussi sa grosse part de rêve, ils se sont rencontrés sans préavis. Depuis des années sans le moindre contact, comme si le destin a voulu tisser leur avenir en petit cadeau divin. Ils ont été deux inséparables collègues, pour une courte période, dans un lycée du Sud-Est de ce charmant pays. On disait que derrière chaque enseignante se cachent, une culture, une beauté d'âme et une grâce et des sensations toutes irrésistibles. Il enseignait les mathématiques, quant à elle, elle faisait la navette, à cheval, entre deux établissements, heureusement séparés par deux petits quartiers. Elle enseignait les sciences humaines en démontant à ses élèves cette histoire vénérée et vénérable du pays et sa géographie plus au cœur que jamais. Pas loin de ce café, s'installait glorieusement son lycée. Surpris par cette rencontre subite et inattendue les deux amis se regardèrent droit dans les yeux, se serrèrent les mains sans la moindre parole, sans même oser s'asseoir. En ces moments de surprise, ils s'oublèrent dans ce phénomène de brouillards, de nuages virtuels qui l'entourèrent et le cachèrent loin des yeux. Une musique douce s'infiltra à leurs oreilles Dany Brillant

chantait "quand je vois tes yeux" puis Joe Dassin "et si tu n'existais pas ". Pour un laps de temps, ils se sentirent seuls, tout est dépeuplé. Leurs cœurs battirent terriblement comme si la vie va s'éteindre au dehors leur laissant cette petite lumière de l'abat-jour du coin.

Majd est un homme pratique, pragmatique, serein et sérieux. Un prof de Math qui sait bien calculer. Il ne déplaçait jamais ses pas aveuglément. Il a bien construit sa vie. Une petite villa dans un coin respectable. Une voiture de ces automobiles populaires comme la plupart de ceux de son domaine. Sa discrétion et son savoir faire le guident absolument vers sa réussite et sa renommée dans la région. Seul le Mektoub s'est absenté, ou, du moins s'est visiblement retardé.

Ezdihar est une femme romantique. Ses rêves voyageaient en l'air tout au long de l'espace, volaient çà et là. L'histoire l'emportait un peu partout, la géographie l'implantait sur cette terre riche et fertile. Elle ne se tardait pas de voyager, de voir le monde et sa culture, de s'enrichir spirituellement et de vivre sa vie goutte par goutte jusqu'à la dernière goutte. Elle est issue d'une famille aisée et elle en a bien l'usage et l'habitude. Cette année scolaire elle a pu avoir un déplacement à sa ville d'origine grâce à une inoubliable permutation parachutée du ciel. Elle enseigna dans sa zone de résidence. Son Mektoub, elle aussi est en voyage. Dieu seul sait son retour jour et heure. Peut-être ce jour fut son retour, on ne sait jamais les

circonstances de la vie !

Ce jour-là était un jour chaud, humide et ensoleillé. Un jour de ce sacré Juin. On compte ses jours et il s'avère un peu plus long. Le coin était bien frais, embelli par cet arôme d'âme, de musique bien choisie. Ils prirent leurs places. Les yeux au fond des yeux, seule cette fine clarinette qui poétisa le tout et qui fait vibrer les cœurs. Dehors on entendit le gazouillement des oiseaux et les cris des albatros, on ne fut pas loin du port et à vue d'œil la mer paraît calme et sans limite. Majd demanda du jus, un café express bien serré, du gâteau au chocolat et une bouteille d'eau fraîche. Il n'a pas quitté cet impeccable paysage tout en murmurant à sa copine :

-Où es-tu Ezdihar ? Ça fait une belle lurette que je ne t'ai pas vue ! Tu m'as trop manqué tu sais !

Ezdihar épinglée sur son siège, bracelet d'or précieux au poignet, adéquatement habillée, un léger maquillage au visage, des yeux brillants et une âme claire et souriante, sûrement bien heureuse. Elle a eu cette chance de le rencontrer, une opportunité à saisir, qui sait l'avenir ? Trop chargée d'émotions elle mâcha à peine ses mots. Sa vie est bien heureuse mais son cœur saignait d'angoisse, d'amertume et de douleurs. En fait la vie ne donne pas tout.

-Tu sais Majd on s'est quitté sans le savoir et sans même le

vouloir. Quand tu as été tout près de moi, je n'ai eu même pas le petit souci de te perdre un jour. Pour cela je n'ai pas pris mes précautions, comme toi je l'espère aussi. Je ne doutais de rien. J'avais toujours cette confiance d'enfants aux jours, aux circonstances et au destin. J'ai goûté des faits amers et j'ai dû succomber au pire. Dieu merci, te voilà enfin en chair et en os ! Tu es mon seul remède, tu t'en rends compte ! Et l'été indien de Joe Dassin s'infiltra et secoua leurs êtres. Tout paraît dépeuplé !

"On ira où tu voudras, quand tu voudras  
et l'on s'aimera encore, lorsque l'amour sera mort  
toute la vie sera pareille à ce matin  
aux couleurs de l'été indien !"

Les deux copains bien étourdis, relaxés s'estimèrent heureux comme personne ne le fut sur cette terre. Comme si le hasard leur a construit bien les choses. De fous rires, d'amusement, de sérénité, de confiance, de tranquillité et de joie de vivre les combla, aussitôt, jusqu'au bout.

-Ah si tu savais combien je t'ai cherchée Ezdihar, combien j'ai veillé te décrire, te dessiner, t'écrire et envoyer le tout au zéphyr ! Répliqua Majd.

-Je ne te cache pas Ezdihar, en ton absence de ma vie, j'avais pris la lourde décision de combattre mon destin, de te trouver coûte que coûte ça ou là dans cette vaste étendue. Je m'y étais engagé et rien au monde ne pourrait m'être un obstacle ou m'en arrêter. Sans se rendre compte du temps qui s'écoula, de l'après-midi insupportable qui avança à pas lourd, Ezdihar, essaya de vivre le moment pour le freiner. Elle regarda tendrement ce beau visage sage et crédible de cet homme qui l'aimait et que, la plupart, de sa famille connaissait et le souhaitait comme leur gendre. Le beau mari de leur fille unique. Son père, un ancien enseignant lui aussi, retraité depuis quelques années. Il gère une école privée que sa mère s'occupait de sa direction. Un prof de Math bien connu serait bien accepté disait son fond. Le destin nous a fait le plaisir de nous faire rencontrer. Il nous a offert cette opportunité, la dernière de la vie. Elle pensa sérieusement, son instigateur du fond la poussa au plus fort de son effort. Il faut qu'elle prenne toutes les coordonnées de Majd cette fois-ci. Son compte Facebook, ses numéros de téléphone, son adresse de domicile, celle du lycée. Son e-mail s'il le faut. Tout ce qu'il a fallu faire depuis le premier pas mais en vain !. Quant à Majd, avec son esprit de Mathématicien il résolvait ses équations sagement, avec une grande sérénité sans le moindre bruit de moteur.

Dans son carnet de notes, il lui lut des poèmes inédits qu'il

avait écrits discrètement autrefois pour les lui dédier un jour quand l'occasion se présente. Eh en voilà la belle occasion ! Et durant toute cette période et tout le long du voyage, il lui lit de temps à autre ses romantiques poèmes ensevelis dans son carnet et bien inédits jusqu'à ce jour.

Tu es mon présent, mes jolis moments et mon avenir,  
Le vrai as de cœur, le sang qui coule dans mes veines,  
Mon humble passé, mes souhaits et mes doux souvenirs,  
Moi-même, mes spécifiques caractères et mes gènes

Quant à Ezdihar, trop émue, elle se rappelait bien de leur première rencontre, il y a un an, un siècle, une éternité comme disait Joe Dassin. Elle l'a rencontré en excursion parmi une vingtaine de collègues. Un coup de foudre l'a étranglée. Un homme attentionné, sérieux et souriant, d'une beauté virile sans pareille. Le voyage au nord-ouest était magnifique, exaltant, touchant et séduisant. La beauté des forêts verts, du beau barrage, des toits rouges, bref, tout était nouveau et sans pareil. La mer, la forêt et le fort perché là-haut sur la colline. C'est bien vrai ce que l'on disait : la beauté c'est la signature de Dieu ! Tout était inculqué juste au fond et c'était en une fin d'année. Juste après, une très belle relation, son ami s'est vu muter au mois de juillet et un arrêt subit, sans préavis de cette naissante relation s'était imposé !

-Majd nous devrions nous rencontrer davantage. Nous devrions poursuivre nos aspirations. On se connaît à peine mais on se connaît bien. Nous devrions parler et tout dévoiler. Ça serait pour un jour ailleurs dans une ville voisine. Changeons de décors et échangeons nos idées. Contactons-nous et au revoir pour le moment, ajouta Ezdihar. Elle lui serra soigneusement la main, les yeux égayés, plus attentive, sereine et soulagée .

-À demain, lui répliqua son copain, tout en s'apprêtant à faire l'addition, payer la consommation et s'en aller ailleurs.

En rentrant chez elle, elle fut rayonnante toute heureuse comme, autrefois, quand elle ramenait son carnet de notes. Elle fut hypnotisée tout au long de la matinée. Charmée par la présence de Majd. Elle oublia pour la première fois ses mots, sa capacité de se concentrer et son lexique même. Elle devrait parler, d'ores et déjà, à sa mère. Quant à lui, genre stable, réfléchi et pensif, il avait bien estimé cette rencontre subite et inattendue. Il est temps de " ramasser ses pieds" comme disait sa mère, et réaliser le reste de ses rêves. Décision prise, il parla à sa famille.

Le lendemain, tous les feux verts ont été allumés, les soucis brûlés et la route paraît claire et vide devant eux. La nuit après des sessions de discussions permanentes, sans cesse, ça et là

et des concessions indispensables, ils se sont contactés, ils ont pris rendez-vous d'aller à Hammamet continuer leur plan loin de tout équivoque. Le beau lieu, la mer bleuâtre, le beau temps et les verdure feraient le reste. Du début jusqu'à la fin de l'autoroute, ils ne parlèrent de rien. Ils écoutèrent de la musique, J.J. Goldman, Michel Sardou, Céline Dion et les romances bien connues sur les ondes de la Radio internationale de Tunis, tout en appréciant le bleu du ciel et la verdure tout autour. Majd se concentra sur le volant et elle le contempla soigneusement avec toute la grandeur de ce monde...

Ton prénom est sans cesse, sur le bout de ma bouche  
Sur mes lèvres, un bonbon au miel couche sur couche  
Et tu es un trésor caché qu'on n'explore guère sa touche  
Un doux rêve quand tout le monde s'en va et se couche

Depuis longtemps elle Songeait paisiblement à ce bel avenir qu'elle souhaite construire, à ce Mektoub qui s'imposait à tout temps et tout moment pour ruiner et attrister des gens et pour égayer d'autres, à ce destin impitoyable qui distribue les cartes !.

Le beau paysage entre Sousse et Hammamet en compagnie de celui qui va commander et guider avec elle le vaisseau de sa

vie dans cette mer conjugale tantôt calme et ravissante, tantôt soumise à de divers orages et tempêtes...

À Hammamet, ils cherchèrent un endroit calme et serein. Le café fort tout au bout de la zone touristique, planté sur le cap, côtoyant le vieux fort de ce bel endroit d'où d'en haut la vue panoramique de la ville et de la mer bleuâtre était superbe, en son milieu s'élevait le mausolée de Sidi Bouali, un marabout bien connu dont une ville a pris son nom.

« Le fort de Hammamet a été construit au IXe siècle par les Aghlabides, les occupants de cette époque lointaine, (*Les Aghlabides* (الأغالبة) ou *Banu al-Aghlab* (بنو الأغلِب) sont une dynastie d'émirs de la tribu arabe des *Banu Tamim*, qui ont gouverné l'Ifriqiya (actuelle Tunisie, est de l'Algérie et la Tripolitaine) nominalement, au nom du calife abbasside, à partir de 800, puis la Sicile, après sa conquête, jusqu'à son renversement par le nouveau pouvoir des Fatimides, en 909.) Des spécialistes ont restauré ce fort à plusieurs reprises au Moyen Age pour faire face à d'incessantes attaques de pirates. Vers 1463 sous le règne du prince Hafside Othman, La Kasbah a été largement restaurée et considérablement agrandie pour servir de résidence au gouverneur de la ville.

À la fin du XVIe siècle, les Ottomans se sont emparés de la petite ville et ont modifié la Kasbah considérablement dans le but de l'adaptée pour accueillir les armes à feu. A la suite de la

conquête, la forteresse de Hammamet a été colonisée par les ottomans et la population hammamétoise est reléguée au second plan avant l'apparition des *Kouroughlis* issus de mariages mixtes entre turcs et femmes hammamétoises. On a installé une vingtaine de canons de gros calibres au 19ème siècle. À la fin, les occupants ont transformé le monument en caserne après l'établissement du protectorat français en Tunisie en 1881. »

Tout au long de la matinée, ils parlèrent sérieusement. Téléphones silencieux, plan d'avenir bien réparti, point par point ils discutèrent tout. C'est le projet de la vie, c'est le seul qui ne devrait jamais être changé ou étudié en toute légèreté. Il devrait être minutieusement aménagé, sans le moindre souci pour deux cultivés de cette ère. Vers l'après-midi, tout était bien arrangé. Un beau restaurant valait le coup, ils le cherchèrent aussitôt. « Le voilier » un illustre restaurant de renom à *Yassamine Hammamet*, un trajet pas loin qui contourne et longe les beaux rivages de cette paisible, superbe et antique ville, juste à Hammamet sud..

Au restaurant, des plats méditerranéens de toutes sortes, du fruit de mer, des poissons grillés, des hors d'œuvre, de la salade verte, des fruits de saisons et de la crème glacée. Tout a bien commencé. Tout sera bien qui finira bien. Que le futur soit radieux et que la vie soit en rose. !

En revenant de Hammamet, tout est bien clair, bien net. Il ne reste que les festivités du mariage. Installés à l'intérieur de la voiture. La diva *Amina Fakhed* les combla par l'une de ses chansons "*Soltan hobbik*" diffusée par cette Radio culturelle que Majd aimait ses programmes. " جسمي سهر ما نام سهرت معاه " et de chaudes larmes effleurèrent les yeux de sa Copine. Il lui montra un petit carnet sur lequel sont écrits ces vers :

Sinon je vais crever !  
Fais-moi rêver Ezdihar, j'irai te retrouver,  
Là où tu seras, j'irai bien te rechercher  
J'irai te ressentir et voir de près tes sourires  
Laisse-toi aller je t'aime jusqu'à mourir  
Reste avec moi, fais-moi ce grand plaisir  
Ton amour m'épanouit, je n'ai rien à te dire  
Remplis bien ton cœur de joie et de désir,  
Et je serai là pour toi, toujours pour te combler  
D'amour et d'allégresse, pour toute l'éternité  
Unissons-nous encore, Bonheur sera servi ;  
Savourons-le très fort, avec goût et pleine envie,  
Laissons-nous la chance de bien se retrouver.  
Toi et moi, Ezdihar, sinon je vais crever...

Des vers qu'il a écrits auparavant, quand il l'avait perdu de vue.

Il les a nommés : Les rimes du destin. Un carnet bien garni par ses intimes et inédits secrets.

Quand le destin tisse un fait, il le sera très vite fait. Dans vingt-quatre heures tout était bien arrangé, sérieusement réalisé. "*Rabbik lamma yrid*" murmura doucement Ezdihar. Cette douce chanson de Med Mounir la plaisait toujours. Elle l'écoutait souvent dans sa voiture tout au long des trajets qu'elle faisait, juste comme un porte-bonheur. Elle croyait bien en Dieu, au destin et aux circonstances de la vie et surtout à ce Mektoub aveugle, incertain et indécis. Comme la tristesse a son effet négatif sur les êtres humains, la joie bien au contraire, son impact positif imposa le printemps en hiver. Tout gazouilla au fond et en dehors. Son téléphone ne cessa de vibrer et de sonner. Sa mère, son père et ses cousines prirent l'info au chaud. Enfin dit sa mère : louange à Dieu et à lui seul. "Partout où penche le cœur, les pieds l'y conduisent" disait le proverbe.

Majd lui montra son carnet de bord spécifique à lui et lit à voix douce et charmant ce qu'il lui a écrit un jour inoubliable, de vrai désir ardent, quand il la cherchait partout là où il allait..

Pourquoi je t'aime Ezdihar ?

Je creuse au fond, dans mon profond, je cherche une réponse

Dans un tiroir, au bout du couloir, je trouve ce qui suit :

Tu es ma vraie veine, tu es cette sereine, tu es ce que je  
pense.

Tu es cette dune, tu es ma belle lune, tu es celle qui  
m'éblouit

Tu es tout ce monde, tu es la vie qui gronde,  
Avec laquelle je fonce

Dans la lumière de ton sourire, dans le charme de ton regard  
Dans la douceur de tes mots qui anéantissent tous mes maux  
Je trouve mon espoir.

Pourquoi je t'aime alors ? Je t'aime encore et encore  
Tout est clair, tout est nu...

Tu es cette autre moi-même, tu n'es cette inconnue  
Dans mon cœur, tu y vivras, jamais je ne t'en supplie

Le soir on écouta, à leurs domiciles, de la belle musique classique des fêtes de mariage presque unanime dans la région. Ce n'est qu'un début. Bientôt Majd, ce futur époux et gendre, ce futur beau-fils accompagnerait son père, sa mère et sa petite famille pour demander officiellement la main d'Ezdihar selon la tradition et les rites classiques connus et suivis dans la ville. Après l'accord et la lecture des versets de Coran, ça serait les fiançailles et ils n'auront qu'à signer le contrat de mariage et construire leur nid petit à petit pour se marier enfin en mille et une nuit et partir en lune de miel dans un voyage de noce magique, merveilleux et inoubliable. Destin quand tu nous souris !

Rien ne vaut la joie sur cette boule terrestre, surtout, cette allégresse qu'impose la nature à tous ses êtres vivants pour que la vie continue sur terre en tous ses dogmes et ses conventions, ses bas et ses hauts . Il ne faut jamais oublier, certes, ce destin, cette puissance qui fixerait de façon irrévocable le cours des évènements et qui arrange nettement les choses selon sa guise. Ces faits métaphysiques que l'on ressent sans les savoir ni connaître leur sujet. Cette chance qui joue aussi son rôle et distribue ses jokers, c'est à vrai dire, le déroulement de la vie depuis sa genèse tout au fond des nuits des temps.

### **Au gré des jours**

Dans notre quotidien, on sous-estime le présent, le moment où on est, on a sans cesse cette vive tendance vers l'avenir, vers ce que l'on voudrait avoir, on s'en fiche carrément du présent et de ce que l'on a. On se plaint toujours, on se lamente, on se meurt pour ce que l'on voudrait avoir. De la sorte que le bonheur coule entre nos mains comme de l'eau de la fontaine! Ses secondes, ses minutes et tout son temps sans que l'on savoure...

Se contenter de la douceur du moment, c'est le vrai bonheur ! Retenir avec joie et conviction ce que l'on a, c'est le vrai

..... **Au gré des jours** .....

savoir-vivre, et un jour on se rappelle ses délices quand tout s'avère bien tard !

### **Super voyage à Paris.**

En son dernier voyage qui l'amena à s'installer pour un long séjour au cœur de Paris, la ville de l'amour et de la lumière tant souhaitée, dans le septième arrondissement, son beau destin le guida à louer une chambre d'hôtel à la rue Pierre Leroux, le célèbre philosophe français du dix-neuvième siècle. Un petit hôtel, humble et bien propre, délicatement équipé et distinctement sophistiqué. Tout le nécessaire est à proximité. La zone bien fréquentée également à un vol d'oiseau. Le milieu est, assurément, bourgeois, favorisé et bien calme. Un coin de vie bien servi et fort mérité !

En face de sa petite résidence une boutique de vêtements baptisée en Ted Lapidus, le célèbre couturier français de son vrai nom Edmond Lapidus. Une laverie automatique, un salon de coiffure, tout au bout un restaurant de spécialités françaises. A son voisinage droit, une retouche, un mini restaurant, une Pizzeria et un restaurant italien dont l'odeur le frappa fraîche et appétissante, celle du Spaghetti aux fruits de mer qu'il adorait déguster aux restaurants de son pays, surtout, à la Goulette. Plus loin de là, tout à fait au coin, un café et une brasserie où l'on ingurgitait les verres du soir et d'où on entendait, en passant, de la musique classique d'une guitare taciturne et morose.

Au bout d'une centaine de mètres c'est la grande rue, Rue de Sèvres qui doit son nom à la commune de Sèvres à laquelle elle mène. . Une rue très animée de toutes sortes de véhicules, de magasins, de parfumeries, de restaurants et de cafés. Une boulangerie, une fromagerie, des bureaux d'avocats et des cabinets de médecins, la fameuse fontaine

égyptienne dite du Fellah qui nous rappelle la volonté de Napoléon de laisser une trace de sa campagne d'Égypte, juste à côté de l'entrée du métro Vaneau. Là aussi s'exposaient fièrement, la banque, la poste, les chapelles, les pharmacies, stations de bus et celle du métro, un Carrefour *Market*, « *un Monop* » et « *un Franprix* » en leur jargon.

De prime abord, il s'émerveilla du milieu mais s'inquiéta de ses Euros qui s'envolèrent à tort et à travers en un clin d'œil. Sinon, c'est là qu'il va s'épanouir et écrire et qu'il ne va jamais oublier cette opportunité !

De la station « métro Vaneau » près de la rue Vaneau mais sur celle de Sèvres, à presque trois cent mètres de l'hôtel, on voyage là où on veut quand on veut sur le grand Paris. La Tour Eiffel, la Place de la Concorde, le Panthéon, la Bastille, les Catacombes, l'Arc de Triomphe, la Cathédrale de Notre-Dame, le Musée du Louvre, la Sorbonne et pas mal de sites sur les deux rives de la Seine que l'on souhaitait voir et revoir sans en finir étant donné que la distance la plus éloignée ne dépasse pas trois mille deux cent mètre de son hôtel.

Les anciennes constructions surtout des églises et des monuments historiques côtoyaient en de beaux tableaux la nouvelle architecture de la poste, des banques, des hôtels et des divers établissements ainsi que les zones vertes. Certes, Paris est monumentale, par sa taille mais aussi par son riche patrimoine architectural.

Mais, à vrai dire, quand Paris est devenue Paris ?

Au cinquième siècle, alors que Lutèce, le nom romain donné au lieu, perd définitivement son nom latin du fait du reflux de la puissance romaine, la ville est désignée par l'ethnicité de ses habitants: les *Parisii*. Par déformation successive, le nom de la ville devient

définitivement Paris au neuvième siècle. "Lutèce traduit en boueuse" est la forme francisée du nom employé par *les Romains Lutetia ou Lutetia Parisiorum* pour désigner la ville gallo-romaine connue aujourd'hui sous le nom de Paris ainsi que son oppidum.

Dans ses rêves et ses rêveries, se mêlèrent les monuments sans pareil et les idées de Diderot, Montesquieu, Robespierre, Montaigne, Mirabeau, Victor Hugo, Voltaire, Honoré de Balzac et surtout d'Alphonse Daudet l'idole de son adolescence.

Durant son long séjour, il ne cessa de se promener dans ces lieux pittoresques et historiques où jaillit de tout bord l'histoire des lettres, des sciences humaines, des diverses cultures, des arts, de la révolution et de la Renaissance qu'il les a, déjà, lues dans de divers bouquins tout au long de ses études et qu'il va s'en réjouir au fur et à mesure...

## **Ports des nostalgies.**

Nous sommes hantés par l'art, la poésie et la littérature et des tonnes d'amour pour ceux que nous aimons.

Vous ne nous trouverez jamais dans la foule ou tout autour. Nous sommes habitués à la solitude positive et elle est habituée à nous. Nous sommes toujours des romantiques, observant les allants et les venants, en leurs allers et retours, savourant un verre de jus de fruit au coin d'une longue rue par de beaux matins ou des soirées romantiques, appréciant la lecture ou l'écriture avec une tasse de thé chaude ou une délicieuse tasse de café près d'une fenêtre donnant sur la pluie et la rue humide ou le plein jour sans souci ni ennui... Ou bien nous nous lions d'amitié avec la mer et ses vagues, en lui parlant à voix basse et avec douceur, et elle nous parle avec un rugissement intemporel, inconditionnel et éternel. Nous sommes ceux qui respectent et honorent les sentiments des autres, même s'ils ne se soucient pas de nous ou de cette appréciation. Nous aimons le calme et vivons la nuit avec sa magie et son obscurité. Nous détestons les bruits dégoûtants et ne les connaissons pas. Nous sommes tout à fait silencieux, et en nous, les batailles font rage et les voix s'élèvent et s'éteignent. Nous sommes heureux de sourire comme de petits enfants, et nos yeux se déchirent lorsque nous voyons la photo d'une personne qui est partie et dont les jours sont finis, et que nous la regardons dans les yeux. Des dizaines d'histoires et d'anecdotes remplissent nos carnets comme des

oiseaux en cages qui attendent de s'envoler... Nous sommes d'humeur changeante comme le temps d'automne. Nous sommes déprimés sans symptômes..... Et heureux sans raison...

### **Qui suis-je ?!**

e suis comme un saule dans mon univers  
En toutes choses disons-le dès lors,  
Rien ne m'émeuve, ni chaleur, ni vent divers  
Ni celui du sud, ni celui du nord  
Ni les brises époustouflantes ni les rafales bien amères  
Un tronc fort et puissant, suis-je tout d'abord  
Comme les nuages, toujours doux  
Comme l'autour, comme l'oie, comme l'oiseau libre, alors  
Comme un albatros, comme l'aigle jaloux.  
Comme un rapace, comme un faucon.  
Je combats souvent débiles, salopards et cons  
C'est ce que je suis, même si j'ai l'ego  
J'admets ce style, soyons égaux

Mes quatrains au gré des jours

Cette vie est absurde, on y passe comme si on rêve

On la combat sans grâce, sans merci et sans trêve  
Tout au long du chemin on y perd les parents et les proches  
Ceux auxquels nos cœurs et nos âmes s'y accrochent

### **Mon amie**

Ô A toi !  
Sans désespoir...  
L'écriture te comble de mon savoir,  
Mais d'ici là, on va voir,  
Nous nous rencontrerons, peut-être  
Nous avons un pouls et un battement d'un être  
Et si nous ne nous rencontrons pas... et que le destin le  
décide  
Aies confiance en moi... Nous ne serons plus arides.  
Nous ne combattons jamais les mains vides !  
Par défaut, je resterai bien sage  
De l'aurore jusqu'au crépuscule des nuages  
Et après cela, tout le temps sera à toi.  
Sois calme, sans désarroi  
Nous vivons malgré la distance et les voyages  
Comme une idée créative dans un monde en images  
Déchiré par les guerres, soutenu par les sages !  
Mais quelles guerres !  
Et chacun de son coin, tient l'étau et le serre.

Nous continuerons à cacher, nos roses, nos poèmes et nos  
petits grains que l'on sème  
Et le bouquet de fleurs qu'on aime  
En manœuvrant strictement nos bohèmes  
Surplombant les temps que l'on gère  
Et la dure fatalité que l'on digère  
Et notre amour emprisonné,  
Réfugions-nous dans l'allusion, en deux âmes fusionnées.  
Dans un silence cher et précieux  
Luttant contre le néant, volons dans ces cieux  
Et comme des enfants sans paresse  
Créant des batailles qui flottent et disparaissent  
Derrière tout cela, il y a l'amour  
Et ce chagrin de toujours,  
Nous cachons dans la nuit les pressions vilaines du jour  
Et le cœur brûle de passion  
Et les heures dures que nous passons  
Et nous continuons à nous plaindre aux arts  
Par la poésie, par la prose ou par ce doux caviar  
Par l'inspiration de l'écriture à la Une  
D'une manière triste embaumée de lacunes  
Inspirée par les chemins perdus  
Que tous les êtres chers ont parcouru  
Ils se sont aventurés et dispersés.  
Ici et là, quels chemins traversés !  
En s'évadant dans les profondeurs des années  
Et je suis resté seul, "bien abandonné".

J'ai envie de te voir  
Je suis sur le point de devenir un musée de beaux arts  
En ton absence j'écris, je dessine et je fais tout sans le savoir !

Mes quatrains au gré des jours

Ô temps qui coule, arrête ton souffle un peu  
Laisse-moi jouir sur cette boule si tu peux  
Ta fatale rivière aisément ne cesse de couler  
Et la vie continue aussi sévère sans me caler

Froideur

Je suis un homme qui a passé sa vie à la craindre et à la  
rejeter..  
. elle me dérange... Comme la fumée, je l'aspire et la souffle...  
Quel mal y a-t-il à vivre dans des mœurs plus douces et plus  
sociables ?  
"Cette haine, nous la cultivons et dans nos cœurs nous  
l'enterrons !

## **La vie est une danse.**

Ce matin, dans un taxi collectif, la plupart des passagers bâillaient, les yeux gonflés et le visage fatigué et meurtri. Ils sont silencieux ; de temps en temps, ils jettent un coup d'œil à leur téléphone pour vérifier l'heure, puis retournent aux bâillements et au silence misérable, mais ils ne regardent pas par la fenêtre à la recherche d'un beau paysage ou de quelque chose qui attirerait l'œil et rendrait le cœur heureux : Deux oiseaux qui jacassent ; un nuage qui s'étend dans le ciel ; une fleur qui s'épanouit dans les fissures d'un rocher ; un arbre luxuriant qui ombrage un café rêveur... Ou n'importe quoi d'autre qui attire l'attention.

Alors que je m'apprêtais à feuilleter un livre sans me concentrer... La radio diffuse une douce chanson traditionnelle :

"Yalala, Yalala, yeux noirs et tueurs, Yalala, enviée par les hommes, Yalala..."

J'ai plié le livre et j'ai commencé à fredonner la chanson, en bougeant mes doigts et en balançant mon corps dans une atmosphère de joie spontanée et d'allégresse. La chanson a réveillé en moi la nostalgie et les souvenirs de mes jeunes années et des chants bédouins lors des mariages.

Les regards des passagers étaient condamnables et désapprobateurs, comme si j'avais commis un crime ou une folie embarrassante. Ils n'ont pas apprécié mon interaction

enfantine avec la chanson, d'autant plus que j'avais un portefeuille et des livres avec moi.

Certains d'entre eux ont dû me sous-estimer dans cette vénérable profession dont je ne suis pas digne. Comment un homme instruit peut-il être aussi irrespectueux et capricieux ? En guise de réponse symbolique et provocatrice, j'ai haussé le ton de ma voix et rendu mes mouvements corporels plus agressifs. Jubilation !

Qu'ils sont morts, maussades et rigides !

Pourquoi la plupart des gens passent-ils leur vie à se plaindre et et se plaignent sans chercher à changer le cours de leur vie.

Pourquoi sont-ils immunisés contre la joie et la gaieté et, en même temps, se plaignent-ils de l'ennui de la vie ?

... Pourquoi ne réagissent-ils pas à cette chanson et à d'autres, pourquoi ne réagissent-ils à rien du tout ?

La vie vaut-elle la peine d'être si sombre, si réservée, si réservée ? Pourquoi tant de misère, de stress, de mécontentement, de privation, de prudence, d'inquiétude et d'angoisse ?

.....

La vie est courte. La vie devrait être une danse.

Abderrazek Messaoudi

Choix et traduction

**AL Amjed Al Othmani**

**Pensées**

Vous êtes là au bout, comme un fou, là où le mirage et la tristesse se fondent dans les nuages. Là où la sérénité et toute la pureté du monde s'accompagnent par les souvenirs du faste, la fermeté de la jeunesse et la détermination de ceux qui commandent ... Vous êtes là au fond du brouillard et quelques rosées enveloppent ces terres, ces plaines et ces collines.

Vous êtes au fond de votre propre philosophie, vous vous posez des questions existentialistes : Pourquoi l'univers est-il le secret du créateur ? Pourquoi l'âme est-elle le secret du Dieu ? Pourquoi Dieu est-il dans chaque création ? Pourquoi certains refusent-ils de s'élever et d'accepter les pures vérités ? Pourquoi y a-t-il un éclair dans chaque foudre ? Pourquoi y a-t-il de la peur dans chaque poudre !? Vous pensez à l'injonction, à l'interdiction et à la fin, vous exercez votre droit à la pensée et à la considération, vous cherchez la paix dans chaque endroit, et vous êtes là, tout va à merveille...!

## Un éclair d'espoir

La nuit n'est jamais complète  
Ni un beau jour sans trames  
Il y a toujours, dans les profondeurs de l'âme  
Un long couloir... à sentir et à voir...  
Un vestibule effrayant où l'on jette  
Les résidus de nos rêves perdus  
Et les maux des jours suspendus  
Parce que mon sixième sens me fait sentir  
Qu'au bout du chagrin et de la douleur  
Il doit y avoir une fenêtre ouverte et des lueurs  
Même un portail d'optimisme éclairé...  
Il y a toujours un beau rêve qui t'attend  
Un désir à réaliser, une faim à assouvir,  
un cœur généreux et battant  
Une main tendue, des yeux ouverts, attentifs.  
Qui vous guettent, vous et les jours...  
Et qui ne te laissent jamais sans bon retour !

Je sais que je te manque terriblement, que je t'ai laissée un flagrant vide, mais tu ne me cherchais plus, tu essayais toujours de paraître forte, solide et réelle, tu as tant à me dire,

plus que jamais mais tu ne me le dis pas, ton silence est un tableau noir sans écrits et une page blanche sans soupirs...

Mais je suis sûr d'une chose au moins, ta valeur et la mienne sont loin des reproches et loin de toute équivoque. Pour moi, tout ce qui est en moi de sentiments humains se précipitent vers toi avec avidité en parallèle à une féroce aridité qui nous dévore...

### **Richesse**

Comme je suis vraiment riche !  
Comme une abeille dans sa ruche  
Seul j'ai construit un passé qui dure  
Et seul je prolongerai mon futur  
À long terme je voulais dire,  
Libre dans mes choix  
Fort et brave dans ma voix  
Un stylo à encre qui pulse !  
Ou un clavier électronique qui fonce  
Mon carnet de bord, il prononce  
Sur son papier virtuel  
J'écris ce qui est réel  
Il accepte mes louanges et ma folie

Réagit à mes gestes et mes cris  
Sans me vexer, ni me contredire  
C'est ma joie de l'éditer et de le dire  
Livres et confidences!  
J'y mets sans prudence  
Mes pulsations, mes soucis, mes joies.  
J'écris mes sentiments et mes lois  
J'arrache des lettres de ta beauté  
Et de mon entourage du calme !  
Avec douceur, sérénité et sans vacarme  
J'exécute tes consignes  
Ma muse lointaine et ma vigne  
J'écris... j'efface... je gronde...  
Ma plume coule, le bonheur m'inonde  
Quand je me noie dans mes lettres  
J'oublie tout le monde sauf ton être !

### **Fidélité**

J'aime les villes, les rues, les ruelles et les lieux qui sont gravés dans ma mémoire et ma conscience. Je les aime autant que j'aime les gens avec qui j'ai vécu et qui me sont inoubliables. Chaque fois que je visite la capitale, je me sens inondé de souvenirs et d'invitations à ces lieux spirituels pour les visiter et dépeussier un peu de nostalgie... C'est la rue De gaulle,

combien nous aimions y aller et venir et la mode de ses magasins, boutiques et c'est *Beb Bhar*, dont j'ai perdu le café marocain et les souvenirs sont restés dans ses recoins, et cette rue a beaucoup de noms depuis qu'elle existe et d'où part l'approche marseillaise. La longue rue mène sans aucun doute à la gare du Nord d'Ahwaz, ou plus communément appelée TGM. Comme mon cœur bat plus vite en entrant dans ce lieu pour me visualiser et moi...

A l'intérieur du wagon qui vacille sur la première voie ferrée construite dans le pays, le bleu du ciel et du lac ... Puis la vallée avec son histoire, ses souvenirs et ses nuits, la rue de la République et ses cafés, ses bars et ses chansons, puis la rue Roosevelt et ses restaurants et ses délicieux poissons ... Le train nous emmène pour nous rappeler la générosité du Pacha à une époque révolue, devenue ville avec ses deux tronçons, Carthage et ses monuments, *Amilcar* et sa belle plage .... On arrive à Sidi Bou Saïd avec sa verdure, ses cafés, sa saveur, son ambiance et ce délicieux pamplemousse qui ne cesse d'être bu même s'il est absent des marchés. Le plaisir continue en entrant dans la merveilleuse marina, le café du saule, son puits, sa fontaine, son chameau, la coupole d'air et son histoire, le petit glacier et la foule qui s'y presse... Rentrer le soir, non pas épuisé, mais extatique, plein de joies de santé,

de vie et d'existence... S'absenter mais, inévitablement,  
revenir... Et me voilà !

Mon cœur, ce pur  
Couleur d'Azur  
Pur... Comme un pieux bien mûr  
Mon serein cœur  
Si fragile... faible et sûr  
On l'entend sans rancœur  
Son pouls un gentil serveur  
Palpitant, frémissant..  
Un doux murmure...  
Mon cœur l'hypersensible  
Chatouillé par les cris des invincibles  
Qui ont attendu si longtemps son cadeau  
Pour résoudre sans comparer...  
Ce monde à double poids...  
L'Orient accablé par ses fardeaux  
Et ses traîtres à tout s'emparer...  
Des troubles et des dégâts..  
Et des gens livrés à leur destin  
Parachutés par tout chemin...  
Et des hypocrites...  
Souillés, impurs et ingrats

Pur, mesquin est mon cœur  
Comme la brise matinale de la mer  
Comme la période de lavant- chaleur  
Il s'évade en nomade..  
Dans les pensées des camarades  
Volant et ne touchant jamais terre  
La transparence de mon cœur  
Comme toutes les hypothèses  
Hantée par une certaine ambiguïté et odeur  
et d'épreuves de plus en plus amères...  
On jette des filets en eaux troubles  
Et on prétend être ce héros en double  
Mon cœur est aussi pur qu'un marabout  
Qui psalmodie ses psaumes de bas en haut  
Serrant ses livres saints sous ses bras  
Rêvant de la vraie paix ici-bas ...

### **Murmure matinal**

Tu étais en retard !  
Je l'étais de ma part Dauphin !  
Je l'étais pour recueillir le parfum  
Qui s'écoule de l'hémorragie de mon être  
Je l'étais malgré moi bien être !

Pour étreindre des roses entrain de croître  
Et des idées entrain de naître  
J'étais là mon bavard  
Apprivoisant un peu d'affection pour toi  
Je voulais chronométrer mon cœur pour te rencontrer enfin  
T'accorder mon pouls  
Pour t'attendre englouti dans ton burnous  
Mais tu étais aussi en retard quand le rêve m'a taquiné  
Une réalité dans laquelle je ne suis plus.  
J'étais en retard mon art  
Je me brossais les cheveux avec joie  
J'apprenais à mes tresses  
Comment se lisser  
Pour te rencontrer sans cesse  
Je voulais vivre comme un être glamour  
Dans un printemps en plein amour  
Comme toi Dauphin dans toutes les mers  
Mais tu étais en retard mon cher  
Quand le rêve m'a réveillé à une réalité  
Dans laquelle je n'étais plus réelle  
Ma tristesse est devenue éternelle  
Une douleur près de ton mirage.  
J'étais en retard mon sage  
Et j'ai construit le mausolée de mes joies  
J'ai effacé ce qui aurait pu être, mon Roi  
Par jalousie je t'ai perdu  
L'invisible a récolté mon souhait avec toi

Pour me donner un héritage Ô ma foi !  
Le chagrin qui a nourri mes larmes  
Passant par les chemins de mes côtes  
Gelé dans les mers des souhaits en ligne  
J'aurais aimé que nous vivions sans vote  
Sans désordre sans querelles ni consignes  
Nous aurions voulu quitter notre nid  
Assoiffés et nos lèvres brûlées  
Avec une étreinte qui déracine l'histoire  
Mais nous avons embrassé la tristesse  
Sans tout vouloir  
Nous avons perdu nos fréquences  
Tout ce qui reste, c'est une décision faite  
Ce cœur est trop chargé de défaites  
Ton départ et l'absence de mon existence  
Ça nous restera la seule référence !

Petite nouvelle

### **La folie sur la baie**

Palpitations par *Sofiane Theljani*

Par un soir pluvieux d'octobre, il rentra dans sa hutte de roseaux... Il déposa le poids de ses vêtements miteux... et s'allongea sur son simple lit... Le calme de sa grotte de bois

n'était éclairé que par une faible lampe à huile. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité... L'air était froid... les éclairs blancs de la pluie et le vent violent secouaient les arbres... Le vent hurlait, le tonnerre grondait et les nuages se fendaient d'éclairs comme s'ils allaient s'ouvrir à l'infini... Mais il restait silencieux, fixant le plafond. Il écoutait les gouttes qui en tombaient comme le tic-tac des horloges, des mois et des années passées à voyager entre les gares... et à attendre les trottoirs..... Des années d'agonie... et de phobies tremblantes...

Il se remémore le voyage de toute une vie depuis ce destin qui l'a conduit à la ville pour l'excellence de ses études... Il se demande : "Pourquoi un homme de génie doit-il travailler ? Pourquoi s'est-il préoccupé des épreuves de la religion, de la guerre, de la pauvreté, de la maladie, de la moralité ? Peut-être aurait-il dû se contenter de vivre ses propres épreuves..." Sur son vieux bureau en bois se trouvaient ses livres et ses écrits... La littérature française balzacienne aromatisée aux vins d'Avignon... La ruelle humide de *Khan al-Khalili*... Les « *nazarites* » damascènes comme les balcons lumineux de *Bab Touma*... Il s'est levé et a reniflé ses linceuls momifiés, a cherché le temple des livres dressés comme des piliers... Il vit les idoles du sexe et de la chair... Il vit la vanité de la vertu et

l'illusion de la sainteté... et jeta violemment tous les manuscrits à terre... "Merde... Celui qui peint enrichit sa vie... Les écrivains se trompent en cueillant une fleur qu'ils n'ont jamais sentie... En décrivant un soleil qui n'a jamais illuminé leurs chemins... Ils cherchent la vertu et l'amour plus qu'ils ne les vivent... Où trouveraient-ils la beauté dans l'encre de la plume ? Ils cherchent la vertu et l'amour plus qu'ils ne les vivent... Où trouveraient-ils la beauté dans l'encre de la plume ? Où réaliseraient-ils la sagesse s'ils n'expérimentaient pas la douleur ? "Les plaisirs ne se réalisent que dans la mesure de leurs efforts."

Il ouvrit la porte du chalet alors que les nuages se dissipaient... il marcha à moitié nu au clair de lune... il se sentit marcher vers le rivage... comme si la mer l'appelait... même les vagues saluèrent son réveil maritime par leur fracas qui sentait l'épave ancienne... le vert des eaux turbulentes l'appela... un mélange vineux de cadavres d'algues, d'écume de mer et de milliers de cailloux... il plongea profondément dans les vagues déchaînées... Il a ressenti ce qu'il n'avait jamais ressenti auparavant. Un bouchon de verre... Il s'est senti libre et libéré alors qu'il naviguait vers l'inévitable. "Il est sage de chevaucher les vents de la folie aussi longtemps que possible..."

..... **Au gré des jours** .....

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

## Destinée

Ça se passe souvent et c'est minable  
C'est toujours l'affaire du vieux diable...  
Après tout la guerre a pris fin comme on a cru  
Tout un monde c'est descendu dans les rues  
Des millions ont dansé dans les villes .  
Dans les villages et les greniers à tuiles  
Des milliers se sont donnés l'accolade  
Et des milliers sont allés en balade  
Ils ont chanté, se sont enivrés et ont tout oublié  
Et espéré que ses vents ne reviendront jamais.  
Sauf les endeuillées et les gens en abîme...  
et ceux qui ont fort goûté l'amertume...  
Et la perte grièvement irréparable...  
Des âmes aussi inertes et incapables...  
Bouches bées et taciturnes..  
Muets devant un sort sans urnes !

### **Le retour à la ville natale...**

Le retour à la ville natale...

De *Abderrazak Messaoudi*

Ces Oueds, ces vallées, ces collines, ces plateaux, ces steppes, ces hauteurs, ces récifs, ces forêts, ces champs, ces plaines et ces collines, chaque fois que j'y reviens après une absence plus ou moins longue, j'ai l'impression de rencontrer une partie de moi-même qui m'a été enlevée de force.

C'est ici que j'ai ouvert les yeux sur le monde, que j'ai épilé des choses et des mots et que j'ai senti, dès lors, les odeurs de la vie. C'est ici que j'ai joué, rampé, couru, grimpé aux arbres, balancé, trébuché, pris conscience du temps, des jours et des saisons, et formé mes sens, mes pensées, mes fantasmes, mes désirs, mes peurs et mes rêves...

C'est ici, aussi, que j'ai vécu mes premières esquisses de nuages et d'arcs-en-ciel, que j'ai écouté avec une crainte teintée d'une vague euphorie le bruit du vent soufflant dans les arbres ou entre les interstices des fenêtres, et que j'ai vécu ma première histoire d'amour.

Ces lieux... « *Arraboua atwila, Faj Assnouber, Mers Al-Gtaf, Jouwa Azzin, Anfidha Arguiga, Al-Khilwa, Al-Faltah...* » Autant de lieux dont j'ai foulé le sol centimètre par centimètre et couru après les alouettes de la dominante sieste, chaque grain de terre étant le témoin des frasques et des espiègleries de mon enfance...

Et l'Oued... ! Ce grand et puissant cours d'eau qui coupe le village en deux, du nord où la montagne se dirige vers le sud, vers l'inconnu lointain. Comment j'y ai joué avec mes frères et les enfants des voisins. Le bruit de ses eaux tonitruantes pendant les fortes pluies est encore dans mes oreilles et mon cœur... Le lendemain de son inondation, les Bédouins s'y précipitent pour laver leur laine, leurs couvertures et leurs vêtements dans ces petits étangs et ruisseaux, et les bergers viennent avec leurs chèvres et leurs moutons pour les nourrir et apaiser leur soif... C'est là que j'ai appris à nager et que j'ai écrit des mots d'amour sur la boue et la poussière... C'est là que mon imagination s'est égarée et que j'ai réfléchi et me suis demandé pourquoi je n'étais pas encore entrée à l'école... ?! Quelques jours après son débordement, ses bords et ses rives voient pousser des plantes aromatiques et des herbes aux odeurs fraîches, en particulier cette agréable herbe que l'on nomme "*Mazoukich*", avec laquelle les Bédouins parfumaient l'eau de leur bain.

Ce ciel, et oui ce ciel qui couvre le village d'en haut et sans autre, c'est celui que je regardais, enfant de trois ans au plus, en me demandant ce qu'il était, son sens et son secret, puis je regardais ses étoiles et sa lune la nuit, avec crainte et étonnement.

Je suis nostalgique des chansons et des comptines bédouines. ... *Rakrouki, Mlouliya, Salhi*. Cette mélancolie dans leurs plaintes est ma mélancolie, et cet éclat dans leurs voix de montagne, cet éclat qui touche l'impossible et caresse l'absolu, n'a jamais quitté mon esprit un seul instant lorsque je suis dans la capitale, encombrée par le retentissement de milliers de voix, de chants, de couleurs et d'appels.

Il est vrai que mon goût artistique s'est ouvert au fil des ans à de nombreuses couleurs de chansons, anciennes et nouvelles, orientales et occidentales, et que j'ai absorbé, désiré et cru en tout art agréable et authentique, mais ces *mawawil* et mélodies sont aussi inoubliables

C'est la première chanson que mes oreilles ont captée. Tatouée dans mon cœur, mon être et ma conscience comme aucune autre chanson que j'aimais, mon identité et un morceau de moi... Je l'écoutais lors des mariages et la chantais avec les membres de la tribu pendant les saisons des récoltes de tout genre, des récoltes d'olives et des labours, et parfois j'entendais les voix des bergers qui la chantaient dans les montagnes. Une brise de fin d'après-midi apportait avec elle le parfum de la vaste prairie.

La chambre de ma mère : quelle certitude universelle m'enveloppe dès que j'y pénètre, quelle chaleur, quelle

familiarité... La chambre de ma mère est un baume pour l'âme. Une amulette et un pansement. Chaque fois que j'y entre, mes sens se détendent et mes nerfs se calment, je me détends et je m'effondre sur son lit simple et humble. Quelle grande joie, mon Dieu, et je m'endors malgré moi.

Ce village est le battement de mon cœur, ma conscience, ma tranquillité, mon existence et mon identité.

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

### **Palpitations**

Comme un nuage de fil d'automne pressé  
Tu seras toujours ainsi bien stressée  
Comme un scandale  
Qui fait toujours mal  
Une lettre oubliée  
Des sentiments troublés  
Comme un désir perdu  
Comme un pays vendu  
Comme un poème raturé  
Une histoire inachevée... !

Comme un papillon dont les ailes ont été écrasées...

Des mesquins rasés

Comme des frères et sœurs de travers...

Et une médaille sans revers

Comme un péché

Comme une réussite bien trichée

Un début fiévreux

Un temps nerveux

Et comme un cri

Au fond d'un puits qui n'arrive guère !

Comme un violon exilé

Avec des notes aussi claires

Et une fleur qui a donné son parfum

Aux ingrats

Aux inexplicables rats

Malgré ce que le cœur a fait à l'espoir

Tu seras toujours ainsi.

À revoir

Sans merci

Pas plus, dans ton coin

Pas plus, pas moins... !

Abderrazek Messaoudi

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

### **Pensée au gré des jours**

Et si, au vrai, on se tend les mains et on s'aime  
C'est le bonheur dans nos chemins qu'on sème  
Pour une éphémère vie on perd plus son temps  
On la vit et la colore pour un durable printemps

### **Pensée au gré des jours**

Tout s'envole, tout s'étiole avec le temps !  
La sagesse: Rien ne dure aussi longtemps  
Seule la nostalgie persiste dans nos veines  
Vraie, claire, rayonnante, crédible et sereine

### **Angoisse**

Je me tenais, indécis, dans ma chambre  
Entre mes bouquins, le PC et mon ambre,

Je me sentais le roi de ma pièce et ma plume  
Suis-je libre ou le prisonnier quand même?  
Suis-je le véritable détenu de moi-même !  
Suis-je les blancs nuages ou la brume ?!  
Suis-je entre le marteau et l'enclume ?!  
Un absurde sentiment, certes, me dérouté  
Dans ma conscience plus qu'une voûte  
Suis-je un rat de livres, suis-je un roi !  
Suis-je un serveur de mes mots ! Ô ma foi !  
Tout ce qui me sépare au monde est un mur,  
Et ce mur est riche de médailles de cuivre,  
Entouré de journaux et de superbes livres  
Je m'en inspire les images et les mots  
Et j'en tue souvent les angoisses et les maux

### **Plus nostalgique que jamais !**

J'aime les villes, les rues et les lieux qui sont, à jamais, inculqués dans ma mémoire et ma conscience. Je les aime

autant que j'aime les gens avec qui j'ai vécu et que j'ai aimés. Chaque fois que je rends visite aux miens dans la capitale, je me sens inondé de souvenirs et d'invitations même d'inspirations vers ces lieux qui m'accablent pour les visiter et dépoussiérer un peu de nostalgie... C'est la rue Charles De Gaulle, combien nous aimions y aller et venir, la mode de ses magasins, ses boutiques, ses bazars, et cette ambiance de joie et d'allégresses. C'est *Bab Bahr*, qui a perdu son café nostalgique des années soixante-dix "*Al Maghreb*" et ses souvenirs sont envolés aussi que ses coins chauds. Ainsi, cette rue qui a tant de noms depuis qu'elle existe, d'où se ramifie l'approche de la rue de Marseille. La longue rue mène sans aucun doute à la gare du Nord, ou plus communément appelée TGM. En entamant ce lieu, mon cœur bat de plus en plus vite, surtout, en pénétrant dans le wagon qui vacille sur la première voie ferrée construite dans le pays, le bleu du ciel et du lac. Puis La Goulette avec son histoire, ses souvenirs et ses nuits, la rue de la République et ses cafés, ses bars et ses chansons, puis l'avenue Roosevelt et ses restaurants et ses poissons délicieux... Le train nous conduit pour nous rappeler la générosité et les vergers du Pacha à une époque révolue, devenue la ville du *Kram* avec ses deux sections, Carthage et ses monuments, et *Amilcar* et sa belle plage. On arrive à Sidi

Bou Saïd avec sa verdure, ses cafés, sa saveur, son ambiance et ce délicieux pamplemousse qui ne cesse d'être bu même s'il est absent des marchés... Le plaisir continue en entrant dans la merveilleuse *Marsa*, le café *Essafsaf*, son puits, sa noria, sa chamelle *Jamila*, la coupole d'air et son histoire, le petit glacier et la foule qui s'y presse...

Rentrer tard le soir, non pas épuisé, mais extatique, plein de joie de santé, de vie et de la pure et vraie existence... S'absenter un temps, peut être, mais, inévitablement, revenir c'est une évidence... Et me voilà !

**... Juste ce douteux monde ...**

Ne t'en fais plus !  
Bientôt la prochaine joie arrive  
Comme des fils de lumière qui se suivent  
Dans l'aube de nos silences,  
Dans les restes de nos nuits d'ambiance  
Comme le doux chant des oiseaux  
Construisant les rêves dans leurs nids,  
Dans le grondement des ruisseaux,  
Et le fracas de la brève

Même les contes de Geneviève  
Du fond des âges, des blancs nuages  
Naissent la joie et son allégresse...  
Meurent les angoisses et les stress  
En toutes choses indécises  
Du noir au blanc ou d'une couleur précise  
Aux couleurs des plaines, des champs  
Des rayons solaires et de la pleine lune  
De tous les mois, dans tous les camps  
Nous nous réjouissons, partis pris...  
Nous vivons, telles sont les saisons  
Et seule une vie qui semble mondaine  
Dans laquelle les mauvais esprits  
Jouent leurs tours et célèbrent leurs haines

**« L'un des plus violents de la littérature russe »**

Quand Tchekhov a dit...

Je suis mort il y a deux minutes. Je me suis retrouvé ici, seul avec un groupe d'anges et d'autres je ne sais pas ce qu'ils étaient, je les ai suppliés de me ramener à la vie, pour le bien de ma femme qui était encore jeune et de mon fils qui n'avait pas encore vu la lumière, ma femme était enceinte de trois mois, plusieurs minutes se sont encore écoulées, un des anges est venu en portant quelque chose comme un écran de télévision et m'a dit que le temps entre ce monde et l'au-delà est très différent, les minutes ici sont équivalentes à de nombreux jours là bas.

"Vous pouvez prendre de leurs nouvelles d'ici.

Il a allumé l'écran et ma femme est immédiatement apparue avec un petit enfant dans les bras ! L'image était très rapide, le temps changeait à chaque minute, mon fils grandissait, tout changeait, ma femme a changé les meubles, elle a réussi à obtenir ma pension, mon fils est allé à l'école, mes frères se sont mariés l'un après l'autre, chacun a eu sa propre vie, de nombreux accidents se sont produits, et au milieu du mouvement et de l'image floue, j'ai remarqué quelque chose de fixe à l'arrière, cela ressemblait à une ombre noire, de nombreuses minutes se sont écoulées. J'ai appelé un ange, je l'ai supplié de rapprocher cette ombre de moi pour que je puisse bien la voir, c'était un ange gentil, il n'a pas seulement

rapproché l'image, il a affiché la scène dans le même temps terrestre, et je suis toujours là, assis à ma place, il y a quinze ans, à regarder cette ombre pleurer et pleurer, cette ombre n'était autre que "ma mère".

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

### **Certitude**

Sans désespoir même s'il n'y a rien à boire  
En cette chaleur et il faut nûment y croire !  
Pussions-nous nous rencontrer à deux ?!  
Une chimère, un rêve à chaque crépuscule !  
Une lumière au petit matin silencieux,  
En âmes altérées, avides, sans matricules  
Si le destin a bien écrit nos parchemins.  
Et si nous ne nous rencontrons guère...  
Et que le destin a décrété nos chemins  
Faisons-nous confiance aux pierres,  
Que nous avons gravées un jour ?!  
Que nous serons tous les deux là toujours  
Sans notion de temps, nuit comme le jour.  
Par défaut, nous serons inséparables,  
Peu importe, fidèles et incomparables,

Même dans une maison sans toit  
Et après quoi, tous les choix seront à toi.  
Nous vivrons malgré les distances  
Bien forts comme une puissance  
Comme une idée géniale et créative  
Dans un monde aux images aussi fictives  
déchiré par la cruauté des guerres  
Trahi par l'aridité des terres  
Et distrait et étourdi par les faux infos...  
Nous continuerons à tout cacher  
Nos affections, nos roses et nos écrits,  
Nos petits cœurs, nos bouquets de fleurs  
Et manœuvrer pour un éternel amour  
Réfugions-nous dans l'allusion bohème  
Et la saveur des collisions des âmes,  
Dans un silence aussi précieux  
Luttant la sécheresse comme un cactus  
Espérant ne pas subir de Fractus  
Et nous resterons comme des enfants.  
En créant des batailles qui flottent et disparaissent  
Que derrière se cache l'amour sans faiblesse  
Et un peu de chagrin mais de glamours  
Nous vivons la nuit par la flamme du jour  
Et nos cœurs brûlent de passion en masse  
Nous continuons à nous plaindre aux arts  
Par la musique, la poésie, par la prose,  
Par l'inspiration de l'écriture et des phares

D'une manière triste à petites doses  
Inspirée par le long et mystérieux chemin  
Que tous les êtres chers ont parcouru  
Et se sont aventurés, éclipsés et disparus.  
Ici et là, ils sont farouchement dispersés  
Évaporés dans les profondeurs des nuits  
Et me voilà seul, désespéré et enfermé,  
Je suis sur le point de m'anéantir...  
De tout coin envahi de rafales et de tirs  
Rien ne bouge, tout est vide,  
Avec un peu d'espoir et à flots de certitude !

### **Du fond du tiroir**

Il y a des jours que l'on croyait les plus durs et les plus choquants et que l'on attendait impatientement qu'ils passent, mais j'en suis persuadé que ce sont les plus beaux et les plus mémorables. Loin des parents et de la protection parentale, il faut se responsabiliser, se faire une place au soleil et résister aux goules de la ville et au glamour de ses couleurs, de ses lumières et de ses tentations. Les tickets de repas à l'université ne dépassaient pas six dinars par mois, répartis sur un déjeuner et un dîner. Mon ami Mohamed *T. Al-Falhi*,

Kasserinois, originaire de *Bouzeguem*, et moi-même les achetions au début de chaque mois. Nous habitions à *Souk El-Blat* et fréquentions le restaurant *Palmarium*, puis lorsque celui-ci a fermé ses portes et que le nouveau restaurant a ouvert, nous avons commencé à aller au restaurant *Ibn Khaldoun* dans la rue susmentionnée, fin de l'année soixante-treize. Les journées étaient belles malgré leurs couleurs changeantes en fonction de l'argent de poche et du nouveau climat, les hivers de la capitale étant pluvieux et souvent glacials. Le Café de *Beb Bahr*, *Le Maghreb*, « *Al Maghreb* » était un café fréquenté par les jeunes, les écrivains et les artistes, et certains d'entre eux fréquentaient le Café de Paris ou le "Kilt et Rotonde au Colisée" au croisement de l'avenue Bourguiba et la rue de Marseille où j'enseignais les petits Bourgeois de la ville. Cette époque était vraiment l'une des plus belles, et c'est à partir de là que nous avons découvert le reste des beaux quartiers de la capitale à l'époque, comme le Parc du Passage qui était un parc magnifique et propre où l'on pouvait se promener en toute sécurité. Puis le parc du Belvédère, où nous révisions à l'ombre de ses grands arbres, à côté du beau café intemporel et devant le petit lac et ses oies et canards, ce que les pédagogues ont écrit dans les programmes d'enseignement, notamment là où j'ai écrit ma

thèse sur l'Émile de Rousseau. Dans "Al-Rbat" et ses diversités, passées et présentes, de *Bab Souika* à *Bab J'did*, ces vieux marchés populaires et cette somme d'histoire accumulée. Vous regardez autour de vous et la sagesse vous vient et vous souffle qu'"il n'y a de permanent que Dieu", où sont passés ceux qui ont construit et fondé, combattu et lutté, résisté et parti, la mosquée *Hamouda Pacha*, la mosquée *Sahib Al-Tabiaa*, la mosquée *Zaytouna*, « *Arbadh et Taourba* »...

Mon ami est perdu de vue, depuis ces années, et je ne l'ai pas rencontré depuis, peut-être le rencontrerai-je un jour et n'importe où. Ces années du début des années soixante-dix sont encore ancrées dans l'imaginaire, la vie était encore simple malgré tout, le mouvement culturel était à son apogée et le pays traversait une crise étouffante après l'expérience socialiste d'Ahmed Ben Saleh. Dans cette atmosphère chargée de tension, d'angoisse et de peur de l'avenir, le mouvement d'avant-garde littéraire a émergé et est né de ce contexte et de cet élan et a pris sa place avec force malgré les fortes oppositions, comme c'est toujours le cas pour tout ce qui est nouveau et comme l'a mené un jour « le groupe sous le mur », alors que les hommes de l'avant-garde, notamment l'un de ses pôles éminents, s'employait à présenter les thèses de l'avant-garde. Tahar Hammami a présenté des thèses critiques et

progressistes contre la culture officielle et tout ce qu'elle a de mauvais, de sorte que de nouvelles critiques, de nouveaux philosophes et un nouveau théâtre sont apparus et qu'un mouvement de flux et de reflux a été généré entre eux et ceux qui sont affiliés à l'autorité ce qui a enrichi la scène et l'a fait germer et même fleurir et porter des fruits. Ils ont sympathisé avec Ezzeddine Al-Madani dans son récit "L'homme zéro" : "Je te construirai, ma patrie, avec la plume révolutionnaire, avec la poésie militante, avec le style rebelle et progressiste, avec l'expression populaire vivante et éclatante", ils ont soutenu son projet d'écriture révolutionnaire et défendu tout nouveau style. Ces pionniers, venus des campagnes, des centres urbains de l'intérieur et des profondeurs, de la patrie, oubliées, considéraient la langue comme un organisme vivant et appelaient à son utilisation sous toutes ses formes et dans tous ses contenus "car sa stagnation l'expose à la négligence" et considéraient le poète comme un "grand être", et ce fut une grande période créatrice issue de la vie du peuple et peignant ses souffrances et ses ambitions, cœur et âme dans un style révolutionnaire nouveau par rapport à l'habituel, au connu, au coutumier et au familial...

Que Dieu ait pitié de cette époque, elle est révolue et ne reviendra jamais...

## **À chacun sa destinée !**

Lentement mais assurément, à coup sûr et convenable et de la même manière avec laquelle le printemps transformait la forêt, les prés, les montagnes et les arides prairies en tapis et tableaux magiques, des milliers de petites choses et de petites mutations et changements de situations simples et complexes se transformaient en nous et tout au fond de nous. Les dons que Dieu nous a offerts, et les guerres que nous avons menées contre ceux qui nous agacent et nous découragent : les menteurs, les hypocrites, les cons et les mauvaises graines, ont fait de nous, certes, des personnes différentes, des personnes fortes et bien posées. Des personnes solides, plus aimables, le cœur plus grand, l'âme plus profonde, plus calme, les sentiments plus doux, plus stables et plus agréables et la vision plus claire... Jadis, les pauvres gens pensaient que les bagatelles qu'ils nous faisaient subir troubleraient notre bonheur, notre paix, notre avenir et notre tranquillité... Ces pauvres gens ne comprenaient pas le vrai sens de l'amour de soi ou plutôt de la confiance en soi. Entre eux et la paix il y avait un fossé et une grande distance qu'ils ne pouvaient pas franchir... Il y a longtemps que nous avons possédé, nous les ciblés, une lampe magique pareille à celle d'Aladin, une lanterne divine... Alors pensez-vous que ces mains tremblantes et injustes peuvent construire ou anéantir une

destinée ? Ou peuvent-ils, encore éteindre une lumière divine... ?!

### **Combien de temps.... durera-t-elle ?**

Les jours passent si vite  
Comme si la mort les poursuivait  
Sans date, elle court après chaque beauté.  
Ô mort, sois nostalgique  
Tu es invincible  
Tu ne connais pas la couleur des larmes  
La douleur ne t'attriste pas  
L'espoir ne te reconforte pas  
Ton rayon d'action est puissant  
Et votre vue est perçante.  
Que les braves tombent.  
Vous partez pour un moment ....  
Mais vous revenez sans rendez-vous  
Tu acquiesces tes chevaliers sans promesse  
Vous prenez l'âme de partir  
Pour rencontrer un autre amant  
Un amoureux de la vie qui s'accroche à demain  
A l'architecte des projets futurs

A l'arrogant qui t'a oublié avec le savoir  
Et un arrogant qui a perdu ses calculs  
    Pour combien de temps ?  
Et l'amoureux au bord de la route  
    Attendant le bus des souvenirs  
        Guettant l'espoir  
    Au-delà du mirage à l'horizon  
    Que ce cœur batte à nouveau  
        Après l'éloignement  
    Pour vaincre l'absence fatale  
        Les nuages noirs sont là  
        N'ont pas quitté la route  
    Couvrant tout ce qui est beau  
    C'est comme si la mort attendait ici  
    Pour rencontrer la réception de ce cœur  
        Qui est fatigué d'attendre  
Ni les doux souvenirs ne lui ont rendu justice  
Ni les cadeaux n'ont éveillé la conscience.  
    Là, le poète attend de rencontrer  
    Assis dans la saveur de cet éloignement  
    Embrassant l'espoir avec toute la douleur  
        Il défend l'absent et cherche  
        Des excuses et des raisons

Peut-être que cet éloignement prendra fin  
Et une rose fleurit au milieu de la perte  
Son nectar embrasse le faible poul  
Le nuage du désespoir se dissipe  
Et la lumière de la rencontre flotte là  
Et embrasse avidement la paume de la survie.

/Preuves de crayon libre /إرهاصات

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

**Du fond du tiroir...**

**Le discours de la conscience**

A cette époque grise du début des années soixante-dix, dans la capitale, surtout, il y avait une autre vie et des transformations radicales dans tous les profondeurs, et on en parlait beaucoup des scissions de la conférence de 1955, des événements des années 1960 et 1970 et des préoccupations de leurs suites, comme la bataille de Bizerte, l'assassinat de Saleh Ben Youssef, l'exécution du groupe Lazhar Chrayti, les événements flagrants de l'échouement du système des coopératives d'Ahmed Ben Saleh, la déclaration de Djerba, des événements sans nom, et d'autres encore. Qui ont généré, en

fait, un vrai et important mouvement culturel, politique et social qui a affecté le processus de gouvernance mais n'a pas changé la vision politique des personnes au pouvoir...

... De telles situations et de tels thèmes ont été le sujet de discussion de la plupart des étudiants et de leurs petits groupes. Il y avait des idées transmises par les courants d'opposition parmi eux, certaines de couleurs importées, mais elles provenaient, certes, des entrailles de la réalité tunisienne, congruentes et homogènes avec elle et en accord avec les mouvements de libération mondiaux après deux guerres mondiales et après une pire colonisation brutale qui a entamé son recul et a fini par une indépendance bien méritée. Après tout l'établissement d'un état vrai, indépendant et libéré a suscité le besoin d'écouter tous les voix de tous les citoyens sur la même longueur d'onde et de ne pas réprimer leurs idées et leurs propres expressions. Effectivement le pire fut arrivé un jour à notre ami et son cousin à l'apogée de leur sens de l'interaction et de la nécessité de la liberté d'expression.... Ils ont été arrêtés pour quelques heures heureusement ! Comme ce fut le cas pour beaucoup d'entre eux, suite à leur conscience bien illuminée et de la plénitude de leur flamme de jeunesse aussi forte que jamais...

Les arcades de *Bab Bhar* et la rue de Charles de Gaulle, ses cafés et ses bistrotts, leur apportaient un peu de chaleur et de réconfort, même si la capitale fait fondre toutes les classes et que le matérialisme domine la plupart des relations. Charles de Gaulle et les rues du Danemark, de *Jamel Abdennasser*, de

l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Angleterre parmi tant d'autres. Tout au long de son parcours, il rencontrait souvent au cours de ces courtes tournées certains de ses concitoyens qui y travaillaient ou qui étudiaient à l'université ou les marchands venus de ces régions et postés dans la plupart des rues et artères importantes de la capitale, ruelles et venelles, partout où ils trouvaient un débouché, ils l'exploitaient pour le commerce parallèle. Venus d'au-delà des plaques, ils ont été marginalisés par le régime et éparpillés dans les ruelles et les rues de la capitale et l'ont marginalisé eux aussi...

Notre ami respirait la culture et tous les arts s'entassaient en lui : poésie, littérature, peinture, dessin, sculpture, théâtre, cinéma, arts plastiques... Il partageait son temps entre les activités de la Maison de Culture Ibn Khaldoun, de la Maison de *Culture Ibn Rachik* et du Théâtre Municipal, et en dehors de ces institutions on le retrouvait au Centre Culturel Français ou à la Bibliothèque *Al Attarine* évoluant dans ce cercle profond et ancien avec toutes ses composantes et ses effets et impacts sur son psychisme fragile venant de lieux lointains et oubliés... Son ami partageait également certains de ces hobbies avec lui et partageait sa présence, ses discussions et sa créativité.....

Notre ami n'était pas habitué à une telle liberté de mouvement, mais il était habitué à tout ce qui était orienté dans ses études, les manuels, les lectures et les conférences encadrées par la jeunesse scolaire. Ici, dans la capitale, les portes ont commencé à s'ouvrir pour lui, et sa vision politique et culturelle a commencé à devenir claire et basée sur le

pluralisme, l'opinion, la dissidence et le raisonnement. Il a commencé à posséder et à utiliser sa liberté, et ses idées ont commencé à s'envoler hors de leurs cages comme des oiseaux printaniers...

Chaque fois qu'il revenait dans sa ville natale à l'occasion de l'une de ses nombreuses vacances, il se retrouvait étranger parmi sa famille et ses habitants. Il n'y avait pas de marchés, pas de bibliothèque, pas de maisons de culture ni de Jeunesse, à l'exception de la « Rahba », qui servait de terrain de jeu, surtout le football et où l'on assistait à de nombreuses bagarres, querelles de groupes de personnes en marge du temps et du lieu. Il n'y avait pas non plus de rues scintillantes, chacun vivait dans les limites de son périmètre étroit et ne se souciait pas du monde tant qu'il pleuvait de temps à autre. Quant aux soi-disant politiciens de l'époque, ils appliquaient les instructions sans diligence et de manière sélective et excluante selon les traditions de la tribu qui continuait à contrôler la terre, le terrain, l'eau, l'air et l'état d'esprit...

### **Certitude**

Sans désespoir même s'il n'y a rien à boire  
En cette chaleur et il faut nûment y croire !  
Puissions-nous nous rencontrer à deux ?!  
Une chimère, un rêve à chaque crépuscule !

Une lumière au petit matin silencieux,  
En âmes altérées, avides, sans matricules  
Si le destin a bien écrit nos parchemins.  
Et si nous ne nous rencontrons guère...  
Et que le destin a décrété nos chemins  
Faisons-nous confiance aux pierres,  
Que nous avons gravées un jour ?!  
Que nous serons tous les deux là toujours  
Sans notion de temps, nuit comme le jour.  
Par défaut, nous serons inséparables,  
Peu importe, fidèles et incomparables,  
Même dans une maison sans toit  
Et après quoi, tous les choix seront à toi.  
Nous vivrons malgré les distances  
Bien forts comme une puissance  
Comme une idée géniale et créative  
Dans un monde aux images aussi fictives  
Déchiré par la cruauté des guerres  
Trahi par l'aridité des terres  
Et distrait et étourdi par les faux infos...  
Nous continuerons à tout cacher  
Nos affections, nos roses et nos écrits,  
Nos petits cœurs, nos bouquets de fleurs

Et manœuvrer pour un éternel amour  
Réfugions-nous dans l'allusion bohème  
Et la saveur des collisions des âmes,  
dans un silence aussi précieux  
Luttant la sécheresse comme un cactus  
Espérant ne pas subir de fractus  
Et nous resterons comme des enfants.  
En créant des batailles qui flottent et disparaissent  
Que derrière se cache l'amour sans faiblesse  
Et un peu de chagrin mais de glamours  
Nous vivons la nuit par la flamme du jour  
Et nos cœurs brûlent de passion en masse  
Nous continuons à nous plaindre aux arts  
Par la musique, la poésie, par la prose,  
Par l'inspiration de l'écriture et des phares  
D'une manière triste à petites doses  
Inspirée par le long et mystérieux chemin  
Que tous les êtres chers ont parcouru  
Et se sont aventurés, éclipsés et disparus.  
Ici et là, ils sont farouchement dispersés  
Évaporés dans les profondeurs des nuits  
Et me voilà seul, désespéré et enfermé,  
Je suis sur le point de m'anéantir...

De tout coin envahi de rafales et de tirs  
Rien ne bouge, tout est vide,  
Avec un peu d'espoir et à flots de certitude !

**Inspiré par les épreuves du baccalauréat.**

### **Les Coulisses des années soixante-dix**

Alors que nos examens nationaux sont à leur apogée, tensions et manifestations, la mémoire me ramène à la session 72/73 au début des années 70, une session gravée au plus profond de ma conscience, lorsqu'un de mes proches, que Dieu lui fasse miséricorde, reçut la convocation à l'examen de notre

unique ancien centre postal, la mit dans sa poche et enfourcha son vélo au vent pour me la remettre. Elle tomba, à son insu, sur le bord de la route et se perdit dans le néant du village, laissant angoisse et désarroi. Les examens ayant lieu deux jours plus tard, je devais me rendre de Jelma à Tunis et recevoir une autre convocation du ministère de l'éducation à la rue Bab Bnet, selon les procédures en vigueur à l'époque, et de là directement et sans délai à Kasserine, où se trouve le centre d'examen, dans une course contre la montre, pour assister et participer aux examens de l'école normale désignée.... Ce choix et l'école normale ont aussi une autre histoire et ses perspectives et échecs dans le contexte de la politique de cette époque, ses batailles, ses contradictions, ses fluctuations, ses vicissitudes et ses présages...

J'étudiais au lycée technique de Kasserine, j'ai choisi selon mes qualifications une branche qui mène à des études supérieures à l'extérieur du pays pour obtenir un diplôme d'ingénieur en mécanique, en pétrochimie ou d'expertise en géologie et en extraction du pétrole et de ses dérivés ou quelque chose d'autre qui a une grande importance car mes collègues que j'ai quittés, y compris Mohamed Haggui et d'autres, ont obtenu leurs diplômes de l'union soviétique d'autrefois. J'ai commencé à rêver et à plier les jours pour atteindre mon

objectif. Soudainement en quatrième année technique, et sans préavis la casquette du rêve a été envolée comme suit : À l'époque, le ministre Ahmed Ben Saleh a conçu une branche appelée « sciences de l'éducation », qui est étudiée dans les écoles normales et mène à l'« Institut supérieur des sciences de l'éducation », après quoi l'étudiant le plus brillant obtient un diplôme d'inspecteur, et comme j'excellais dans toutes les matières scientifiques, littéraires , et même techniques et artistiques, j'ai choisi cette nouvelle orientation et j'ai été accepté. J'ai considéré que cela correspondait à mes qualifications et que c'était une voie meilleure, plus sûre et plus courte que de s'aventurer à l'étranger à la lumière des conditions économiques déjà stressantes des années 1960. Le 7 novembre 1969, un tourbillon politique a éclaté dans le pays, à la suite duquel le ministre Ben Salah, qui avait succédé à Mahmoud Messadi avec ses opinions, ses idées et ses approches à la lumière de la grande transformation dont le pays a été témoin, qu'il a théorisée, changée et extrapolée, a été limogé, et ses projets sont entrés dans les coulisses de l'histoire, et avec eux les rêves roses sur lesquels nous avons vécu pendant des jours et des nuits, comme les opinions, les idées et les projets de tous les ministres qui ont été limogés et sont devenus les anciens... Les ex.. Ahmed Noureddine,

pendant plus d'un mois, puis Mohamed Mzali, Chadli Ayari, Mohamed Mzali encore, et Idriss Guiga jusqu'au mois de mai 1976. Comme vous pouvez le constater, ce n'est pas une période de décision et de stabilité comme pour Messadi, mais toutes ses idées et improvisations sont supprimées par celui qui succède et chaque nouveau successeur, pour se montrer bien choisi, élimine et décide ce qu'il voit, ce qu'il admire et ce qui contente les habitants de Carthage....

Revenons à nos moutons, à cette inoubliable convocation. J'ai pris le bus pour la capitale, que j'avais déjà connue lors d'un voyage scolaire, je connaissais quelques noms de lieux, mais je me perds dans ses rues, ses ruelles et ses marchés. Tout au long du trajet, j'étais confus, maudissant la malchance qui m'avait conduit du lycée technique à l'école normale, où, si j'avais reçu la convocation, suivi les examens et réussi les épreuves écrites et orales, il n'y aurait pas d'institut supérieur des sciences de l'éducation, ni même l'école normale supérieure. Je devrais accepter ce qui a été écrit pour moi et où que je sois jeté, maudire le diable et me contenter de ce que le président a décidé. Mais je n'étais pas convaincu et je n'ai pas jeté mon dé ni mes armes, je me suis déplacé selon mes désirs tout au long de ma carrière et ceux qui m'ont connu de près le savent bien.

J'ai rejoint la capitale et de la gare directement au ministère de l'éducation, cette citadelle orgueilleuse où, pendant dix ans, M. Mahmoud Messaadi a siégé, orgueilleux et vantard, et son temps a été le plus marqué des années soixante.

Le ministre de l'époque était Idriss Guiga. Malgré les dédales de ses services, j'ai atteint la Direction générale des examens et ses sous-directions et j'ai obtenu ce que je voulais, commodément et sans médiation, j'ai mis la convocation en lieu sûr avec mon argent et ma carte d'identité, il restait à trouver un endroit pour m'abriter pour la nuit, car c'est après l'après-midi et le soleil annonce une belle soirée et il n'y a pas de bus pour cette région éloignée à cette heure, pour se rendre le lendemain à la ville de Kasserine, *Aïn el-Gayed*, bien prise entre les montagnes, fière de son histoire, de sa gloire et de son patrimoine, traversée par la vallée du *Oued Derb*, chancelante, titubante à droite et à gauche.

J'ai passé cette nuit dans un vieil hôtel à la périphérie de l'ancien quartier de *Bab Souika*, qui n'a d'étoiles d'excellence et de distinction que les étoiles du ciel, à quelques mètres de la zone du sultan de la ville, le vertueux *Mehrez Ibn Khalaf*, je vois les dômes de sa tombe et l'abri de son corps et j'espère que ses bénédictions et ses dignités brillent sur moi et me soulagent de mon avenir brumeux, de la confusion existentielle, de l'incertitude philosophique et de la perte qui déchire mes membres alors que je suis friand d'études intellectuelles et philosophiques en cette année académique et que je me dessine un avenir azuréen.

Les prix étaient les mêmes qu'au début des années 70, pour ceux qui sont « frappés par l'indigence » comme moi, tels que *Casse-croûte 150 ml, Fanta ou Coca 50 ml, plat Keftaji 230 ml, plat tunisien 200 ml, Mermez 330 et poulet 400 ml* « C'était l'époque du franc et qui a un franc est un franc », car c'est le mot et la phrase dominants.

Dieu m'a inspiré et j'ai réussi à atteindre mes objectifs malgré toutes les difficultés, surtout psychologiques et matérielles si vous voulez, par peur de cet ogre, l'avenir inconnu. Dans cette formation, j'ai réussi avec mention, après l'annonce des résultats dans les journaux, comme c'était le cas à l'époque, et les journaux n'étaient pas vendus dans notre village, sauf que le retour d'un parent qui travaillait à Siliana en retour au bled pour se divertir, il a lis le journal du matin pendant le voyage pour trouver , en surprise, mon nom parmi les lauréats et informer la famille dès son arrivée. Dès que l'information s'est propagée, ma sœur aînée, que Dieu lui fasse miséricorde, qui avait treize ans, a été envoyée à ma recherche dans les coins du village et son unique café, J'ai dû retourner à la capitale pour passer les examens oraux dans l'un de ses établissements. Et c'est au lycée Alaoui, qui est en fait la première école normale supérieure fondée en 1884, et si je me souviens bien, Cherifa Messadi, la première syndicaliste tunisienne, et l'épouse du célèbre Mahmoud Messadi, en était la directrice à l'époque. A cet âge et pour la première fois, je ne connaissais pas les sentiers de la capitale, ses surprises, ses institutions, ses auberges, ses cafés et ses restaurants, j'étais

confus et désorienté partout où je marchais et où mes pieds me conduisaient, et ce fut le début pour y revenir avec bonheur à la rentrée suivante et m'installer dans son cœur battant, l'avenue de Marseille, bifurquant la célèbre avenue, et j'ai aimé ses rues, ses forums culturels, son théâtre, ses parcs et ses jardins, et je devenais accro à tout visiter et à jouir de sa beauté. "C'était une époque incomparable et nous sommes aussi incomparables à cette génération de l'information, de l'Internet, du smartphone, de Messenger et de Google, qui vous répond et dissipe vos labyrinthes en un éclair et plus rapidement qu'un génie mythique, obéissant et serviteur....

Depuis, à chaque fois que le cycle des examens nationaux arrive, je me souviens de mon aventure, et ce furent mon sang-froid et ma positivité à gérer l'événement avec sagesse et discernement, sinon « le chat et sa corde se seraient envolés », et j'aurais été destiné à d'autres destins que Dieu seul connaît, et mon amertume me serait restée comme un goût amer douloureux que je dois avaler et mastiquer à chaque cycle. Cette vie est une lutte éternelle, perpétuelle, dans laquelle il faut s'armer de patience et d'espoir, ne jamais jeter l'arme quoi qu'il arrive, et être comme Sisyphe dans sa lutte existentielle sans fatigue et sans ennui.

Nous avons réussi, nous avons travaillé, nous avons voyagé, nous avons mené les batailles de la vie, nous sommes tombés et nous n'avons pas abandonné, nous avons gagné et nous n'avons pas mis le point final, et c'est la saveur de la vie et son

goût particulier mélangé à la lutte, au succès et à l'échec de toute sorte, pas de regrets, pas de lamentations, pas de pleurnicheries, pas de complaisance, la continuité, la diligence et le travail acharné l'apportent, et comme il est dit dans nos proverbes populaires, « la permanence creuse le marbre ». Aujourd'hui, dans ma confortable retraite, je passe en revue les différents souvenirs enregistrés par cette caméra cachée que Dieu nous a donnée, et je souris en souhaitant que les jours reviennent à l'époque de mon activité et de ma vitalité, des années d'études aux années de travail et de don, pour prendre plaisir à lutter avec le temps et ceux qui en font partie, car aujourd'hui d'autres luttent avec lui et je ne peux que regarder de loin et encourager ceux qui me sont proches avec de la fermeté « la détermination n'aura pas de mauvais résultats » et de la force de volonté et en se tenant sur une base solide sans boue de peur de glisser et de tomber sur la tête « la vie est une lutte dans laquelle les faibles sont piétinés » . .

### **L'abîme du rêve**

De toutes les créatures en blanc et noir  
Dans l'abîme du rêve tu venais me voir  
Comme la lumière d'une lampe timide  
    Au fond du soir se sentait avide  
Dans l'obscurité, elle plie les distances...

Me laissant écouter tes vieilles romances  
Je serai une rivière, pas un oued aride  
Et tu seras l'herbe, Comme c'est superbe !  
Répandant la magie sur mes rives.  
Je te sens comme je te tiens bien vive!  
Comment puis-je m'égarer alors,  
Et ton visage brille de mille couleurs  
Comme tout cela me provoque !  
Tu n'étais qu'autrefois là, bon sang !  
Ô vilaine époque !

### **Aveux !**

Oui, j'aime les langues et j'aime écrire et communiquer mes idées ailées à travers ces dialectes. J'aime ma langue arabe en premier lieu, et j'aime le français et l'anglais, et je me souviens que j'ai été enseigné à l'école primaire par le poète vertueux dans la langue de Voltaire, Ali Abdellaoui, que Dieu lui fasse miséricorde, qui aimait cette langue et la manipulait parfaitement. Il l'a rapprochée de ma conscience et m'a enseigné ses premières règles de base... Peu après, au lycée technique de Kasserine, un groupe de professeurs français m'a enseigné le français, la philosophie, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences naturelles et d'autres activités culturelles en parallèles, de

sorte que le niveau de cette langue s'est renforcé, et je ne l'ai pas choisie, mais elle m'a choisi dans de nombreux articles dans lesquels je me sens à l'aise et j'atteins, facilement sans beaucoup d'effort mes objectifs. Quant à l'anglais c'est aux profs anglais et américains que je dois cette estime. Je n'ai rien à me reprocher, c'est la volonté de mon destin...

### **Persuasion**

Mon ange, ma vie... mon rêve ...  
Mon combat qui ne demande jamais de trêves  
Tu es une âme envoûtante ...  
Et la beauté dans tes yeux est accablante  
Et au fond de toi, il y a une piété ...  
Une perfection divine...  
Une brise d'été...  
Et entre le ciel et la mer  
il y a des amours divers  
Mais le tien m'accable et me retient  
Il me révèle ...  
D'être à vie ce grand fidèle  
Je suis le seul à pouvoir te comprendre.  
Et prêt toujours, certes, à me rendre  
Oui, c'est vrai je l'avoue sans te surprendre

Je vois l'univers naviguer dans tes yeux.  
La soie de tes cheveux et ton glamour  
Assassinent ma vieillesse,  
Me rendent ma lointaine jeunesse  
Et me comblent de grand amour  
Je suis tout à toi  
Et le trône de mon royaume pour toi  
Quand mon trésor, tu t'y assois..  
Je me transforme en lointain azur  
En ondes, aussi, claires et pures  
Devant ta beauté, élané dans le vide.  
Je me sens encore plus avide.  
Ne t'éloigne surtout pas  
Essaie de suivre mes pas  
Rapproche-toi de mes souhaits  
Je te porte mon cœur dans mes paumes  
Je te suis sans raison,  
Aux quatre vents,  
Comme si tu étais ma Cécile et ma Rome  
Comprends moi, sinon, je m'en vais !  
Ne me demande guère d'excuses  
Avec toi je n'emploie jamais de ruses  
Je t'aime avec passion  
C'est-à-dire à ma façon  
Alors que tes braises me piquent fort  
Les angoisses me noient mon trésor  
Eh bien, ramasse ce qui est éparpillé

Et laisse-moi te parler  
Te parler, te tirer par mille épingles  
Comme si on était seul dans la Jungle !

### **Odeurs.... !**

Chaque jour, je vois des boîtes d'abricots de vendeurs alignées ici et là... Des abricots de tailles et de couleurs différentes, certains très gros et luxueux, agréables à l'œil et appétissants au goût, et des abricots de taille moyenne. Certains sont jaune foncé, d'autres jaune clair, d'autres jaune vif, d'autres encore rouge. Je suis tentée de les acheter, mais je me retiens car je sais déjà qu'ils sont insipides et inodores, et combien de fois sont-ils restés dans le réfrigérateur jusqu'à ce qu'ils pourrissent sans qu'on ait envie de les manger ?

Je me souviens des abricots de mon enfance, surtout ceux que je cueillais sur un arbre dans notre champ. C'était un arbre solitaire, spartiate, ni voyant ni ostentatoire. Nous ne l'arrosions jamais, mais il vivait du peu de pluie que le ciel lui donnait de temps à autre, ce qui lui a permis d'apprendre la patience, l'adaptation, l'endurance et la résistance.

Les grains étaient petits et sans fantaisie. Mais ils avaient le goût du sucre, et l'arôme de leurs grains, malgré leur simplicité et leur petitesse, était simulant et vivifiant.

En général, quelques grains restaient au sommet de l'arbre et je faisais tout ce que je pouvais pour les atteindre. La tentative se termine généralement par des égratignures, des contusions et des trébuchements, mais la saveur de miel de ces grains me fait oublier le prix douloureux que j'ai payé.

Je faisais aussi des balançoires avec ses branches, je bricolais des nids d'alouettes et je racontais des contes et des histoires. C'est de cet arbre que sont nés mes sens, mon imagination, mes fantasmes, mes émotions, mes passions et toute mon enfance.

Est-ce que, ce que les vendeurs proposent aujourd'hui dans ces boîtes multicolores s'appellent abricots ?!

Abderrazek Messaoudi  
Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

**Les plus beaux péchés... !**

Les moments les plus douloureux à la Faculté des Arts de la Mannouba étaient les derniers moments des derniers jours quand tout le monde retournait dans son village et sa famille et qu'il ne resta plus que quelques personnes... Moi, Atif, Faouzi, Tarek, Nizar, Imed et quelques autres.....

Ces jours-là, le temps était chaud, étouffant, brûlant, fervent et passionnant, et le ciel était un toit de feu. Une couverture de braises... La cafétéria de l'université était entrouverte... Elle fermerait peut-être au bout d'un jour, voire de quelques heures...

Toutes les tables et les chaises étaient empilées les unes sur les autres. La nourriture servie à la cantine était le plus souvent froide, en conserve et sans saveur. Les ouvriers badigeonnèrent les murs, les essuyèrent nerveusement... Ils voulaient partir en vacances, eux aussi. Nous avons été peinés par le fait qu'ils en étaient si excités et qu'ils pouvaient partir si facilement... un sentiment de perte et d'orphelinat sans pareil... Sans parler de la faillite, du manque d'argent, des chambres sans rien à manger, des produits d'entretien comme le savon, le shampoing et le dentifrice dont on ne trouvait aucune trace... Et nous ne les avons même pas. Nous avons emprunté, demandé et mendié pour tout. Nous étions des

poètes et c'est un honneur pour les autres de nous donner et procurer quelque chose.

Les marchandises de la buvette ont diminué au point qu'il n'y a plus rien à acheter... Les employés étaient également anxieux et nerveux. Le chômage spirituel, la fragilité de la vie est la plus douloureuse.

Quand on voyait un étudiant dans le quartier de l'université, on dansait de joie. Comme si vous aviez assisté à un miracle, la vie est encore là. Vos regards se croisèrent et vous échangeiez quelque chose comme un salut, de la gratitude ou des condoléances... Vous voudriez parler, mais la chaleur infernale vous en empêcha.

Dans ces jours sombres et cauchemardesques, Atif et moi, nous restions généralement ensemble comme deux oiseaux de proie.

Dans ces moments qui empoisonnaient le cœur, nous nous accrochions à n'importe quelle femme vers laquelle les coïncidences nous conduisaient, et nous devenions sobres et polis pour ne pas la perdre et mourir de solitude et de perte existentielle.

La nuit, dans l'obscurité du campus universitaire, nous leur parlions des problèmes de la poésie arabe contemporaine, de la crise du théâtre, des nuits d'été dans nos villages, des

dilemmes de la peinture, du surréalisme et de Salvador Dali...  
Tout cela ne nous intéressait pas tant que la salinité de la nuit  
endormie dans leurs seins.

Il y avait une étudiante nommée Rachida, qui revenait  
généralement le soir avec des cadeaux, des fruits et de la  
nourriture après avoir passé la soirée dans des auberges et des  
cabarets louches. Elle était interceptée par des amis qui ont  
appris son heure de retour et elle leur offrait des yaourts, des  
fruits, des paquets divers et leur donnait le prix des cigarettes  
avec le sourire comme bonus... !

L'obscurité là était permanente. Éternelle... Vieille...  
Constante et éternelle... La pauvreté abjectait, le spectre de  
l'échec, l'impossibilité de retourner dans sa famille, et le rêve  
d'une femme qui vous aimait pour ce que vous étiez, et rien  
que ce que vous étiez !. Vous défendiez la poésie malgré la  
honte, les disgrâces, les pertes et les ruptures, et vous rêviez  
de changer le monde et de mettre fin aux vacances en un clin  
d'œil. Condenser trois mois en un jour ou moins !

Abderrazek Messaoudi  
Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

## Diapason

Eh mon amie quand l'âme se perd  
Dans le grand espace de l'univers,  
Avant de connaître quelle a trop souffert  
Qu'elle a commencé, à tort et à travers  
Cet amour aussi fragile et bien léger  
Qui transcende les limites de la pensée  
Et qui suit ce qu'engendre l'odyssée...  
Tout traverse les frontières de l'esprit,  
Des sentiments qui franchissent à tout prix  
Une magie psalmodie les mots de l'âme  
Relatant l'ambiguïté des cœurs des femmes  
Cette magie qui plane à tout horizon  
Et qui nous fait soumettre au diapason  
Elle nous fait vivre la vie sans dilemme !

### **J'aurais pu devenir un criminel.**

J'ai vécu une enfance difficile, faite de privations, d'injustices et de persécutions morales. J'aspirais à de nombreuses joies et souhaits simples dont je rêvais et que je désirais sans m'en rendre compte. Je rêvais de beaux vêtements ornés pour marcher fièrement et voler parmi mes camarades de l'école. J'ai rêvé d'une bicyclette pendant de nombreuses années sans

réaliser ce rêve. J'ai rêvé d'innombrables autres choses qui sont restées un mystère pendant de nombreuses années. Un trou dans mon cœur et une douleur enfouie dans ma poitrine à jamais.

J'ai vécu dans une famille rurale qui, comme toutes les familles pareilles, manquait de tendresse et de gentillesse. Le principal souci de mon père était de me faire vivre et de ne me donner que le strict nécessaire. Ainsi, personne dans ma famille n'a écouté mes désirs d'enfant, mes petits désirs et mes simples rêves. Au contraire, ils ont assassiné mes petits rêves en me faisant honte avec des commentaires désobligeants et des remarques frustrantes... Combien de jouets ai-je souhaité, et combien de petites choses ai-je désiré et convoité avec une envie aussi grande que le ciel ! Je souhaitais avoir une flûte décorée de belles couleurs, que je mettais dans ma bouche et commençais à souffler et la flûte produisait de beaux sons. J'ai souhaité avoir une balle. Oui, une petite balle de la taille de mes rêves. Une balle pour remplacer les bouteilles et les pierres qui faisaient saigner mes orteils à force de jouer avec et de les lancer. J'ai souhaité une toupie. J'ai souhaité et désiré tous les jouets que j'ai vus entre les mains des autres, avec toute l'ardeur du souhait et du désir, mais personne n'a écouté mon angoisse. Au mieux, ma mère nous achetait, à mon frère

aîné et à moi, un jouet commun, qu'il gardait souvent pour lui et ne le confiait pas à moi ... Il ne le laissait que quelques secondes entre mes mains.

Pendant les âpres vacances d'été, je fabriquais un vélo avec du fil de fer et le faisais rouler avec un bâton à travers les plaines et les étroits chemins de ferme. Souvent, je la jetais et restais dans mon imagination, rêvant qu'un jour j'aurais une vraie bicyclette pour faire des acrobaties comme le font la plupart des enfants. J'ai pensé plus d'une fois à voler un vélo, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le faire. J'ai réussi à voler d'autres choses que je souhaitais. Mais je n'ai pas réussi à voler un vélo. J'ai failli devenir un voleur et un criminel, mais de l'art !

Je me souviens qu'un jour, j'ai porté des chaussures en plastique rapiécées de tous les côtés et que j'ai eu amèrement honte ce jour-là, surtout lorsque j'ai vu Om Assaad, la fille que j'aimais silencieusement, porter un jean et des chaussures de luxe. J'ai évité de l'approcher, de lui serrer la main ou de la regarder dans les yeux.

Pendant les vacances, je bourdonnais de joie comme le font tous les enfants pour exprimer leur joie en cette sacrée occasion, sautillant ici et là. Je chantais. Je saute. Je cours vers la maison comme les autres enfants. Et en fait, j'ai mal. Je n'aime pas les vacances et je ne veux pas rentrer à la maison.

Mais je dois crier comme tous les autres élèves pour ne pas attirer l'attention, les questions et les soupçons. Les vacances sont les vacances. Un souhait. Une occasion joyeuse pour tous les enfants. Mais à la maison, je n'ai rien à faire, pas de jouets, pas de jeux, pas de bicyclette pour m'amuser.

Je me souviens que mon père ne me gâte que lorsque je suis malade. C'est pourquoi je suis devenu heureux avec la maladie.

La maladie est la seule occasion où je me sens important et précieux pour mon père et le reste de ma famille.

Parfois, je fais semblant d'être malade. Je suis malade, je reste au lit. L'important, c'est de recevoir de l'affection et de l'amour.

... Les rêves et les désirs de la taille de l'univers restent comme une épine dans le cœur. Comme une flèche acérée dont la lame s'est brisée mais qui reste logée dans le cœur.

J'aurais pu devenir un criminel, mais les privations, l'injustice et l'oppression ont fait de moi un poète.

Je dirais même : grâce aux privations qui m'ont appris à être un poète : Merci aux privations qui m'ont appris à méditer, à questionner, à m'isoler et à écrire !

Abderrazek Messaoudi  
Choix et traduction

## AL Amjed Al Othmani

Mon poème Reconnaissance  
Celui que je moule bienfaits et obéissance  
Est encore en cosses comme des fèves  
Certes, je le cuisinerai avec mes rêves  
Dans un mélange magique de sève  
Et je ferai cuire le reste des illusions pures  
Ou je l'écrirai en long poème qui vole et dure .  
Mon poème frais et innocent qui se balade  
Dois-je te dédier à ce type d'escalade  
Ou à celui, en sacrifice, fait fondre  
Des bougies, debout, sur les estrades !  
Racontant les récits et les contes  
Et donnant de l'effort sans comptes !  
Construisant les édifices du lendemain  
Juste par la conscience et les mains.  
Mon poème dédié à Ma ville !  
Je te fais cuire sur mon feu tranquille  
Je remue tes nœuds et tes rimes  
Je te verserai sur le sucre de mes jours  
Pour être mon lendemain et tour à tour,  
Tu guideras les brillants et les confus  
Quoi qu'il soit mon inspiration et ma prime  
Tout au long de ces journées en brumes

Je continuerai à te modeler à ma guise  
Un poème libre doux que des friandises  
Et nous resterons comme nous sommes  
Sur le chemin de la lutte sans surprise  
De ton soleil haut et puissant, ma pomme  
Je continuerai à te donner de la lumière  
Aujourd'hui, demain, tout comme hier...

### **La chambre de maman**

Quelle certitude m'envahit chaque fois que j'entre dans la chambre de ma mère ? Quelle tranquillité, quelle sérénité, quelle joie !

Une petite pièce sur le côté, difficilement reconnaissable par le visiteur, mais qui est le cœur et l'âme de la maison.

Dès l'entrée, je suis accueilli par l'odeur du thé. Un « canoun » d'argile est toujours rempli par ses charbons vacillants ou en train de s'éteindre, une théière est en train de bouillir et, de temps en temps, elle déborde, répandant des gouttes sur ses bords, dégageant un arôme qui est attachant à l'âme.

Une boîte de tomate vide que l'on appelle « *saliha* » vide fait brûler le *canoun* tout près.... Une grande boîte, contenant un

ensemble de boîtes. Une boîte pour le thé rouge, une boîte pour le thé vert, une autre pour les herbes sèches des montagnes, une boîte pour le thym, une autre pour la menthe séchée... une boîte en laiton pour le sucre. La même boîte depuis que j'ai ouvert les yeux sur le monde... un bol d'eau... d'autres bols de différentes tailles... des tasses et des verres divers, couleurs et âges, avec au milieu ce verre "*Trabelsi*", qui est le seul que ma mère préfère à tous les autres.

Sur le côté est de la pièce, des étagères horizontales et verticales en bois aggloméré sont garnies de vieilles couvertures, de vêtements, de matelas, d'oreillers et de sacs qui dégagent toujours une odeur fraîche et envoûtante, mélange de *jawi*, de marjolaine, de rosiers, de cure-dents, de réglisse, de henné, de clous de girofle, de thym et de bonbons. Le parfum de la vie, et un grand et énorme coussin de *margoum* qu'elle avait apporté dans son "trousseau" lorsqu'elle a épousé mon père.

Les souvenirs me ramènent à un passé lointain, à ma petite enfance, quand je lui demandais comment j'étais venu au monde... et qu'elle me répondait en souriant : "De Dieu, mon fils, de Dieu... Je me suis réveillé le matin et je t'ai trouvé à côté de moi...". Depuis, je suis hanté par l'idée de retourner au ciel, à Dieu... Depuis, je suis hanté par un sentiment étrange et

vague que la terre se referme sur moi, que la vie est une illusion et qu'il doit y avoir une autre vie plus colorée et plus intense que celle-ci.

Je m'effondre sur son lit simple et humble... Je sens son oreiller... Je suis enveloppé d'une grande paix... une paix que je n'ai jamais ressentie... Je me vautre sur le lit comme un vilain enfant... Je m'étire... Je regarde les murs et le plafond..." "C'est comme si j'avais pris un coup de soleil..."

Le chapelet est cloué, comme toujours, à un clou de la porte, le chat ronronne, la théière aussi et je tombe en transe pour quelques minutes. Une transe soyeuse que j'aimerais voir durer toute une vie.

Le tapis... le tapis d'un vert éclatant est posé sur l'étagère la plus haute... et ma mère, recroquevillée sur une peau de mouton, s'occupe de sa théière et me demande si je veux une tasse de thé vert léger... pour ne pas la fatiguer, je lui propose de me verser le thé qu'elle s'est préparé, mais il est trop fort et trop sucré...

Autrefois, il y a quelques années, elle était toujours agitée, surtout au coucher du soleil où elle courait ici et là, donnait à manger à la vache après l'avoir traitée, vérifiait que la bergerie était bien fermée, se défoulait sur le bélier qui n'arrêtait pas de faire des histoires, jetait des poignées de blé aux poules, et

après avoir vérifié l'atmosphère, commençait à allumer le « *canoun*. »

Pour ma mère, le thé vert est une perte de temps, un jeu d'enfant. Il ne modifie pas son humeur et n'a aucun effet. Pour elle, le thé est une façon d'être au monde, une façon d'être présente. Dès le matin, elle court allumer son « *canoun* » et poser la théière dessus. Manger est un accessoire secondaire, un moyen d'arriver à une fin plus importante : boire du thé. Le thé est le générateur d'histoires, la source de réconfort, le rassembleur de la famille et des proches, et le diapason des lourdes et pénibles heures...

Abderrazek Messaoudi  
Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

**Douceur**  
Délicieusement douce, vous l'êtes.

C'est du jasmin et du miel en fête.

Comment te dire "je t'aime"

Quand la langue est usée

Et que tous les sentiments sont gâchés.

Comment te dire "je t'aime"

Quand la langue est corrompue...

que les sentiments sont fâchés.

Bien gâchés par les explications

Par les moments d'éloquence

Par les mots en soutenance!

Comme les mots sont petits et bien plats

Que la métaphore est petite, étroite... en permanence

Combien ils sont inadéquats

Avec ta présence et ce que les mots sont incapables.

Pour te dire "je t'aime adorable"

J'ai besoin d'un autre lexique.

J'ai besoin d'une langue qui n'a pas été touchée par des  
lèvres

C'est-à-dire et à vrai dire

Que les poètes n'ont jamais eu le droit de le dire !

### **Inspiration**

Inspiration

Dites-lui...

Que je la vois partout

Dans mes rêves et mes écrits

Dans mes voyages et mes Récits

Dans ses vicissitudes, surtout,

Dans mes affaires et mes habits

Dans mes superbes manuscrits

Se promenant entre mes lignes

Dansant entre mes syllabes qu'elle souligne

Étreignant, serrant mes mots

Soulageant d'un geste tous les maux!

Fouillant toutes mes lettres.

Chargeant en couleurs mes spectres,

Écoutant les battements de mon cœur.

M'enveloppant de grand bonheur

Je la vois se promener sur mes pupitres  
Regardant bien en dehors de mes vitres  
Sautant les lettres et les mots  
De tout côté et de bas en haut,  
Inoubliable, celle, qui m'inspire !  
Laisant son parfum et ses soupirs  
Et encore mes superbes joies d'écrire !

## **Nostalgie**

Coins sombres !

Ce soir, je me suis souvenu de toi comme tous les autres soirs, mais, juste, avec une saveur différente. Je me suis souvenu de toi dans tes couleurs naturelles, en noir et blanc, et dans toutes tes qualités humaines... Tu m'as rappelé les nombreux et doux détails que nous avons, partagés... De petits détails sains, ordinaires et insignifiants qui sont devenus évidents et passionnants... Nous sommes sur le seuil de ton anniversaire, que nous avons toujours fêté ensemble dans un bonheur que nous avons cru sans fin, voire, divinement, éternel... Les détails doux et mielleux sont devenus amers, aigres, blessants et fatigants pour l'esprit et le cœur. Ils ont disparu avec le temps et se sont évaporés dans l'espace comme mes

rêves, même, comme de la fumée de ma cigarette... Ils ont disparu comme un brouillard d'été, sauf de ma mémoire forte et solide... Une mémoire d'éléphant !

Je me suis souvenu de nos beaux débuts, une nuit d'hiver de ce janvier froid et aride, il y a des années... Nos débuts profondément enracinés... Le début d'un roman, dont, la conclusion est encore ouverte même si le récit s'est lamentablement terminé... Les débuts de l'ère du Covid 19 et ses conséquences... La préparation, l'immunisation, le dur boulot de terrain, la réalité inoubliable et les nombreux événements qui l'ont accompagné... Et notre grande et logique peur de cet ogre inconnu... L'ogre de ce Covid et des pandémies qui ont suivi... Je me suis souvenu de tout ce qui a été enregistré sur la bande mémoire... Tout ce qui a été photographié, écrit et retenu... de tes vacillations, de tes émotions, de tes vilaines prémonitions et tes subites indécisions...

Je me suis souvenu de nos rencontres, de notre fusion, de nos querelles, de nos loisirs...

Je me suis souvenu des jours et des nuits d'antan... Je me suis souvenu de nos superbes ambiances et de ta vaillante inspiration...

Je me suis souvenu de tous les livres, de la poésie, de la prose et de la littérature et les nuits d'art et de musique. Je me suis souvenu de la douce nostalgie et de la vilaine colère...

Je me suis souvenu de tout comme si c'était hier, même si le temps s'était enfui, disparu! Et la vie s'est ainsi faite !

Tu es restée silencieuse et tu as même fait exploser la bombe que tu tenais dans ta main... Tu as soufflé ta bougie comme tu le fais toujours, et cette belle lumière turbulente a disparu de l'horizon de ma vie, et je me suis demandé comment cet édifice s'est effondré en quelques instants comme s'il s'agissait de sable, effaçant une relation que tu croyais sans fin, même un oubli impossible...

Et contre ceux qui veulent l'affaiblir par derrière... Elle a été sapée par le front, et par son élément le plus important... et l'un de ses héros et de son noyau dur.

Comment le temps peut-il t'effacer de ma mémoire et t'oublier complètement, comme si je n'étais pas celui qui a coloré de son pinceau les jours de ta vie... Peut-être n'étais-je qu'un numéro dans la liste de tes intérêts, ou peut-être remplissais-je un vide, et quelle tâche et quel vide ! Pour soulager ta douleur et éteindre une partie de ton tourment...

Comment t'effacer de ma mémoire alors que tu as gravé dans mon cœur les mots les plus merveilleux et que tu les as gravés comme un sculpteur habile ? Tu as été honnête et non trompeuse... Je ne savais pas ce qu'il y avait en toi... Tu étais un obscur océan profond et mystérieux, enveloppé de brouillard et dans lequel il est difficile de naviguer ou de plonger...

Quelle ironie !

Comment puis-je t'oublier et oublier nos souvenirs et nos visualisations ensemble... Nos impulsions et le flux et le reflux

du temps passé en ta compagnie... La douceur de nos rêves et l'obsession de la réalité.

Comment oublier les heures de voyage avec toi sur les routes sinueuses de la vie... Et les heures d'ombre de ton soleil brûlant ... et de ses rayons ultraviolets ...

Et comment oublier le bout de tes doigts et de tes poignets... Et ton cœur et ma générosité et mes bienfaits... Et les souvenirs collés à chaque partie de toi et de ta voiture blanche et brillante comme mon propre cœur...

Un moment de colère qui n'aurait jamais dû se produire à cause d'un simple événement fugace de ta carrière, des événements de ta vie... Ou un désir d'amour éteint, Docteur, à été bizarrement, ravivé ! C'est comme si vous aviez attendu cette goutte qui fait déborder votre coupe... Attendant qu'elle ferme une de vos arches. Elle vous hante... Ou peut-être est-ce l'un de vos tests soudains et terribles. Je ne sais plus... Mais ce que je sais, c'est que tout a sombré dans les profondeurs du néant et y a été enterré et farouchement enseveli...

Il n'y avait aucune raison pour cela..... Si la structure avait été solide... Si l'amour existait vraiment et a été vraiment réciproque... ce ne serait pas la raison. Comme c'est la cause de la déstabilisation d'une des relations de cette époque, et semblable à elle avec sa folie et ses vicissitudes... et ses absurdités.. J'ai beaucoup construit là-dessus et je t'ai imaginée comme une épouse dans mon virtuel, jouant avec mes enfants et partageant mes fantasmes et mes aspirations... Mais c'était un fantasme qui ne vivait que dans mon esprit...

C'est ainsi que je l'ai imaginé pendant des périodes de temps en nuances de gris... des ombres de cette vie qui est aussi mystérieuse... Mais c'est la vérité. Je ne t'ai pas trahie, je ne t'ai pas insultée, je ne t'ai pas trop demandée... Je ne t'ai pas abandonnée et je n'ai pas renoncé à la relation, même si elle était relativement sans eau ni sel, pas même de café ni de thé, à part ce thé chaud virtuel qui a été renversé un jour sur la relation, et qui était plus faible qu'une toile d'araignée... et ce qui était caché est apparu au grand jour... C'était une illusion et ce n'était rien d'autre... qu'une illusion sans nom !

Quelle cruauté pour une personne de se réveiller un matin avec une illusion qui s'est effondrée après avoir habité mes profondeurs pendant de nombreuses années... C'est ma propre illusion que j'ai désirée et dont j'ai anticipé la fin à tout moment, elle a commencé virtuellement et s'est terminée dans la réalité... J'ai compris tes gestes et j'ai réalisé l'iceberg caché dans tes profondeurs...

Tu faisais cela pour effacer une ombre de tristesse dont j'ignorais la nature... Attendre le retour d'un absent... Peut-être aussi légal et vrai.. Et maintenant, il est revenu...

Avec son retour, la vérité s'est révélée, le mensonge s'est éteint, le passé s'est illuminé avant d'être éliminé !

Comme j'étais stupide à tes yeux et comme tu étais noble aux miens. Comme tu étais honnête, je n'étais qu'une gare d'attente pour toi. Un autre train pour t'emmener vers l'inconnu...

Et te voilà...

..... **Au gré des jours** .....

Les souvenirs sont doux-amers... Comme le visage de la vérité est laid alors que tu meurs dans ma mémoire et dans mes profondeurs, le feu de ton amour se transforme en cendres, et tu te transformes en rien. Les deux lignes se sont croisées avec la ligne droite et ont produit de nombreux coins sombres !

### **En automne**

J'écris ton nom dans les nuages, dans la brume, dans les hennissements des chevaux, dans les papiers éparpillés sur les trottoirs

Je l'écris dans les sourires des villageois, dans l'eucalyptus, dans les larmes d'un enfant perdu qui rêve 'du lait et du pain.

Dans la boue, dans le néant, dans le tout...

Parce que tu es mon Andalouse perdue depuis longtemps et ma mémoire en automne !

Messaoudi Abderrazek

Choix et traduction

**AL Amjed Al Othmani**

**Destinée**

Ça se passe souvent et c'est minable  
C'est toujours l'affaire du vieux diable...  
Après tout la guerre a pris fin comme on a cru  
Tout un monde c'est descendu dans les rues  
Des millions ont dansé dans les villes.  
Dans les villages et les greniers à tuiles  
Des milliers se sont donnés l'accolade  
Et des milliers sont allés en balade  
Ils ont chanté, se sont enivrés et ont tout oublié  
Et espéré que ses vents ne reviendront jamais.  
Sauf les endeuillées et les gens en abîme...  
Et ceux qui ont fort goûté l'amertume...  
Et la perte grièvement irréparable...  
Des âmes aussi inertes et incapables...  
Bouches bées et taciturnes..  
Muets devant un sort sans urnes  
Mon cœur, ce pur  
Couleur d'Azur  
Pur... Comme un pieux bien mûr  
Mon serein cœur  
Si fragile... faible et sûr  
On l'entend sans rancœur  
Son pouls un gentil serveur

Palpitant, frémissant..  
Un doux murmure...  
Mon cœur l'hypersensible  
Chatouillé par les cris des invincibles  
Qui ont attendu si longtemps son cadeau  
Pour résoudre sans comparer...  
Ce monde à double poids...  
L'Orient accablé par ses fardeaux  
Et ses traîtres à tout s'emparer...  
Des troubles et des dégâts..  
Et des gens livrés à leur destin  
Parachutés par tout chemin...  
Et des hypocrites...  
Souillés, impurs et ingrats  
Pur, mesquin est mon cœur  
Comme la brise matinale de la mer  
Comme la période de lavant- chaleur  
Il s'évade en nomade..  
Dans les pensées des camarades  
Volant et ne touchant jamais terre  
La transparence de mon cœur  
Comme toutes les hypothèses  
Hantée par une certaine ambiguïté et odeur

Et d'épreuves de plus en plus amères...  
On jette des filets en eaux troubles  
Et on prétend être ce héros en double  
Mon cœur est aussi pur qu'un marabout  
Qui psalmodie ses psaumes de bas en haut  
Serrant ses livres saints sous ses bras  
Rêvant de la vraie paix ici-bas ...

### **J'ai besoin de toi**

Tu illumines tout chez moi... Tu m'écris  
Tu enlèves les angoisses et les soucis  
Tu expulses mes ennuis et mes rages  
Tu renouvelles mes rêves et mes envies  
Tu éclaircis l'obscurité de mes nuits  
Tu changes les rideaux de ma vie...  
Les draps, les tapis et les armoires...  
Tu enfonces un clou dans mon horizon  
Tu y accroches mes aspirations ...  
Mes dossiers, mes revers, tout à voir..  
J'ai besoin de toi comme d'une tempête  
Forte dans la cage de ma conscience  
Renouvelant le sang et l'air en alternance

Et que tu m'écrives dans ton surréalisme

Ce qui convient à nos romances.

J'ai besoin de toi dans mes vacances...

Avec des noms des surnoms des verbes

Avec des prépositions et des adverbes

Et tu peins dans le ciel de mon âme...

Des mouettes, des pigeons, des trames

Mes rêves sur quelques blancs nuages..

Les crêpes, les faucons des notre steppe

J'ai besoin de toi comme une adresse...

Comme une patrie, comme ses caresses

Mes luttes, mon repos et mes pensées...

Et un passeport rouge qui m'envoute

Qu'aucun, certes, ne me barre la route...

Nous voyageons à travers le monde

Libres, hauts, personne ne nous gronde

J'ai besoin que tu m'arranges les choses

Cherchons des points qui nous unissent

Et gardons nos anciens, nos grandioses

Pas les opprimés les faibles et les lésés

Égayons les franges de la lune

Effaçons nos pertes, nos deuils

Et distribuons les étoiles à la une...

J'ai besoin de toi, mon café à tout temps  
Tu enlèves la cécité de tous les yeux...  
J'ai besoin que tu ne sois pas absent...  
N'attendons pas aucun rayon de soleil  
Nos jours monotones courent en torrent  
Comme les saisons qui s'écoulent...  
Sans arrêter ni attendre...  
Nous sommes submergés en liesse  
Par les temps glacés de la vieillesse...

### **Griffonnage d'été.**

\* Ses yeux parcourent le bleu de la mer et ses eaux scintillantes sous le soleil brûlant jusqu'à cet horizon azur lointain, les mélodies d'une vieille chanson viennent à ses oreilles depuis cette radio qui ne le quittait jamais, tu as la liberté, Ô Commandant, la mer, la marine, le ciel et son bleu et la voix claire, forte et merveilleuse de la vedette libanaise sont autant de plaisirs pour lesquels il loue Dieu. Son imagination se promène souvent sur ce bleu infini dans un voyage virtuel parfumé vers l'Italie, Malte ou la Grèce, en passant par l'île de Lampedusa, qui a enterré l'ambition de milliers de personnes, en a sauvé des milliers et en a enseveli des milliers aussi sous

la surface de sa mer palpitante. Que la mer a d'avantages, que de bonté dans ses profondeurs, que de tragédies et de contradictions aussi...

Sous son parasol, il regarde ses petits-enfants nager, s'ébattre et jouer, indifférent à ce qui préoccupe leur grand-père, qui s'est battu contre la vie, a gravi ses échelons et surveillé sa surface, de sorte qu'il savait tout d'elle et prenait pour eux des précautions à l'égard de tout. De nos jours, beaucoup de gens qui ne savaient rien de la perfidie de la mer se sont noyés, la plupart d'entre eux venant de l'intérieur du pays et faisant confiance à la mer, à leur jeunesse et à leur perfection. Ah, les paradoxes de la mer dans son calme, sa perfidie et sa puissance...

Des mélodies multiples et fréquentes émanent de ce merveilleux appareil et se mêlant à ses pensées contradictoires et conflictuelles.... La vague court après la vague, voulant l'atteindre ... et les petits-enfants sautent dans l'indifférence de tous, ils ne se soucient pas de la vague et de sa lutte, ni de la vie, ni de ses profondeurs et des profondeurs de sa mer, ni de savoir si on ouvre les routes fermées ou les canaux d'eau potable et si on rétablit l'électricité ou non, ni même de la Chambre des représentants si elle est encore

active ou si elle a des portes fermées ... Ils ont leur propre petit monde dans lequel ils peuvent plonger et s'amuser, et aujourd'hui c'est le jeu et l'amusement, et demain c'est autre chose. Leur grand-père, qui a connu la vie, ne cesse de nager dans les mers de la pensée, de la philosophie, de l'existence et de l'existentialisme, quelle est la valeur et l'importance de l'existence de l'individu humain, quelle est la valeur de l'homme et de son existence ? Surtout dans notre pays, où la souffrance est distribuée à la classe laborieuse, le soleil les brûle, la soif les souffle, le besoin les épuise, les maladies les ennuient et les épuisent, alors comment peuvent-ils avoir la vie et ses joies ? Ils sont le carburant des élections, ils sont la mule du moulin qui construit et récolte et ne satisfait pas la faim. Il a vu tout cela et ces milliers de personnes qui tendaient le nez, brillantes et compactes, profitant de la vie et vivant l'indifférence dans ses manifestations les plus brillantes et les plus laides, comme ses petits-enfants la vivent avec toute l'innocence, la gentillesse et la bonne foi ... Et lui entraîné de lire, ébahi, des articles sur les longues files d'attente pour obtenir un billet avec le salaire d'un ouvrier pour voir un artiste venant d'outre-mer.

## Palpitations

Je voudrais me retourner à Jelma, mon bled, pour de bon... J'ai soif et j'ai la nostalgie de tout bord, de tout ce qui s'y passe, là où j'ai ouvert les yeux sur le monde, mais j'ai peur... Le temps y est dur et stagnant, immobile et circulaire, et les gens, pas comme jadis, ne rêvent plus et ne songent à rien !.

C'est ce que me disent toujours mes amis. Le rythme de vie y est devenu monotone et très ennuyeux, certaines des belles qualités ont disparu et le moulin du temps engloutit tout.

Les amis sont dispersés, éparpillés sur les seuils de l'existence ... Les fous - même 3ichin - sont montés vers le ciel... Il n'y a plus de récit mélodieux, plus de discours éloquents, et la nuit a perdu sa splendeur...

Tout a changé. Même les émotions, même les sentiments, même les relations, même les lieux, même les cafés.

Les débats politiques, intellectuels et littéraires ont disparu, et l'enthousiasme qui brûlait en chacun s'est transformé en cendres.

J'ai soif et j'ai la nostalgie de tout ce qu'il y avait là-bas :

Le stade municipal... La maison des jeunes spacieuse, le marché aux grains, les vendeurs d'eau, d'huile, de limonade, le soleil du soir qui descend lentement. Le cri des chouettes à la fin de la nuit, le train morne et sa voie taciturne.

Le jeudi à l'aube, nous les entendons faire leur publicité. Leurs voix avaient une mélodie et une résonance qui secouaient le cœur. Nous achetions un verre de limonade et une tranche de

biscotte pour cinquante millimes, nous nous faufileons devant le vendeur de dattes pour en voler une poignée et nous échappions au vendeur de fripe. Nous en achetions une pièce et en cachions une autre.

J'ai soif et j'ai la nostalgie de tout ce qui a été... mais il est difficile de se baigner deux fois dans la même rivière !

Choix et traduction  
**AL Amjed Al Othmani**

### **Les flammes du silence.**

Le destin, qui les a réunis par hasard et sans connaissance préalable, a juré de ne pas les réunir dans un autre lieu que celui qui a abrité leurs âmes un beau jour d'un beau mois et qui les a mêlés dans les profondeurs de l'histoire et qui est resté un souvenir lointain à dater et à renouveler à chaque fois qu'ils en ont besoin.

Ce sont des sentiments purs et drôles qui proviennent des profondeurs de l'âme humaine, silencieux, tacites et qui ne parlent que le langage de la communauté universelle via cette langue commune des Médias numériques, pleins de ces sentiments raffinés, de petits et mignons cœurs, de sourires trempés dans des larmes de joie et de beaucoup de roses et de fleurs de ce jardin de la toile magique. Quant à la parole, elle est entachée de timidité, de peur et d'effroi en raison de

divers arguments et circonstances qui exigent toute cette prudence et plus encore. Mais ce doux sentiment, ce sultan pécheur, tyrannique et dominant, remplit leurs cœurs de tourments et de vifs désirs. Il fait fondre tout le monde, de sorte que certains brûlent de larmes chaudes, de cette impitoyable passion... Elle est une vraie et haute intellectuelle couronnée de succès et il est un professionnel des médias chevronné qui respecte sa plume et aspire à ce qu'elle soit la meilleure.

Elle est une défenseuse patriotique des droits de l'homme, profondément amoureuse de son pays, qui offre ses services à de nombreuses personnes de ce peuple honorable et aux opprimés, en particulier dans ces circonstances difficiles où toutes les pandémies avec tous leurs inconvénients se profilent. Son partenaire est un professionnel chevronné avec un département important qui a sa place dans le tissu social de toutes ses sectes et nuances. La société les a enchaînés avec ses lois, ses coutumes et ses traditions. Le destin les a liés par des sentiments d'amour sincère, beau et rose, qu'il ne faut pas sous-estimer, pour continuer à colorer leurs jours et leurs nuits et à les parfumer de l'odeur de la vie. Ils vivent de cet amour et de sa pulsation et rêvent de son parfum et de son bonheur en tant qu'amis proches, malgré leur distance et leur relation supposée, puisqu'ils ne se sont jamais rencontrés et ne se connaissent qu'à travers des images électroniques. En raison de leur haut niveau d'éducation, ils se sont souvent demandés avec philosophie et quêtes du savoir, pourquoi les

sociétés orientales n'acceptent pas ses relations aussi sophistiquées et matures... Ses relations humaines respectueuses entre une femme et un homme !

J'ai besoin de toi

Tu illumines tout chez moi... Tu m'écris  
Tu enlèves les angoisses et les soucis  
Tu expulses mes ennuis et mes rages  
Tu renouvelles mes rêves et mes envies  
Tu éclaircis l'obscurité de mes nuits  
Tu changes les rideaux de ma vie...  
Les draps, les tapis et les armoires...  
Tu enfonces un clou dans mon horizon  
Tu y accroches mes aspirations ...  
Mes dossiers, mes revers, tout à voir..  
J'ai besoin de toi comme d'une tempête  
Forte dans la cage de ma conscience  
Renouvelant le sang et l'air en alternance  
Et que tu m'écrives dans ton surréalisme  
Ce qui convient à nos romances.  
J'ai besoin de toi dans mes vacances...  
Avec des noms des surnoms des verbes

Avec des prépositions et des adverbes  
Et tu peins dans le ciel de mon âme...  
Des mouettes, des pigeons, des trames  
Mes rêves sur quelques blancs nuages..  
Les crêpes, les faucons des notre steppe  
J'ai besoin de toi comme une adresse...  
Comme une patrie, comme ses caresses  
Mes luttes, mon repos et mes pensées...  
Et un passeport rouge qui m'envoute  
Qu'aucun, certes, ne me barre la route...  
Nous voyageons à travers le monde  
Libres, hauts, personne ne nous gronde  
J'ai besoin que tu m'arranges les choses  
Cherchons des points qui nous unissent  
Et gardons nos anciens, nos grandioses  
Pas les opprimés les faibles et les lésés  
Égayons les franges de la lune  
Effaçons nos pertes, nos deuils  
Et distribuons les étoiles à la une...  
J'ai besoin de toi, mon café à tout temps  
Tu enlèves la cécité de tous les yeux...  
J'ai besoin que tu ne sois pas absent...  
N'attendons pas aucun rayon de soleil

Nos jours monotones courent en torrent  
Comme les saisons qui s'écoulent...  
Sans arrêter ni attendre...  
Nous sommes submergés en liesse  
Par les temps glacés de la vieillesse

## **Lever et coucher de soleil !**

Il n'y a rien de plus beau qu'un coucher de soleil lorsque la couleur rouge du beau crépuscule se peint sur la surface de la mer, la rendant plus magique et la mer devenant lumineuse avec la couleur du soleil absent.

Le coucher de soleil sur la mer donne à l'âme un sentiment de confort et de plaisir, c'est donc un spectacle noyé dans la méditation et l'imagination lorsque le soleil laisse derrière lui la couleur du crépuscule pour se mélanger à la couleur bleue de l'azur ! Quant au lever du soleil c'est merveilleux également d'entamer une nouvelle journée et une nouvelle page dans l'album de la vie.. Voyager c'est vivre son comble, c'est exister pour de bon !

## **(Les malheureux).**

Il faut écrire, illuminer et mettre en exergue cette catégorie qui s'élargit de jour en jour et d'année en année. Victor Hugo, Fiodor Dostoïevski, Mouloud Feraoun, Alphonse Daudet,, Gibran Khalil Gibran, Tahaa Hussein, Frantz Fanon et bien d'autres ont écrit sur eux, ces malheureux, ces gens pauvres,

ces misérables et ces damnés d'ici-bas... Nous faisons briller sur eux la lumière de la miséricorde, partageons l'inéluctabilité de leur destin et défendons leur existence, leur dignité et leur droit à une vie décente dans tous ses aspects.. Les pauvres, les faibles, les simples, les "*Zouaoula*" dans notre dialecte tunisien, pour attirer l'attention sur eux et les arracher aux pieds de la société ou de l'ogre du capitalisme ou d'autres goules et horreurs comme l'ogre de la politique ou le croquemitaine de l'économie qui les dévorent sans pitié ni miséricorde au motif que c'est l'état du monde depuis sa genèse et depuis que l'homme y existe.

**Jilma Ma Ville natale**  
**Ma nostalgie de tous les temps.**

Il existe des sentiments inexplicables par les mots, des choses qu'on ne peut pas décrire mais qui nous habitent au plus profond de nos âmes. Seul un fils éloigné quels que soient sa dure fatalité, son mauvais destin, voire son juste sort, pourrait comprendre le lien métaphysique entre les hommes et l'âme d'une ville natale ! Quant à moi, le cordon ombilical n'est jamais coupé malgré les distances, les dures besognes et les lourds fardeaux de la vie !

Ayant été né à Jilma au cœur de la haute steppe, accepter de m'en défaire était un véritable calvaire, un immense chagrin, une blessure même qui ne s'est jamais cicatrisée. Aujourd'hui, je retrouve la gare, le silo, l'école primaire, la maison de culture, la municipalité, les sites rassemblant notre intime patrimoine dont le marché central et les ruelles adjacentes ; (*Rue Ali Bouaziz, Rue Ahmed Tlili, Rue de la Gare et Rue Taieb El Mhiri*, sans oublier les Rues *Tahar Bouzriba et Mongi Slim* qui encadraient le village de mon enfance la plus reculée toujours avec ce plaisir infini et cette déclaration enfantine d'un arrière-goût sucré .

Le retour aux sources imaginaires et vénérables d'un bonheur insaisissable, je l'effectue à chaque fois que le bruit de la ville de Sousse me remplit la tête. Au bord de la mélancolie, je cours à l'ancien village, le bourg d'autrefois, où résident les plus beaux souvenirs, dès mon existence, qui jaillissent partout où je vais, respirer des odeurs d'Eucalyptus, longer la rue Ahmed Tlili où étaient pour des générations la gigantesque noria qui grattait le ciel et le fameux puits antique source essentielle et unique d'eau potable pour les habitants du village et des alentours. Le cheptel qui y venait boire, de tout bord. Les jeunes qui s'éloignaient de leurs pères au café d'en face y trouvaient refuge. Ils s'assoiaient paisiblement sur les

larges bordures et bavardaient longuement devant la verdure accablante d'un jardin perdu, nuit et jour, irrigué grâce au vent, bien connu à Jilma, et qui faisait le nécessaire. Puis la rue *Taieb Mhiri* où jadis, fut mouvementée par les commerçants de l'époque *Midani, Mohamed et Salah Al Habbassi, Ayari Ali, son frère Amor ainsi que les inoubliables Mehrez El waslati et Amor Belhaj*. En lançant un regard furtif sur la rue de la gare où étaient *Amor Abid, Amara Chabbi, les frères Ben Ammar, le café nostalgique de Amara El kahouagi* et le bureau du seul facteur *Béchir Al Bostagi* ! Passer par le quartier-est, entre la *rue Ali Ben Gdhahem* et la rue de La gare, la venelle *Hédi Chaker* d'aujourd'hui, jusqu'à la rue Ibn Khaldoun tout au bout, qui faisait pour longtemps office d'un terrain de football. Là encore, hélas cette boutique de la rue principale où j'ai appris à lire et écrire et déchiffrer les premières syllabes à un âge aussi lointain ! À un vol d'oiseau de là, la fameuse école primaire et le bureau du Grand et inoubliable *Cheikh Salah* qui racontaient aux générations les pages les plus brillantes de l'histoire de cette paisible époque gravée dans nos petites cervelles à perpétuité. D'autres images ensevelis au fond de la mémoire cachée, la fameuse mémoire de l'enfance, se bousculent, s'accumulent, s'entassent et font enfin la queue clairement une à une comme si c'était hier sans ambiguïté ni

notion de temps non plus. Souvenez-vous des machines de presse-alfa éparpillées çà et là tout au long de la cité-nord d'aujourd'hui, qui faisaient allusion aux moulins à vent du moyen âge et au célèbre Don Quichotte, et, que les colons français ont implanté au début du siècle passé en sachant bien investir l'alfa de notre steppe. Feu Am *Abdallah Berrhayem*, l'ange terrestre, pratiquait ce beylical métier pour la compagnie, Il avait l'avantage. Il savait lire et écrire en français et en plus, il était très honnête. Il faisait les cadences et portait les gens mesquins au-delà du bonheur comme il l'avait toujours fait, même après, en distribuant et pour rien, les lettres anonymes ou plutôt égarées et erronées plus un bonbon au miel. Ce dinosaure n'est plus sur terre, mais il restera, certes, honoré ici-bas et dans les cieux. Souvenez-vous encore du fameux train qui marquait l'heure aux habitants, midi en venant de Sousse et seize heures en revenant de *Sbeitla et Kasserine*. Et la *Stass* (sts) en souvenez-vous ? ou *Lahbara* pour ainsi dire le terme le plus connu, qui nous apportait les provisions du Sahel chaque mercredi soir à la veille du souk hebdomadaire du village où se passaient de temps à autre quelques séances de cinéma gratuit en guise de la lutte contre l'ignorance. Dans ce même contexte souvenez-vous encore des narrateurs, des charlatans et des imposteurs

de cette époque ? Les arracheurs de dents et les vendeurs de « *zihm enaâm* », ceux qui vendaient du vent et dupaient les ignorants et les naïfs. Et pourtant une chose m'a frappé à fond et m'a enrichi l'imagination pour longtemps. Ce petit bonhomme, fourré dans sa *kachabia*, écoutant ce narrateur avec beaucoup d'attention : De Sayed Ali à Ras Alghoul à Al Jazia, à d'autres légendes et contes mythiques enracinés à l'aube de l'humanité, que le public ébahi, bouche bée, ayant la chair de poule, applaudissait, naïvement, de tout cœur. C'était, à vrai dire, notre unique bibliothèque audiovisuelle dont l'efficacité demeure encore incontestable. De même qui à Jilma et ses ressortissants ne connaissait point *Hédi z. ou Tahar n.* et qui n'a jamais été séduit par les anecdotes de *Ali almchakhchekh* ou n'a guère dégusté ses typiques bols de *lablabi* en quête de blaguer et rire à fond. Toutes ces créatures damnées de la terre, et autres à l'instar de *Tayeb jira (le gérant du silo)*, *Rjab (le chef de gare)*, *Younes Al firmlî (l'infirmier du village)* et son inséparable journal *Assabah* confisqué d'un des rares voyageurs cultivés à bord d'*Erramdhanîa* qui venait de Mahdia via Kairouan vers *Eddahmani*. *Hmad* le marchand de beignets, qui m'a offert l'occasion d'écouter le célèbre Farid pour la première fois de ma vie de son poste-radio toujours à sa droite. *Abdessalem* le cordonnier notre Bata de l'époque et

son Michelin qui a tant milité notre *debdaba*. *Mouaouya* le boulanger que l'odeur raffinée et alléchante de son pain nous flattait du bout de la rue. Tahar et Abdelhamid Ammar qui ont inculqué à leurs fils, encore en ville, le savoir-vivre purement sfaxien. El Mejri qui soûle tout le temps et qui nous a quittés sans laisser de traces... Tous ont marqué cette époque de leurs mémorables et ineffaçables empreintes qui resteront gravés dans la mémoire collective tant qu'il y aura encore du souffle. Et voyez-vous la vie ? Les êtres aux êtres se succèdent, le temps les guette avec ironie. Le présent masque le passé, l'avenir englobe le tout et nul n'est censé, tant qu'il vit, d'avoir la vérité absolue, ni d'être à vie pour l'éternité. Est-ce à méditer profondément même qu'une chose est sûre : ici-bas rien ne dure ?

Vous vous rappelez sûrement de *Si Amor Belhaj*, *Si Jallouli*, *Si Boubaker*, *Si Mahfoudh*, le cavalier *Tayeb Ben Amor* et tant d'autres personnalités notables du Bled .... On possédait que des charrettes, des chevaux, des ânes, des mules et des dromadaires, seuls *Si Jallouli* et *Younes el fermli* possédaient des voitures "Traction" et *Cheikh Salah* une "coccinelle"...

Il ne s'agit point uniquement de nostalgie, ni de cartes postales pittoresques et encore moins d'un phénomène de mode qui fleurit chaque vacance, mais un amour ardent

ensevelis juste au fond, que je partage avec ma petite famille et surtout mon petit Rami. Jilma m'a inculqué les vrais principes de la Vie, les vraies valeurs de l'existence, l'art de vivre en communauté. Elle m'a appris le don de soi, le respect de son prochain, de l'autre. Elle m'a fait passer dans les gênes, cette fierté excessive, cet amour presque chauvin de chaque poussière de sa terre plus vénérable et sacrée que jamais. Cette magie persistera tant qu'il y aura vie sur cette boule terrestre parce qu'elle est céleste, divine et plus incrustée dans l'inconscient de ses enfants. Aujourd'hui, demain ou hier, l'âme de ma ville natale reste toujours intacte, son humble esprit veille sur ses honnêtes enfants qui y retournent, à tout moment, et en toutes circonstances comme si on retourne dans le ventre d'une mère.

**... Juste ce douteux monde ...**

Ne t'en fais plus !  
Bientôt la prochaine joie arrive  
Comme des fils de lumière qui se suivent  
Dans l'aube de nos silences,  
Dans les restes de nos nuits d'ambiance

Comme le doux chant des oiseaux  
Construisant les rêves dans leurs nids,  
Dans le grondement des ruisseaux,  
Et le fracas de la brève  
Même les contes de Geneviève  
Du fond des âges, des blancs nuages  
Naissent la joie et son allégresse...  
Meurent les angoisses et les stress  
En toutes choses indécises  
Du noir au blanc ou d'une couleur précise  
Aux couleurs des plaines, des champs  
Des rayons solaires et de la pleine lune  
De tous les mois, dans tous les camps  
Nous nous réjouissons, partis pris...  
Nous vivons, telles sont les saisons  
Et seule une vie qui semble mondaine  
Dans laquelle les mauvais esprits  
Jouent leurs tours et célèbrent leurs haines

## **La Mahalla**

**Autrefois**, et au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les quelques milliers de citoyens tunisiens bien appauvris étaient éparpillés çà et là dans les tells et les steppes, les montagnes et le Sahara du pays, le Bey et ses proches vivaient le lux et le gaspillage sans limites. Un voyage de l'une de ses "*Mahalla*" raconté en minutieux détails par Tissot, Charles Tissot qui était alors attaché au consulat de France en Tunisie au temps de Léon Roches et qui fut autorisé à accompagner "Sadik Bey" dans une de ses tournées à caractère de plus en plus fiscal, probablement en 1855 au temps de Mohamed Bey, Sadik Bey était un Prince héritier Bey de la *Mahalla*. Sa description du camp serait à citer tout entière, écrivait P.H X. dans son recueil "La politique française en Tunisie, le protectorat et ses origines 1854/1891". " Deux colonnes partent chaque année, sous les ordres de Sidi Sadik, l'une à la fin de l'été pour Beja etc. et l'autre au commencement du printemps, pour le Sahara tunisien tandis qu'une colonne secondaire agissant de concert avec celle-ci, parcourt à la même époque le Sahel et *l'Aradh* .

"Le premier février à neuf heures du matin, Sidi Sadik, investi par son frère des pouvoirs qui égalent son autorité à celle du souverain pendant toute la durée de la campagne, sortait du Bardo avec la pompe accoutumée : l'étendard de *Sidi Ali El*

*Hattab*, (marabout particulièrement vénéré par le Bey) ouvrait le cortège. Venaient ensuite, marchant en file, le porte-lance du Bey, la mule chargée des livres saints, les « *kabassoun* », ou chevaux de cérémonie, conduits en main et couverts de housses écarlates, puis sur une ligne perpendiculaire à cette première partie de cortège, le Bey lui-même entouré de ses portes-fusils et suivi de cinq étendards des « *Oujaks* » (provinces ou divisions militaires de Tunis, du Kef, de Kairouan, de Sousse et du Djérid). La cavalerie irrégulière formée sur une seule ligne de front, formait la marche. Quant à la colonne, elle se composait d'un bataillon de troupes régulières fort de huit cents hommes, d'une demi-batterie de campagne et de cinq ou six cents cavaliers irréguliers, « *Makhazenia* » .

Le service des vivres était assuré pour deux mois, de là le nombre considérable de bêtes de somme. Les troupes irrégulières occupaient à elles seules plus de cinq cents chameaux ... Des employés de tous les rangs et de toutes les espèces : juges, scribes, « *guarda ghorfa* », dépositaire des burnous d'investiture destinés aux caïds, dépositaire également des présents à distribuer, garde de la pipe, garde de l'eau, garde des chaussures (emplois de confiance, sortes de valets de chambre), garde de lit, domestiques, palefreniers en chef, palefrenier du cheval favori, palefreniers ordinaires"

Le « *bach-aga* », chargé d'approvisionner le camp d'eau, le « *bach-gaouar* » ou chef des voleurs, chargé d'approvisionner le camp de paille. Le chef des étendards, le caïd des chameaux de transport, le caïd des chevaux de transport, le caïd chargé d'approvisionner le camp d'orge et d'alfa. Le caïd des chiens de chasse du Bey, le caïd des fauconniers du Bey. Le chef des voitures et cocher du Bey, le tailleur du camp, le maréchal ferrant. Les revendeurs de tentes, les selliers du Bey, les menuisiers, armuriers, marchands de tabac, bouchers. Les dresseurs des tentes du Bey, les geôliers du camp. Le caïd des hôtes, qui donne l'hospitalité au nom du Bey et la fait en général payer fort cher. Le héraut qui précède le Bey lorsqu'il va rendre la justice. Le chef de la musique du Bey .

"Afin d'éviter l'opposition des membres les plus influents du pays qui pourraient protester contre le principe de capitation, les habitants des cinq plus grandes villes de Tunisie — Tunis, Sfax, Sousse, Monastir et Kairouan — sont exemptés. D'autres exemptions sont prévues concernant les fonctionnaires du bey, les dignitaires religieux, les étudiants et les soldats. Malgré cela, la « *mejba* » devient vite la plus importante source de revenus du pouvoir. En 1861, elle représente ainsi 42 % des rentrées fiscales. »

Comprenez-vous alors pourquoi les insurrections prenaient toujours les étincelles de l'intérieur appauvri, leur berceau de tous les temps !

### **Quand la vérité nous guide**

La vérité, cette vertu, s'éclate sans attendre  
Sans nous surprendre !  
Pourquoi as-tu fait le pacte de te rendre ?  
Aussi honnête que sage,  
Dans la foire des miroirs, on retrouve son âge  
Et des corps célestes ont laissé leurs visages  
Combien d'étoiles traîtresses ai-je compté?  
Combien de louves assoiffées ai-je dompté ?  
J'ai réalisé tous mes desseins crédibles  
En suivant ton ombre dans des labyrinthes paisibles.  
Que tu es la dernière à les comprendre  
Ils ne sont jamais des tendresses à vendre  
D'un crépuscule sanglant par ses couleurs  
Je lamentais l'absence de tes douceurs

Combien de mesquins dont les âmes dorment sur la soif des  
plages

Se reproduisent et se multiplient dans ses rouages,  
Et la nuit dort sur les mains bandées d'un lendemain muet.

Et ses étoiles s'évadent dans les ruées

Combien de gens mettent du bois dans l'agonie des flammes

Reproduites dans tous les coins de l'âme

Nos audaces sont des pas gagnés dans l'acuité de la peur.

L'optimisme a arrosé nos rêves qui chantaient

Et la lumière au-dessus d'eux s'éclatait.

Nos attentes s'obscurcissent de chagrin

Pâle est l'accent d'un parleur à jeun

Brève est l'aube sur le reste de nos chemins

Quand rassemblerai-je en toi mon moi tremblant dans

l'artère du temps ?

Une question de chance et de choix

Ce que les années maigres ont usurpé

De faibles joies entrecoupées

Pour documenter notre naissance

Nos faiblesses et nos puissances

Mon nom et le tien se concordent

Voyons qui de nous piétine et s'attarde !?

## **Jilma mon histoire et mon identité**

### **Arômes d'enfance**

Ayant été né à Jilma au cœur de la haute steppe, je n'oublierai jamais là où j'ai vécu la grande partie de mon enfance. Aux entourages de la plaine de ma ville natale Cilma d'autrefois, située juste en bas de ses plateaux et de sa « *dabdaba* » pierreuse et caillouteuse, là où vivent, encore, les reptiles venimeux et où poussent toutes les sortes d'armoises. L'enfance y est relativement lointaine mais la steppe y est toujours vaste et sereine. Les vallées séparées par les plateaux des "gour " jusqu'à la "gara", la vaste « *Haria* » entourée des plateaux de Jilma et de *Sidi Ali Ben Jaballah*, où coule jadis le petit « *Sarig* » bordé de lauriers roses, de touffes de joncs et de bruyère. Là-haut sur les petites collines, les touffes d'alfa, de sparte, d'herbes steppiques et d'ajoncs chargés de minuscules escargots blancs qui luisaient de loin. C'est à peu près là les planches de notre théâtre enfantin et ses tableaux inoubliables et ensevelis tout au fond épicé des arômes de la petite enfance. Là aussi les forêts immenses de cactus où nous piégions jadis les lièvres, les perdrix et les hérissons et où nous

cueillions les jujubiers d'été avec un délicieux arrière-goût d'innocence. Les loisirs bien vécus et les fortes émotions qui nous envahissaient jusqu'à nos jours. Juste au bout de ces plateaux et tout à fait en bas des « *Nouaibiya* » campaient de petites maisons sans toitures, des chaumières parsemées çà et là tout autour des petits monts d'Alfa qui seraient expédiés peut-être ailleurs via la gare bâtie au début du siècle pour cette raison et pour d'autres. La gare, le seul bâtiment en premier étage, les eucalyptus qui l'abordaient, le silo, le puits antique, déjà remblayé depuis un certain temps, et à un vol d'oiseau la seule école primaire des indigènes, le patrimoine à savourer, à sauver et à bien garder. Là encore le joli décor en couleurs vives qui illuminaient pour toujours le côté terne même le vif de mes souvenirs.

Tout au sud , les pistes d'autrefois , s'allongeaient jusqu'à l'oued , là où s'installaient les « *Ouled Achour* », un peu plus à droite « *El Felta* » et ses diverses composantes *de Hmama* et de *Ouled Sidi Tlil* , l'histoire racontait que les Beys des temps passés ont installé , par l'estime de bien gouverner, les tribus maraboutiques descendants des familles nobles de l'ancien Orient islamique entre les tribus adversaires pour ne pas dire hostiles ou ennemis à l'instar des « *Ouled Sidi Tlil* » entre « *Frachich et Hmama* » à *Feriana* , entre « *Majer et Hmama* »

à *Jilma* et entre « *Majer et Frachich* » avec ceux des « *Ouled Asker* » et c'est alors que les tempéraments étaient bien calmés. La « *Felta* » s'appelait autrefois et même aujourd'hui *Sidi Ali Ben Jaballah* et cela depuis la colonisation française en guise de ne rien perdre et de garder leur terre de la confiscation par cette ruse de « *Hboss* » et depuis on en a de cette appellation deux régions qui vont jusqu'à nos jours en ligne droite de la « *Felta* » au sud jusqu'au mausolée actuel du Saint des « *Taghout* » un peu au nord. À l'Ouest de l'ancien village le chemin menait aux agglomérations des « *Souaibiya* » sud et nord et à la ferme agricole la vraie implantation coloniale à côté du centre de commandement militaire, effacé aujourd'hui, de la colonisation de jadis. Là aussi coule l'oued *Jilma* à travers l'espace et le temps. Juste à l'Est la « *dabdaba* », des plateaux où on trouvait d'un kilomètre à un autre les traces des ruines romaines jusqu'au *Fnidek*. Une ancienne civilisation bien rayonnante dont *Cilma* de l'époque...

**Jilma au gré des jours.**

**Cilma ma gloire, Jilma ma belle histoire.**

J'ai toujours souhaité écrire l'histoire de ma ville natale, celle de toujours, son emplacement historique depuis les Phéniciens, les Romains et les Arabes d'autrefois et d'aujourd'hui même ce qu'elle a vécu au temps des Beys et de la Colonisation. En fouillant l'histoire, les traces des géographes, des Historiens et des Voyageurs du XVIIème , XVIII è siècle et même ceux d'auparavant, *Shaw, Robert Lambert, Tissot, Cagnat, Saladin* et d'autres civiles que militaires à l'instar du *Lieutenant-Colonel Niox, de Monchicourt et surtout notre tunisien Fethi Bjaoui* qui indiquaient avec beaucoup d'enthousiasme que les ruines et ses débris envahissaient jusqu'à nos jours des dizaines d'hectares et couvrent un espace assez considérable, sur le sol ainsi que les restes ensevelis sous la terre et les pierres . Dès qu'elle-même arrivaient au seuil de l'oued *Zeroud* et exactement à partir de l'ancienne « *Masclianae* » les traces d'une grande civilisation ancienne apparaissaient sur le sol et à vue d'elle-même. Dès que l'on quitte *Hajeb El Ayoun* de deux petits kilomètres se trouvait le site de la « *Ghouiba Essouda* » puis à peu près cinq kilomètres et sur la droite de la voie romaine qui reliait « *Masclianae à Cilma vers Nara et même Sufétula* » apparaissaient les ruines de « *fnidik* » que l'on appelait de »

*Henchir* » selon la version arabe et le mot quasiment berbère d'un large et long terrain, « *Henchir Fnidek* » ou même le « *ksar lahmar de Fnidek* », le fort, se montre timidement entre les cactus qui l'entourent et l'envahissent et des édifices encore debout , pas loin de là « *ksar Debdeba* » ou Ksar Jilma , *Cilma ou Oppidum Cilmanense* qu'appelait autrefois, dans l'antiquité, Ptolémée et Pline. À cinq km au sud-ouest se trouvait « *Henchir Jilma* » que probablement c'était la plus grande agglomération ancienne de Jilma où, encore, des morceaux de décombres à moitié ensevelis. À presque trois km se trouvait la ville nouvelle d'aujourd'hui implantée sur une plaine, en bas des collines steppiques, tout autour de la gare des chemins de fer fondée en 1908 par la colonisation française pour faciliter le transport des biens et le déplacement des gens de Kasserine à Sousse. À huit km de là se tenait debout jusqu'à nos jours une partie de Ksar El baroud sur les décombres de l'ancienne ville numide *Thagamuta* devenue peut être Cilma au temps des Romains que je reviendrai à décrire minutieusement et avec beaucoup de joie pure et enfantine ... même que les mains des indigènes ont tout ravagé et devancé le temps pour effacer tout ce qui présente pour longtemps les témoins irrévocables de la grandeur romaine .

Près de cet emplacement et à l'oued Jilma, un camp français situé sur un site antique, toute la campagne est couverte de restes de constructions agricoles, ruines de maisons, ruines de très longs murs de clôture entourant probablement des jardins, nombreuses ruines de citernes et réservoirs d'eau décrit en 1882, *H.Saladin* ce site antique.... Il écrivit aussi que « À Djilma l'occupation romaine a été purement agricole », on y trouvait des pressoirs, des moulins à huile, des aqueducs, des puits, des citernes et des réservoirs même de grande taille, « n'ayant pas laissé des constructions bien intéressantes ». *Gilma*, l'ancienne Cilma ou *Oppidum Cilmanense* est à six lieux de l'est-sud-est de Spaitila, raconta T. Shaw, en 1743, selon Pline « on trouve ici les restes d'une grande ville, avec l'aire d'un temple et quelques autres fragments de bâtiments considérables. Suivant la tradition des Arabes, ce lieu a pris son nom d'un miracle qu'ils prétendent y avoir été fait par un de leurs marabouts, lequel y fit venir la rivière de *Spaitla*, après qu'elle s'était perdue sous terre, car, « *Ja Elma* » signifie dans leur langue « l'eau vient », exclamation que la surprise, disent-ils, arracha aux habitants lorsqu'ils y virent venir le courant. » Monchicourt raconta également la même histoire dans « le bulletin de la direction de l'agriculture » en 1896, « la source de Djilma paraît bien également une source de cette nature.

Shaw en 1743 et Playfair en 1875 reproduisent une légende locale d'après laquelle l'eau de Djilma serait une réapparition de l'oued Sbeitla enfoncé dans les sables un peu au sud de la ville romaine de ce nom. De là une explication fantaisiste du nom de la localité. Selon cette version, Djilma signifierait en arabe l'eau vient « Jil et ma » ou bien « l'eau est venue Ja el ma ». Il est à peine besoin de remarquer que Djilma représente la ville antique de Cilma. En tout cas, Ain Djilma ne dépend pas de l'oued Sbeitla mais d'un autre oued descendu du flanc oriental de *Mghila*. »

Près des ruines de *Fnidek*, écrivit en 1858 « La Revue Africaine », on voit une maison carrée antique en pierres de taille, qu'on appelle *Ksar Jilma*. De nombreuses ruines confusément entassées çà et là l'entourent. On y remarque quelques restes de citernes. Ce point et le précédent ont dû constituer un centre de population, peut être le Cilma de Ptolémée que Pline appelle *Oppidum Cilmanense*. Si cette synonymie est exacte l'étymologie proposée par Shaw (en 1743) – et qui se réduit à un calembour arabe – doit être une pure invention des indigènes. »

Bien entendu que « oppidum » est un mot latin qui veut dire ordinairement une petite ville où les maisons se construisent l'une à côté de l'autre.

Quant à Abraham Rees, il écrivait dans “Encyclopedias and dictionries», en 1819, et on y lit:» *Gelma ancient called Cilma or Oppidum Cilmanense a town of Africa in the Kingdom of Tunisia. This appears to have been formerly a large city and the area of the temple is still remaining.*” D’autre part un voyage de « la Mehalla du Bey « en son temps et son itinéraire annuel, apparemment, en l’an 1926 fut suivi par *Comte Filippi*, Charles Monchicourt racontait sur les pages de la Revue française d’outre-mer : le Bey campe à Jilma , » la nuit ayant été orageuse le Bey fit rester le camp jusqu’à six heures, mais lorsque je sus qu’il allait partir je pris le devant pour visiter les ruines de Gilma qui se trouvent sur une hauteur au pied de laquelle est un torrent qui conserve le nom de *Oued Gilma*, je n’y ai trouvé que les restes d’un château et quelques citernes ... Si on doit, cependant, juger de la quantité de débris de bâtisse qu’on y voit, Gilma devait être une ville considérable. »

À vrai dire Jilma le bled des Henchir me fait toujours cet honneur et ce grand plaisir d’être l’un de ses natifs cœur et corps. En 1776 la Revue géographique de *Busching* écrivait que » Gilma, Cilma ou *Oppidum Cilmanense* montre les ruines d’une grande ville, les vestiges d’un temple et d’autres édifices ». Charles Tissot présenta ,lui de même, les ruines de la région

dans la revue « Exploration scientifique de la Tunisie » en 1884 comme suit « Des ruines plus importantes que *celles d'El Ghouiba Essouda près de Hajeb el Ayoun* , sont connues par les indigènes sous le nom d'El Fnidek « les petites hôtelleries » qui désignent plus particulièrement deux édifices encore debout, le plus considérable est un bâtiment rectangulaire mesurant 7 m sur 21 construit en blocage maçonné entre des pierres de taille alternativement placées droites ou en travers, de façons à figurer des croix superposées... À un mille plus loin une construction carrée en pierres de taille, entourée de décombres, nommée Ksar Djilma. La ville antique désignée sous celui de *Henchir Djilma* se retrouve à deux milles et demi plus au sud-ouest. Ses débris couvrent un espace assez considérable. Djilma est peut-être la Cilma de Ptolémée. La voie romaine à partir de *Henchir Djilma* prend la direction de l'Ouest et traverse un plateau ondulé et complètement désert dépouillé de toute végétation arborescente. Toute cette région si fertile autrefois est aujourd'hui frappée de mort. La terre elle-même a péri.

Cilma, à l'époque des Romains, recevait l'eau de l'oued Jilma par un aqueduc, peut-être on trouve ses traces aujourd'hui et que *Rabeh b. khdhiri Derbali* me le confirma un jour en m'informant qu'il l'a vu, presque, tout au long de ce trajet, cet

aqueduc selon mes lectures, traversait la plaine, s'étendant entre la ville ancienne (*Henchir Jilma*) et les sources de l'oued Jilma. La longueur totale de cet aqueduc est de cinq kilomètres. Il aboutit à un réservoir situé à (*Henchir Debdeba*), ce réservoir est quadrangulaire et à ciel ouvert. Il mesure 38 m de longueur sur 14 m de large. L'aqueduc de Jilma à son origine près des sources de l'oued enterrées aujourd'hui et depuis les années soixante-dix, est d'abord souterrain, on le reconnaît à l'extérieur par des puits-regards au nombre de quatre espacés de cinquante mètres les uns des autres. Sa direction générale va de l'ouest à l'est. Heureusement je connais bien toute cette région d'autrefois et d'aujourd'hui et c'était un éveil scientifique prématuré depuis mon premier contact avec les ruines de Sbeitla (1965) , de Kasserine (1966) , de Carthage (1974) et puis de *Fnidek* (1975) et les autres sites de notre belle Tunisie vont suivre l'un après l'autre *Makthar* , *Dougga*, *El Jem* et même les ruines de *Tebessa* , ailleurs , selon l'aspiration que je porte toujours pour mon pays , un passé glorieux et un avenir plus radieux et rayonnant .

Les Romains avaient toujours besoin, entre autres, surtout de l'eau potable, pour leur hygiène, à boire et irriguer et de l'huile pour l'éclairage et la cuisine. .

En conclusion , « Ksar El Baroud » ou « *Thagamuta* » était la

ville berbère que toute la région a pris son nom arabisé « *Gamouda* » ( de *Kairouan* à *Gafsa* et de *Sbeitla* à *Sfax*) et que « *Ksar Jilma* » est probablement « *Cilma* » de Ptolémée et *l'Oppidum Cilmanense* » de Pline aussi même « *Djilma* » de la Colonisation française et « *Jilma* » des Arabes d'autrefois et de nos jours , des habitants d'aujourd'hui et de toujours .  
Cilma était notre gloire, Jilma restera toujours notre belle histoire !

Tout s'envole, tout s'étirole avec le temps !  
La sagesse: Rien ne dure aussi longtemps  
Seule la nostalgie persiste dans nos veines  
Vraie, claire, rayonnante, crédible et sereine

**Jilma encore et encore ...**

**Cilma ma Jilma.**

J'ai toujours pensé à des recherches monumentales, des racines de ma ville de toujours, d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain Jilma la douce, des recherches humaines et même historiques de ce gigantesque parcours de civilisations dont le passé est aussi glorieux .Des pas majestueux et titanesques se montrent nécessaires pour dévoiler tout et reconstruire

sainement et sans arrière-pensée le tout sans ambigüité également. Un travail énorme m'attend et de la peine aussi si on ne me tend pas les mains et on ne m'envoie pas des images, des photos et des arbres généalogiques pour avoir un travail commun énorme et colossal avec une finesse qui n'admet qu'une zéro faute, un travail sûr et mûr qui elle-même pour enraciner ce qui est, déjà, enraciné et l'éclaircir dans la bibliothèque de la commune et la mémoire collective de ses habitants. Une mémoire collective ne devrait jamais mourir mais on pourrait toujours l'enrichir. Rien n'est plus sublime et fabuleux que de rendre authentiquement hommage à des gens perdus et inculquer leur mémoire collective aux générations qui suivent ou à l'histoire immense et démesurée de la ville qu'on aime et que l'on souhaite immortaliser dans l'enchaînement de l'histoire du pays, de *Gammouda* et de toute la région des hautes steppes .

Quant à moi je suis sur le chemin malgré la lassitude et les fatigues de la longue route , une route qui parait, désormais, caillouteuse, surtout, en cherchant des légendes et des références à l'égard de cette indifférence aussi lamentable, en feuilletant et en fouillant des livres, des revues, des documents et des bouquins d'autrefois qui sont rares et bien limités dans l'espace et le temps. Jilma et ses habitants

..... **Au gré des jours** .....

habitent en moi, au fond du cœur et de la mémoire avec toutes ses composantes humaines et naturelles et méritent d'être immortalisés, le mal du Bled m'écoeure et son vrai amour persiste et s'augmente de valeur puisque je suis loin d'elle, je ne vis pas sur son sol mais elle vit dans mon profond.

Mes quatrains au gré des jours

Chaque soir, clémentine, ta nostalgie se présente  
Ta silhouette me paraît de loin sombre et lente  
Je n'ai jamais oublié cette allégresse, depuis  
Et son reflet sur l'âme, "des mille et une nuits"...

**Nostalgie.**

C'était à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, en ces beaux temps d'un début automne chaud et humide Kasserinois. Les doués élèves du lycée technique mutés à leur choix à cette école normale construite et aménagée pour y installer les pionniers de l'enseignement venus de tout bord , s'en rappellent encore , de Bizerte , de Beja , de Gafsa , de Tozeur et de ces régions là où la capacité était supérieure aux salles proposées . Cette année scolaire s'était passée en douce comme si nous étions à l'une de nos universités de l'époque. Des esprits bien ouverts, de la mentalité, de la maturité, de l'enseignement et de la culture avant de nous morceler et de nous séparer en deux écoles normales, l'année suivante, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Peu auparavant, en ces lieux passa la plus grande inondation de la région. Les vilaines et violentes inondations de 69 qui s'emparèrent de toute la Tunisie du Nord au Sud.

Ces derniers mois et de temps à autre je rencontrais l'un de ces «mythes», de notre lointaine et légendaire enfance, durement ensevelis dans la nuit des temps et j'en suis très heureux et très fier. À tous ceux et toutes celles de cette époque, encore, en existence sur cette terre et dans cette toile, je vous envoie mes pures et meilleures salutations. C'était ma vraie et saine nostalgie.

Nostalgie

J'aime les villes, les rues et les lieux gravés dans ma mémoire et mes souvenirs. Je les aime autant que j'aime les gens avec qui j'ai vécu et que j'ai aimés. Chaque fois que je me rends à la capitale, je me sens inondé de souvenirs et d'invitations féériques à ces lieux spirituels pour les visiter et dépoussiérer un peu de nostalgie... C'est la rue De Gaulle, combien j'ai aimé ses boutiques, ses modes, ses magasins, ses cafés et ses va et vient sur le seuil de la soirée. C'est Bab Bahr, dont j'ai perdu le café du Maghreb, autrefois chaud et intime. Mes souvenirs embellissent ses coins de tout bord. Surtout ce boulevard qui avait pris tout au long de l'histoire plusieurs noms dont L'Avenue de la Marine, puis celle de Jules Ferry et l'Avenue Bourguiba actuellement même s'il la nomme aussi Avenue de la Révolution pour l'enraciner dans les cerveaux des jeunes. Ma célèbre Rue de Marseille où j'ai enseigné. La longue Avenue mène, à son bout, à la gare du Nord, de la superbe banlieue, plus connue sous le nom de TGM. En se trouvant dans ce lieu, mon cœur se serre, bat de plus en plus vite. Aussitôt je prends place dans le wagon qui vacille sur la première voie ferrée construite dans le pays. Tant de souvenirs surgissent de tous les coins, et du bleu du ciel et du lac. Puis la Goulette avec son histoire, ses souvenirs, sa cohabitation, ses jours et ses nuits. La rue de la République et ses cafés, ses bars et ses chansons nostalgiques de la célèbre' *Om Kalthoum*. La rue Roosevelt et ses restaurants et ses poissons si délicieux... Le train nous conduit où nous voulons, passant par Le *Kram* pour nous rappeler le Pacha à une époque

révolue, devenue ville avec ses deux sections. Carthage également et ses monuments, son histoire, et *Amilcar* et sa belle plage. On arrive à Sidi Bou Saïd avec sa verdure, ses collines, ses cafés, sa saveur, son ambiance et ce délicieux *Bambalouni*. Le plaisir continue en entrant dans la merveilleuse *Marsa*, le café du saule, son puits, sa noria, sa chamelle *Jamila*. La coupole d'air et son histoire, Sghaier le glacier et la foule qui s'y presse... Enfin on rentre chez soi le soir, non pas épuisé, ni fatigué non plus, mais en pure extase, plein de joie, de santé, de vie et de sérénité... S'absenter, se patienter, mais le retour est inévitable ... Et me voilà, Banlieue Nord !

## **Sur les pas de Lamartine**

### **La nostalgie des années de braises !**

C'était la nuit et les portes de la modeste maison paternelle, située à la périphérie de notre ville étaient fermées à clé. Le gentil chien aboyait de temps en temps sous les branches des grenadiers, des abricotiers et plus souvent sous le grand figuier touffu. Les pluies d'hiver tapaient sur les vitres des fenêtres par des coups légers et discrets. Le vent, poussé par le souffle arrogant du mont Mghila, non loin de là, sifflait

comme un gémissement, ou plutôt une lamentation étouffée en se brisant sur les branches de quelques arbres du jardin et en se faulant parmi les interstices des volets. Ce sifflement triste et intermittent que l'on n'entend que lorsque ce "Jbèli", ce vent du nord froid et terrifiant commence à souffler.

La pièce dans laquelle je m'imagine, d'ores et déjà, était grande, spacieuse, mais presque nue à l'exception du souffle des personnes qui s'y trouvaient. Dans le coin gauche, il y avait un espace profond avec un grand matelas. Sur la fenêtre voisine, de vieux rideaux bleu foncé empêchant le froid glacial de s'insinuer, et un long et beau tapis de laine colorée se trouvait à proximité du grand matelas. Quelques lourdes couvertures de laine étaient empilées ici et là, elles constituaient les paillasses, les litières et les couvertures. Un grand feu brûlait dans la façade couverte, fait de charbons de nos oliviers taillés. Il réchauffait, durant la dure saison, le petit foyer. Sur lequel chantait, à l'insu de tout le monde, la superbe thèière, la reine de toutes les soirées. Sur les carreaux de ciment froids, il y avait un "margoum" de style berbère, tissé par les soins de la maîtresse de la maison... Il n'y avait pas de cadres ni de papiers décoratifs sur les murs de la pièce, juste du plâtre rayé à plusieurs endroits et un bouquet optimiste, porte bonheur, d'épis de blé de la récolte de la moisson précédente au centre du mur. Dans l'un des coins, une petite fenêtre augmentait l'impact du froid qui s'insinue de toutes parts, près du feu, mes petits frères et sœurs, tantôt là, tantôt à côté de leur jeune mère. Ils étaient heureux et on

n'entendait que le son de leurs rires aigus et perçants, interrompant le bruit des vents durs et violents, en partageant cette chaleur vitale avec notre beau chat "Minouche"... Au centre de la pièce, un petit guéridon avec une nappe mouchetée de taches d'encre et de trous. Sur la petite table basse, un poste radio de cette marque "Carthage" diffusait des nouvelles variées, y compris des inondations, des infos politiques, et de nombreux événements importants de la fin des années soixante, au temps de Bourguiba. Près de ce poste se trouvait la précieuse petite gargoulette d'eau fraîche, et dans le coin se dressait une simple lanterne à pétrole, ce noble "phare" avec lequel nous avons escaladé les années de succès, et qui avait remplacé la torche classique "El Gaza" qui avait pris sa retraite en se cassant dans un saut acrobatique de notre vilain chat, jetant une douce lumière sur tout le monde. De grandes ombres floues sur les murs blanchis de la pièce, qui ajoutaient de la solitude de l'endroit... S'il n'y avait pas la chaleur des gens qui l'habitaient... Il n'y avait, à l'époque, aucune trace de plastique, ni de ses dérivés, mais l'argile régnait en maître, rivalisant avec l'alfa, le bois, l'aluminium, les alliages et les feuilles de palmier...

Sur le petit guéridon, le coude appuyé, un homme trapu tenait un livre à la main. Sa taille était moyenne et ses bras bien forts. Il avait encore toute la vitalité de la jeunesse et ses cheveux avaient encore la couleur du corbeau. Son front était ouvert, ses yeux grands, son sourire large et confortable, ses douces plaisanteries bien drôles, ses anecdotes intéressantes,

amusantes et utiles, et son visage était lumineux. Sa moustache témoignait de l'attachement de cette génération à raser à la manière d'un leader, qui était farouchement connu... Cet homme c'est mon père, mon inspirateur et mon maître... qui travaillait, à l'époque, dans une entreprise de l'usine de Cellulose... Assise derrière sa machine à tisser, ancienne et traditionnelle, dans l'autre coin, se trouvait une femme chaleureuse qui semblait très jeune, bien qu'elle approche les trente-neuf ans. De taille moyenne et élancée, elle faisait fondre la graisse et le gras par ses mouvements constants, avec toute la souplesse et l'élégance d'une jeune fille qui n'est pas au bout de ses peines, mais à l'aube de sa jeunesse. Ses traits étaient très délicats, ses yeux noirs francs et pénétrants, sa peau translucide révélait tant de choses sous sa texture légèrement pâle, et ses cheveux noirs foncés, si doux et huilés, tombaient en vagues et courbes soyeuses sur ses joues et ses épaules qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou plus de trente ans. Personne ne voulait effacer une seule année de sa vie, ce qui la rendait plus mûre dans ses instincts et complète sa beauté. Une forte personnalité, socialement éduquée, bien qu'elle n'ait jamais été à l'école, mais avec son intelligence et sa vivacité d'esprit, elle avait appris de nos chansons, de nos leçons de lecture, de connaissances usuelles, d'arithmétique et de nos petits calculs... Et d'Al-Aroui, de ses conversations radiophoniques et des pièces de théâtre de la radio... La vie est toujours l'école la plus importante... Cette beauté, bien que pure dans chacune de ses manifestations si on la

considère dans le détail, apparaît surtout dans l'ensemble en harmonie, en grâce, et surtout dans ce rayonnement de la tendresse intérieure, la beauté délicate, claire et vraie de l'âme qui illumine le corps de l'intérieur, et non pas la plus belle partie du visage si ce n'est son aspect extérieur. Cette jeune femme, très tatouée, portant sur son visage et ses bras l'histoire de ses ancêtres berbères et de leurs épopées, victoires et défaites, à demi appuyée sur quelques coussins, le son de ses gestes attentifs et précipitants ajoutant à la chaleur de la famille, portait une petite fille toute douce, la tête appuyée sur une de ses cuisses, qui jouait encore avec ses doigts dans l'une des longues tresses noires des cheveux de sa mère, qu'elle avait souvent l'habitude de tresser. Elle joue avec avant de s'endormir. Une autre petite fille, plus âgée qu'elle, était assise sur la peau du dernier bélier de l'Aïd, appuyant sa jolie tête contre le mur de la chambre en lisant d'une voix douce sa récitation. Cette petite femme est ma mère, et ces deux enfants sont mes sœurs aînées. Il y avait deux autres petits enfants... Un de cinq ans et l'autre d'un seul an... Mon père, un beau jeune homme, tenait un livre à la main, c'est un lecteur passionné de livres historiques et sociaux, il les lisait avec voracité et sentait l'élan d'exaltation parcourir son corps. Il lisait à haute voix. J'entendais encore l'écho de sa voix masculine, nerveuse et résistante à la fois, qui s'écoulait en larges intervalles résonnants, parfois interrompus par le vent qui soufflait à travers les fenêtres... Ma mère écoutait, la tête légèrement inclinée, en tissant une

tapisserie rêveuse. Quant à moi, le beau jeune homme de l'école normale, j'avais tourné mon visage vers mon père, en m'appuyant sur l'un de ses genoux. Je l'aimais beaucoup et le considérais comme mon idole et mon inspirateur, écoutant chacune de ses paroles, anticipant chaque histoire, anecdote ou fable, et dévorant le livre dont les pages se déroulaient trop lentement pour mon imagination impatiente. Combien de fois me suis-je endormi en écoutant ses petites fables ? J'ai gardé tout ce tas de glamours dans ma mémoire d'éléphant avec beaucoup de soin pendant plus d'un demi-siècle et je l'ai sauvé de toutes les vicissitudes apportées par les changements de résidence, la mobilité, la fatigue de l'étude et les nombreuses horreurs de la vie... J'ai beaucoup voyagé, beaucoup déménagé, beaucoup lu et même beaucoup écrit, et je n'ai jamais oublié ces particules, les captant comme Van Gogh pour les moindres détails de ses tableaux. De temps en temps, dans la même pièce, quand je m'y retrouve, et mes visites sont fréquentes, je m'écarte dans une pièce solitaire et j'ouvre les fenêtres de ma mémoire, vitres et volets, avec recueillement et vraie méditation, et je relis ce qui est stocké dans la conscience à mi-voix, et j'essaie de me faire croire que j'entends encore l'écho de la voix de mon père, et j'imagine ma mère au même âge et au même endroit avec mes frères et sœurs qui écoutent et partagent des mots avec des mots et des murmures. Je retrouve la même émotion dans les vers du paradis perdu de ce miraculeux Chebbi, le même bruit du vent dans les arbres qui nous entourent, les aboiements de notre

chien et le ronronnement de notre vieux chat, le même éclat du charbon de nos oliviers dans le "canoun" brûlant et la musique du théière qui le surplombe, et les rires de ceux avec qui j'étais, jadis, mais, hélas... La voix de mon père n'est plus là, engloutie par le destin inéluctable, et ma mère, retraitée malgré elle sous le poids de la vieillesse. Elle a cédé les affaires ménagères à ma deuxième sœur et ma première sœur se trouvait déjà dans sa tombe lumineuse au pied des collines de notre steppe ! Et ce n'est pas toujours fini ! Tout cela se termine souvent par quelques gouttes de larmes chaudes, honnêtes et généreuses avec lesquelles je mouille mon livre quand je le referme... La vie m'a pris et volé sans grâce mes chers et sans me laisser le temps de me satisfaire de leur compagnie et que le destin a joué avec moi ce terrible jeu comme ce Jbèli avec les buissons de notre jardin...

### Mes quatrains au gré des jours

"La mer et l'amour ont l'amer pour partage "  
Quoi que l'on fasse, on se prend pour otage  
La mer nous attire mais des fois nous agace  
L'amour nous fragile et des fois nous menace

### La Banlieue Nord

## **Gammarth et la Marsa.**

En ce beau temps où cette vilaine nostalgie résiste, persiste et insiste, je n'arrive jamais à oublier La Goulette, Sidi Bou ou cette belle et douce ville La Marsa. Savourer l'après-midi un café sur le boulevard ou en face de Kobbet lahwa et le soir, déguster un sandwich de chez weld el bey ou du Safsaf clôturé par une glace de chez Salem, boire, également, le doux café devant cette éternelle chamelle (Jamila) et sa noria ou même le capucin du Café des vagues en face de la mer. Faire la douce marche de bout en bout sur la plage dorée entre les deux belles collines de Gammarth et Sidi Bou qui se montraient fières de leur emplacement. Faire cette baignade tout près de Kobbet lahwa avec son histoire et son romantisme. La Marsa c'est le plaisir de vivre et de jouir de la vie à l'instar de Hammamet, Sousse et d'autres luisantes villes de la côte tunisienne. Comme je t'adore La Marsa !

## **Notre belle Tunisie !**

C'est une belle oasis de montagne garnie de palmiers, de grenadiers et d'orangers sans compter les cultures maraîchères. Midès renferme un paysage géologique dont les plis et les failles sont bien visibles.

Majd et Nawel, souliers dans les mains firent leur balade dans le canyon suivant des sentiers bien connus par les habitants. Le canyon ne dépasse pas les dix mètres de largeur mais sa hauteur dépasse les quarante mètres. Le paysage est superbe même du jamais vu. Ici on disait que les dattes de cette oasis sont les meilleures de toute la région.

La superbe beauté panoramique à *Tamerza* , *Chbika* et *Midès* éblouit les visiteurs venus de tous les coins du monde. Majd et Nawel en sont plus intéressés plus que jamais.

À *Deguèche* aussi une oasis exploitée dès l'époque romaine et c'est peut-être la source de son existence. L'ancienne cité romaine « *Thagis* » est à quelques kilomètres de là, au lieu nommé « *El Kriz* » .

Le Sud est séduisant. Il a ses spécificités, quant à ses habitants, ils sont braves et doués. Ils luttent sans cesse la rudesse et l'insensibilité de la nature et la négligence des régimes successifs.

De là à *Moularès* ou *Om El Arayes* une vingtaine de kilomètres, elle est à proximité de la frontière dont elle est séparée par un petit massif montagneux. C'est une ville minière, autrefois, après la colonisation, habitée par les français dont l'église, encore debout, en est témoin, c'est la tribu « *Ouled Naceur* » qui campait là jusqu'à la frontière depuis des siècles. Elle est comme ces villes du bassin minier, toujours, en état d'alerte contre les vicissitudes du temps, de la nature et des politiques sociales. .

Au Relais *Thalja* à *Metlaoui* , nos deux mariés passèrent leur nuit . Cette ville des mines, des minerais et des poètes. La ville appelée autrefois au temps de la colonisation, « Philippe Thomas ». C'est une ville préhistorique, marquée comme les agglomérations aux alentours par l'existence de traces des peuples Capsiens. Abritant des milliers de mineurs elle était toujours le théâtre des mouvements sociaux.

Comme prévu et comme en ces jours chauds du sud, Majd et Nawel se levèrent tôt, l'air fut encore frais et humide. Le trajet de ce jour ne dépassa pas les cinquante kilomètres. C'est à Gafsa qu'ils se déplacèrent. Cette ancienne « Capsa » de la civilisation Capsienne la plus antique connue dans la région depuis plus de huit mille cinq cents ans. Gafsa est située sur la rive droite de l'oued Beyach en face de la ville d'El Ksar sur la rive gauche. Elle est entourée d'Oasis et de vergers que l'on appelle « El Jarr » , irrigués des sources de l'oued El Bey. En cette douce ville d'artistes, d'artisans et de poètes on peut voir le musée hautement intéressant pour sa spécificité surtout du patrimoine Capsien. Les piscines romaines alimentées par les sources naturelles. La kasbah ou le Borj et « *Dar Lango* » comme modèle de l'architecture traditionnelle. Majd et Nawel attirés par le renommé de cette antique ville cherchèrent ses monuments et ses spécificités. Dans ces oasis s'arrangeaient les palmiers, les oliviers, les figuiers, les grenadiers et les abricotiers. Tout en bas, les cultures maraîchères et fourragères. Là encore ce nombre de marabouts dont Sidi Zarrouk et *Sidi Yaacoub*. Ils visitèrent aussi *Souk larbaa* . Enfin

ils campèrent dans l'un de ces restaurants de la ville, Restaurant « Abid », espérant manger du « couscous *au merchène* et du *gritfa* ou du *barkoukèche* » plats populaires et traditionnels de la ville. Dans l'un de ces hôtels, celui de « Jugurtha », ils s'arrangèrent à prendre du repos pour une grande tournée le soir dans cette ville de rêves et de lumières. Ils aimèrent cette promenade à pieds ou en calèche dans les sentiers de l'oasis.

Ces dernières années la vie est devenue insupportable et difficile. On vit juste juste, au jour le jour, pour la plupart des tunisiens et on ne peut plus économiser ou visiter cette chère Tunisie profonde. Le Dinar s'est crevé depuis une belle lurette, la sécurité est de plus en plus absente loin des villes et des villages. Là où il y a la belle nature, les ruines, les monuments antiques on risquait les vols et les braquages. La Tunisie nous est chère et notre patrimoine également. Les deux mariés projetèrent visiter le centre ouest « *Cillium* , *Suffétula* » et s'avancèrent petit à petit vers les ruines romaines et les villages berbères de la dorsale tunisienne.

Ce fief insurrectionnel.

Dès l'aurore, le couple prit le chemin de ce fief insurrectionnel, le fief, des Fréchichs et Majeurs qui ont comme ancêtres des tribus purement berbères arabisées tout au long des siècles . Ces tribus ont été durant leur histoire les opposants farouches de l'indifférence et de l'injustice, aux temps antiques aussi qu'aux temps des beys , de la colonisation et mêmes des régimes contemporains .

Dans leurs mémoires, Majd et Nawel, s'entassaient les images , du Sahel à Djerba , à Barcelone , au Sud, au Sud est et ouest , cette fois-ci dans les steppes rudes et arides en passant *par Majel Bel Abbès , Fériana et Thélepte* et chaque fois ils faisaient leur pause-café , prenaient des photos , contemplait les spécificités et continuaient leur route.

Dans ce magnifique paysage beau et verdâtre, Kasserine ou «Cillium» d'autrefois, implantée dans une plaine entourée de montagnes, là où se montraient encore les ruines et les vestiges qui témoignaient la vie citadine florissante de son antiquité. Les traces d'une gloire incontestable au fil des siècles, le capitole, le théâtre, l'église, le fort byzantin et les mausolées sont bien visibles là où coulait *l'oued Edarb* . Majd et Nawel distinguèrent nettement le changement de décor naturel. Ils sont dans la haute steppe, plaines et collines se superposent mais pas d'Oasis que la verdure de l'arboriculture surtout les pommiers.

À l'hôtel « Cillium » ils prirent leur déjeuner et se reposèrent. Ce fief insurrectionnel, là où la nature est rude, deux saisons se succédaient de l'extrême chaleur à l'extrême froid, dominaient, autrefois , avant les invasions arabes , des civilisations puniques , romaines et byzantines. Les habitants difficilement soumis et presque tout le temps insoumis ont dans les gènes ce caractère insurrectionnel et ont connu durant leur existence autant de révoltes que de prospérités. Le soir après une tournée entre les ruines et les vestibules et même aux vergers les plus proches, Majd et sa femme prirent

la route de Sbeitla qui se tenait fièrement à une trentaine de kilomètres. À l'hôtel Suffétula tout au nord des ruines ils campèrent après avoir visité ce vaste henchir romain et écouter de l'un des guides, sur place, toute l'histoire de Grégoire et de l'invasion arabe avec ses « sept Abedla » dans ces beaux lieux où coulait l'oued côtoyant Jbel Mghila et à une trentaine de kilomètres, environ, des anciennes villes romaines Jilma « Cilma » et Sbiba « Sufes ».

Sur les traces de la ruée vers le nord.

Sur les traces de la ruée vers le nord en passant par Sbiba l'ancienne « Sufes » d'autrefois , Jedliène et Errouhia , ils arrivèrent à Makthar , « Mactaris » des Romains, ancienne ville antique , ses vestibules d'une étendue considérable pareille à celle du « Bulla Regia » . Elle était, jadis, ainsi que les villages proches, le grenier de Rome . Située au niveau de plus de neuf cents mètres d'altitude, elle est toujours humide, Majd et son épouse faisaient le tour de cette étendue de ruines, prenaient des photos souvenirs. Fascinés par cette grande et brillante civilisation romaine ils discutèrent les spécificités de chacune de ces trois anciennes et antiques villes « Cillium, Sufétula et *Mactaris* » , ils parlèrent également de sa grandeur sans pareille .

« *Kesra* » est à une vingtaine de kilomètres, à un vol d'oiseau de *Makthar*. C'est un village typiquement berbère, le plus haut de tous les autres, plus de mille cent mètres d'altitude. *Kesra* , comme toutes les agglomérations berbères, renfermait cette architecture hors du commun. Ses rues et ses escaliers

dataient de l'époque romaine, on y trouve même des inscriptions puniques et latines gravées sur les pierres. *Kesra* est bien célèbre par ses cascades d'eau, ses escaliers colorés, taillés dans les rocs et ses monuments mégalithiques. C'est la région de la dorsale tunisienne, la montagne n'est pas aride et trop de monde bouge tout autour . *Kesra* est désiré même par le tourisme local et les randonnées des amateurs.

Fatigués et un peu épuisés, nos deux amis cherchèrent l'hôtel « *Dar Hlima* » pour y séjourner et y prendre le repos. Une autre balade le soir, une nuit animée par le beau folklore berbère, Le lendemain ils continuèrent vers les trois autres villages berbères, le trajet sera un peu long dans la route qui longeait cette dorsale via, « *Oueslatia , El Fahs , Bir Hlima , Mogren et Zaghoun* ».

La route s'avérait longue mais belle au sein de la verdure des forêts de la dorsale. Plus d'une centaine de kilomètres jusqu'à la ville d'El Fahs. Tout au long de la route les deux jeunes mariés discutaient de tout et de rien, ils contemplaient la diversité entre les coins de notre pays. Tantôt des forêts d'Oliviers, tantôt des oasis de palmiers, tantôt des vergers de pommiers, tantôt le désert et cette fois-ci les forêts de chêne liège et de pins d'Alep. Suivant cet itinéraire, il suivirent la route d'El Oueslatia , à leur droite le parc national Djebel Zaghdoud et à leur gauche le parc national Djebel Serj . Majd roulait doucement et selon les normes pour mieux apprécier même de loin ces forêts et pour éviter les surprises de ses animaux. La radio diffusait des chansons de ces artistes de nos

jours du Rap et du Slam et presque le même message politique à divulguer et à répandre aux jeunes. Des agglomérations parsemées en sortant des zones de montagnes des troupeaux broutaient l'herbe sèche de juillet. Un trajet dur mais bien apprécié, puisque on n'est pas toujours à la mesure de voyager au désert ou dans les montagnes. Ce sont deux meilleures expériences et deux sortes différentes de voyage. La route serpentait à gauche et à droite, le Slam ondulait dans les oreilles et la voiture s'élançait facilement vers son cible.

Nawel n'a pas encore oublié le champ de bataille raconté par le guide ni aussi les mausolées romains de Kasserine. Majd de sa part avait apprécié les arcs de triomphes de cette ville aussi bien que ceux de Sbeitla et Maktar . Le souvenir de la victoire, sa commémoration et l'hommage aux héros en valaient certainement la peine, Comme c'est valeureux de laisser des traces dans la vie , surtout , celles de la gloire et de la fierté .

Enfin te voilà Pont du Fahs. Majd gara la voiture tout près d'un restaurant juste au rond point qui virait à Zaghouden . Cette fois-ci ils choisirent du mechoui , de la salade grillée , du coca et tout ira mieux comme prévu . Il ne reste plus que cette trentaine de kilomètres pour se trouver au temple des eaux, toujours avec ce goût raffiné de ces superbes romains.

Sur la route menant à Zaghouden et aboutissant à cette ville, ils passèrent par Bir Hlima et Mogran , celle ci , connue par son école supérieure d'agriculture . Arrivant à Zaghouden ce bourg andalous bien connu et célèbre surtout par son temple d'eau,

ses aqueducs romains, ses pâtisseries et ses roses dont notamment l'égantier purement andalouses, Son temple d'eau avait été construit vers la moitié du second siècle après Jésus-Christ, un temple au niveau de la source principale. C'est un bassin collecteur au point de départ du fameux aqueduc qui alimentait Carthage aux environs de cent vingt kilomètres de long. Un bel aqueduc franchissait la vallée et dotait le paysage d'une beauté sans égale. Notre couple regardait soigneusement ces édifices, chaque coin de notre pays possédait ses spécificités. Les romains avaient beaucoup de techniques dont celui de maîtriser le captage, le transport et le stockage de l'eau. Cette ville qui domine une vaste vallée agricole fut établie sur le versant de la montagne à l'emplacement de l'antique « *Ziqua* ». Zaghounen en est cette variation un peu grossière. Le tourisme local, surtout, est bien répandu. Les gens y viennent de tout bord pour voir sa montagne, son temple, ses sources, ces aqueducs, ses rues escarpées, le mausolée de Sidi Ali Azzouz, hammam Zriba et les villages berbères tout autour.

Majd et Nawel se baladaient joyeusement, descendirent en voiture voir les aqueducs de la vallée dans la belle verdure.

- Ces génies de Romains, on les a vraiment perdus disait Nawel.

- s'ils avaient resté un peu plus ils auraient pu doter toute la Tunisie en aqueduc d'eau potables, en ponts et chaussées de même répliquait, Majd.

Ils prirent la route vers *Hammam Zriba, Jradou et Takrouna*.

Hammam Zriba ou « Zriba » est un village où on y trouve les hammams qui lui ont donné son nom et où reposait la dépouille d'un saint du nom « *Sidi Zekri* ». Une source jaillissait juste à la sortie du canyon. Actuellement l'eau thermale alimente un bassin pour les femmes, un autre pour les hommes et des bassins individuels alimentés par pompage. Son eau thermale soigne la rhumatologie, la dermatologie, les affections du système nerveux, les voies respiratoires et la gynécologie. Environ trois kilomètres au sud, se situe le village berbère Zriba . Un village construit entre deux pics rocheux. Ce somptueux village est désormais en ruines. il était, jadis, le lieu de résidence des ancêtres des habitants actuels du village Zriba.

Le couple, nos nouveaux mariés, saisit l'occasion pour y séjourner pour des moments de cure, de détente et de bien être, Le lendemain il poursuivrait leur exploration des villages berbères.

La légende rapportait que trois frères venus du Maroc, fondèrent, chacun un village. « *Zriba , Takrouna et Jradou* » . En effet, ils ont un singulier air de famille, architecture et tradition. Ces trois facteurs en commun lient ces trois villages aussi bien que la fabrication du savon vert et d'objets en alfa. « Jradou » ce nom du village est relatif au nom d'un ancien colon romain «Gerald Deus».

Jradou est une petite citadelle accroché au sommet d'un promontoire rocheux. C'est un lieu pittoresque, plus civilisé et plus moderne que les autres villages berbères.

Quant à Takrouna , c'est aussi un petit village berbère, près d' Enfidha . Il est l'un des plus anciens en Tunisie. Le village domine une plaine avec une superbe vue à couper le souffle. Takrouna ce beau village mérite d'être visité, lui aussi, tout au long de l'année.

Sur leur chemin ils passèrent voir Hergla , ce doux petit village qui s'agrandit de jour en jour tout proche de Chatt Mariem et d'El Kantaoui. Hergla est considéré le second village de charme après Sidi Bou Said. On disait également qu'un saint homme marocain au nom de « Sidi Bou Mendil », revenant du pèlerinage au treizième siècle s'installa dans ce lieu . Depuis, il devenait le symbole religieux du village. Aujourd'hui Hergla en plein essor, devenue une très belle petite ville, douce et charmante. Elle attire les touristes de tout bord, surtout le tourisme local. Nos amis ont à voir, le mausolée du saint, le théâtre juste au bord des vagues, la corniche et ses restaurants, les falaises et les pêcheurs de poulpe, le port de pêche garni de poissons frais et à bon prix surtout les daurades. Hergla a aussi ce petit visage coloré de Sidi Bou Said toujours fleurie, gaie et séduisante. De là ils rejoindraient le port El Kantaoui et que le bonheur les comble pour toujours. Un mois de juillet inoubliable gravé dans leurs mémoires à perpétuité.

Majd et son époux, trop émus de ces villages, de ce beau voyage et de tout ce qu'ils avaient vu et apprécié tout au long de ces kilomètres parcourus, de cette belle Tunisie bien

explorée à vue d'œil. Ils regagnèrent leur petit nid en toute allégresse et tout bonheur.

Si ce n'est pas cette insécurité de ces derniers temps, dans les montagnes, les campagnes, les déserts et les lieux isolés. Si ce n'est pas également ce manque terrible de moyens matériels dû à plusieurs phénomènes. La vie est de plus en plus chère, le transport, les séjours en nos hôtels, la consommation, bref, tout a un prix et un prix bien élevé, on aurait voulu suivre la trace de ce couple qui a voulu frapper tant d'oiseaux en un seul coup : se jouir de leur noce, se divertir, explorer leur pays et connaître son histoire et sa gloire. Notre Tunisie est plus belle que l'on pensait et restera à jamais debout, confiante et fière jusqu'au bout.

Les festivités berbères.

Dans leurs voyages tout au long du pays, Majd et Nawel, l'occasion leur avait offert l'opportunité d'assister à quelques festivités de mariages réelles dans les villages que présentées dans les douces soirées d'animations culturelles dans les hôtels.

Les berbères de notre pays dispersés un peu partout , à part quelques exceptions comme sur l'île de Djerba ou l'extrême Sud où l'on trouve encore des berbères « purs » , la population est arabophone, comme dit Carine W., arabisée et islamisée et n'a presque plus «le sentiment berbère» . Les villages berbères actuels sont au nombre de vingt six mais les berbères en général on peut les diviser en trois catégories :

- Les berbères purs ou berbérophones ceux qui sont restés fidèles au dialecte ancestral, ainsi que les habitudes et les coutumes comme à Matmata et à l'extrême sud aux environs de Tataouine et également à l'île des rêves, Djerba.
- Les berbères bilingues demeurés purs au point de vue social mais employant fréquemment l'arabe tout en conservant leur idiome propre comme à la région de *la Kroumerie* , *Zaghouen* et *Ouled Ayar*.
- Les berbères fortement arabisés, parlant l'arabe et ayant certaines coutumes arabes comme chez les tribus *Mejer* et *frechich* .

Nos amis, Majd et Nawel, avaient bel et bien apprécié ces régions. Ils les ont toutes visitées sauf l'extrême nord et le nord ouest. Ils ont été largement frappés par l'ampleur qu'y prenaient les festivités de mariages qui unifiaient non seulement les habitants du douar mais tous les villages en comble. On venait de toutes parts et de tous bords. Tout le monde y assistait s'entraidait et se partageait les joies comme pour le meilleur et pour le pire en toutes ces régions et en toutes les circonstances. Aux villages berbérophones on constatait bien cette forte et sacrée fidélité à la langue et aux traditions. De jeunes enfants chantaient même " *l'a vava inouva d'Idir* " et présentaient un programme séduisant avec une soirée en dialecte local "*jbali*" où ces jeunes produisaient un rap de leur cru. Il s'agissait aussi presque de «*El Jehfa*» transportée à dos de dromadaire, à Douiret en titre d'exemple, dans laquelle la mariée serait conduite vers sa

nouvelle et future maison. Les noces durent une semaine suivie de la semaine dite «sbou3» pendant lesquels la jeune épouse reste dans la chambre apprêtée pour le nouveau couple entourée de toutes les précautions et les diverses attentions. A *tamazret* également, ce village écrasé par le soleil brûlant et balayé par le vent fort et le sirocco du sud dont les ruelles escarpées fut trop animé par ces chants berbères et cette étymologie que l'on rencontre sur le terrain et qui s'avère plus riche que l'on pensait.

Cette «Jehfa» très pratique, jadis, au temps des dromadaires s'est effacée aujourd'hui au temps des diverses automobiles, surtout aux régions autrefois berbères de *Majer et Frechich* qui vivaient également au rythme de ces rites et habitudes enracinés au fond de l'histoire. Ces tribus arabisées, jusqu'à une période tardive avaient presque toutes ces coutumes et ces mœurs rustiques. «La" *Jehfa*" , " *El mahfel*" , les nuits de" *nejma*" , " *ettabbal*" , les cavaliers, le couffin de la mariée ce panier "3lègua" rempli d'articles tels que le henné, le coton, l'encens, le « *swek* », le « *khôl* », le parfum, le clou de girofle, le sucre, le cumin noir, ainsi que des fruits secs comme les amandes, les raisins secs, la pistache, et des articles de toilette, tels que peigne et «*Falaya*» et le miroir, et d'autres produits cosmétiques, et quelques boissons, la plus importante la bouteille «*Chroubou*» de grenades, des bonbons de différentes sortes et de" *halwa chamia*" de" *halkoum*" et de diverses friandises. Les habits vifs des femmes la" *malhfa*" fleurie , la semaine des noces et le "sbou3", "ljennèda" et leurs

impardonnables jeux, " louzir" et ses services et les moutons égorvés dont la viande est servie au couscous à tout venant»... Les cérémonies de mariage en Tunisie ont conservé leurs rituels remontant à des milliers d'années grâce notamment aux mères et leurs grands-mères qui ont gardé les cérémonies de mariage, les occasions spéciales, les décorations et les traditions et les coutumes qui accompagnent cet heureux événement.

C'était vraiment ravissant de voir toute une histoire se défilait devant les yeux et c'était une opportunité bien saisie et très bien vécue.

Bizerte et la Banlieue Nord Juste quelques jours de repos et notre couple continua son beau voyage pour la découverte d'un patrimoine enseveli et d'une beauté accablante de cette douce et paisible Tunisie. Majd et Nawel décidèrent cette fois-ci d'aller visiter la banlieue nord de la capitale en passant par le Lac via le pont La *Goulette-Radès* et en faisant le petit trajet *La Goulette, Carthage, Sidi Bou Said, la Marsa et Gammarth*. Le temps fut chaud mais très beau. Encore de la verdure, des fleurs multicolores estivales et une superbe mer sans nom et sans descriptions.

La Goulette est la traduction française du nom italien *Goletta* qui veut dire petite gorge. C'est un canal large d'une trentaine de mètres grâce auquel le lac de Tunis communique avec le golfe de la dite ville. La Goulette, autrefois, était une ville de multiples races : des Turcs, des italiens, des Maltais, des Juifs, des français et quelques autres Européens. C'était une vieille

ville musulmane, chrétienne et juive, de trafics maritimes. Là au Fort espagnol "*la Karraka*" le fameux révolté *Ali ben Ghdhahem* termina ses jours. Une ville balnéaire paisible connue par sa belle plage et ses restaurants de spécialités gastronomiques maritimes, poissons et fruits de mer.

La visite des deux nouveaux mariés coïncida avec le festival du poisson. Tout au long de l'Avenue de la république et la rue Franklin Roosevelt en parallèle ainsi que l'Avenue Habib Bourguiba des tables garnies de poissons de toutes sortes à dix dinars le repas d'où un monde fabuleux venu de tout bord saisissant l'occasion où jamais. Les cafés de l'avenue de la république d'où on entendait encore les belles chansons d'*Om Kalthoum* absorbaient les veilleurs. Sur le bord de la mer et sur ses sables dorés ils dégustèrent de la glace aux citrons et du thé vert aux amandes. Les femmes surtout, fumaient leur "chicha" préférée et discutaient en famille à tort et à travers. Sur les roches blanches luisantes sous la lumière de la lune, des pêcheurs sobres passaient leur temps et gagnaient inlassablement leur pain.

Le mouvement est en archi-comble, des Algériens, des Libyens et des Tunisiens de profondeur. La Goulette est vraiment une petite gorge même en ses rues. L'air marin bien humide chargé en ions négatifs remplissait les poumons et le bonheur comblait les cœurs. Cet air chargé de sel marin est bénéfique pour tout âge, surtout, pour les fumeurs et les âgés.

Majd semblait dans un autre monde de bonheur, Nawel écoutait attentivement *Om Kalthoum* qui embaumait

l'ambiance et parsemait ses ions de bien être elle aussi et causait un effet psychologique positif sans pareil.

Claudia Cardinale fut un jour la plus belle italienne de la Goulette ainsi que d'autres célèbres issus de cette *Goletta*. De la bibliothèque de la grande avenue Nawel acheta le célèbre roman de Gustave Flaubert "*Salammbô*" pour lire et sentir, sur les lieux, les faits divers de ses contes et histoires. Les deux mariés ont aimé cette ville de l'histoire et de tous les temps. Avant de quitter et passer le pont du canal qui les amena à *Kheireddine* vers le Kram ils prenaient des photos de l'ancien puissant fort , du grand port , des paquebots et des anciennes habitations.

Le Kram était autrefois le verger des figuiers d'un notable appelé Mustapha Agha, "*kram el Agha*", francisé au temps de la colonisation par le Kram. Il est divisé en deux parties le Kram Est ouvert sur la mer et le Kram ouest ouvert sur le lac et moins chanceux que l'autre. *Kheireddine, le Kram, Salammbô et Carthage* sont les villes voisines et les poumons de la Goulette. Carthage elle même se divise en divers secteurs aux noms historiques célèbres à l'instar de *Carthage Salammbô, Carthage Byrsa, Carthage Dermech, Carthage Amilcar et Carthage Présidence*. C'est là où réside notre histoire des trois milles ans. Didon, les Carthaginois, les guerres puniques , Hannibal et les Romains. En tant que professeur d'histoire-géo Nawel chercha à joindre l'utile à l'agréable, à fusionner le virtuel au réel et voir de près et sur les lieux les thermes d'Antonin, les vestiges anciennes, le musée national de

Carthage, la Cathédrale Saint-Louis et le site archéologique de Carthage situés sur la colline Byrsa. Quant à Majd il prenait des photos ça et là, les lieux sont tellement pittoresques. Même le palais présidentiel a, lui aussi, son histoire et ses contes féeriques.

Sur le bout de Carthage, se montrait la colline de *Sidi bou Said* avec ses verdure et ses cafés, ses superbes mosquées et ses vives couleurs de mer et ciel bien confondus. Le port de plaisance en bas et la plage magnifique cachée sous la colline. Sur l'Avenue Sidi Dhrif coulaient des vagues de personnes venant de tous les coins du monde. Les cafés des nattes et des Délices ne se vidaient jamais. L'Avenue de l'environnement reliait la côte et le port à Carthage et à *la Marsa*. *Sidi bou Said* le village de l'art et de l'architecture, des romances et des paysages , le village des milles et une histoire ...

Via Sidi Dhrif , les deux mariés passèrent à la douce Marsa, cette belle ville qui était autrefois le lieu préféré des résidences estivales des beys et les notables de sa cour . Cette magnifique Marsa dont le nom est également ancien, qui s'étire entre la colline de Sidi Bou Said et et la falaise de cap *Gammarth*. Là et avant de déguster les jus et les glaces de Salem Essghir , ils réservèrent à Dar El Marsa l'hôtel en face d'en haut de la plage et de kobbet el hawa. Ils se promenèrent ça et là , Marsa plage , Marsa Ennassim , la Corniche s'assayèrent enfin sous l'ombre des eucalyptus du Café *Essafsaf*, parlèrent de tout et de rien, regardèrent en face cette belle architecture de la mosquée *El Ahmadi*. Après avoir

longé la plage et visité Le monument classé de la *Marsa* , *Kobbet El Hwa* ils s'installèrent au coin du salon de thé Les Vagues en bas et en face de la plage dont la vue s'étendait jusqu'aux falaises de *Gammarth*. *La Marsa* était le lieu favori des notables Tunisois, aujourd'hui elle l'est également une ville balnéaire et estivale bien visée.

Quant à *Gammarth* c'est aussi la résidence des notables aisés, des villas et des habitations de haut standing ainsi que des hôtels de luxe. C'est la zone touristique de la banlieue nord avec ses beaux paysages, ses belles plages et sa baie des singes.

La gare du TGM presque à côté du café *Essafsaf* et pas loin de la plage relie cette ville depuis le début du siècle dernier à l'Avenue Bourguiba de Tunis éloignée de dix huit kilomètres environ.

En quelques jours le rythme était un peu commode, la matinée à la Marsa , l'après midi à Sidi Bou Said et les soirées à la Goulette et à Carthage. Le théâtre romain de Carthage animé en ces jours de festivals les attirait de plus en plus. En voilà les beaux coins de notre admirable Tunisie, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Une belle et immortelle Tunisie dont ils étaient fiers et honorés.

Quant à Bizerte, elle est l'une des plus vieilles villes de la Tunisie. Elle est juste au bout Nord du continent africain. Comme toutes les anciennes villes des côtes du pays, on y trouve la kasbah, les vieux ports, les marchés de poisson, encore à Bizerte, le musée océanique, le bateau-restaurant

typiquement phénicien au port, le parc d'attraction Aladin et en plein centre de la ville le vieux port de pêche. De Jarzouna et en passant le pont mobile nos deux mariés longèrent l'Avenue Hassen Nouri jusqu'au centre ville, sur la plage ils s'installèrent à l'hôtel « Bizerta resort » pour récupérer le souffle et faire leur balade d'exploration. Sur la Corniche et au café « Vague bleue » ils prirent leur café du soir contemplant le bel azur et ces vagues bleuâtres qui se succédaient depuis la nuit des temps. À Bizerte on dirait qu'on est au midi de la France, un paysage toujours vert, de la pluie presque toutes les saisons, un climat beau et du charme partout.

En se promenant, l'Avenue Bourguiba les menèrent au musée océanographique et au port de plaisance. Ils passèrent une nuit calme et sereine après avoir visité tout ce que l'on devrait visiter à Bizerte, la kasbah , le fort , les arcades de l'aqueduc romain à Fartout, le théâtre et l'amphithéâtre romain d'Utique ainsi que les ruines et les décombres carthaginois, le pont archéologique de *Zhana* et de bon matin, ils passèrent *Jarzouna vers Ghar el Melh* ou «*Porto Farina*» comme l'appelaient autrefois les Espagnols.

Tout près de *Aousja , Bajou et Zouaiuine* , fondée depuis trois milles ans et construite entre la montagne « *Jbel Nadour* », le lac et la mer. L'Avenue Bourguiba allongée jusqu'au bout du mont où le petit village *Sidi Ali El Mekki*. Voisinant l'ancien port de pêche, se trouvaient les mystérieux forts , prisons des maudits temps, « *Borj el wostani et Borl Elloutani* » ainsi que d'autres . Des vieux leur racontèrent que les divers forts

étaient autrefois comme celui de la Goulette une dure et somptueuse "*karraka*" pour les redoutables et les insurgés du peuple honteusement soumis. Les habitants sont issus essentiellement, entre autres, d'une colonie andalouse installée au milieu du dix-septième siècle et une autre turque installée au milieu du dix-neuvième siècle.

Ils se baladèrent tout autour pas loin du vieux port, mangèrent du poisson grillé, des muges, des daurades et des soles connus dans ce coin et quittèrent les lieux pour d'autres horizons et d'autres espaces de ce beau et superbe pays ...

La capitale d'autrefois et de toujours.

Enfin, les voilà dans les rues de la capitale. Du bout de l'avenue et de la place 14 Janvier , ils longèrent les *rues Hédi Nouri, Ataturk*, celle du Caire, de Marseille, l'avenue de Paris , celle de Carthage, ce beau théâtre d'architecture incomparable inauguré juste au début du siècle dernier et tout près de la rue de Rome et devant la Cathédrale ,ils prirent des photos souvenirs avec la statue du célèbre et fameux Ibn Khaldoun l'historien et sociologue tunisien du quatorzième siècle. Passant la rue de Rome, ils se retrouvèrent à l'avenue de France, ce "*Beb bhar*" bien distingué également où la rue Charles De Gaulle et les arcades bien connues. Nawel parlait comme de coutume du côté historique de ce qu'elle contemplait, quant à Majd il semblait toujours émerveillé, ne parla que pour immortaliser le moment et prendre d'inoubliables photos.

À l'un des cafés de la belle place de la victoire où s'imposait fièrement cette vieille porte qui s'ouvrait autrefois nettement sur la mer ou plutôt sur le lac de Tunis et que l'on appelait durant des siècles "Beb bhar", le beau couple chercha un parasol sous lequel ils buvaient tendrement leurs cafés. Des va et vient d'une cascade de personnes de tout âge et tout genre. C'est la rue "*Jamaa Ezzitouna*" qui mène à cette mosquée et à la rue "*Beb bnet*" même au Boulevard 9 avril en passant devant la municipalité de Tunis et le ministère de la culture et la rue Grana qui mène à *Beb Souika*. Les deux veines essentielles de la Médina.

De la Grana à *El Halfaouine* et à *Beb Souika* où se trouvait le mausolée, ce somptueux monument funéraire de Sidi Mahrez, ils marchèrent dans un océan de monde qui fréquentait ses souks célèbres depuis des siècles. Ils visitèrent le lieu saint et passèrent faire un tour d'horizon au quartier "Beb Souika" bien connu entre autres par son équipe de *football l'Espérance*, "*El khassa*", café "*taht Essour*" et ses cafés chantants d'autrefois, la Mosquée "*Saheb Ettabaâ*" et son palais également. De retour ils prirent la rue *Mongi Slim*, c'est encore des vestibules de l'ancienne Médina avec quelques retouches de l'ère contemporaine. C'était le soir, ils firent leur balade tout au long de l'avenue, contemplaient les modifications du temps et de l'histoire, les arcades, la Cathédrale, les hôtels, le célèbre théâtre, la rue *Abdennasser*, l'ambassade de France et à l'un des restaurants de la rue de Marseille ils s'installèrent aisément. Là aussi les deux célèbres

"école et lycée" de la dite rue. À l'hôtel Claridge du centre ville, de l'avenue de Paris, ils passèrent leur nuit, le lendemain ils visitèrent le musée national du Bardo crée en 1882, la maison Ed-dar, cette maison du quinzième siècle, sorte d'institution commerciale de réputation de la Medina, le parc du Belvédère, poumons de la grande ville, les monuments de la rue Mohamed V dont surtout "la ville de la culture" , le mausolée "tourbet el Bey" qui s'ouvre sur Beb Jedid, le palais Dar Ben Abdallah , les mosquées de renom historique de la Médina ...avant d'entamer quelques jours dans la belle nature à la station thermale "Jbel Oust" adossée à la montagne à une trentaine de kilomètres de la Capitale.

### **Au gré des jours.**

Dans les cafés où je me reposais et je savourais le café du matin, j'aimerais toujours m'asseoir au coin de la rue sous les parapluies, les parasols ou les ficus aux beaux jours ou derrière la vitre givrée les jours de froid, de pluie et de vent. Je sentais la brise matinale, je voyais ces créatures au début de leur journée en quête de chercher leur petit bonheur et combattre la vie. J'aime son combat, sa lutte perpétuelle et la mêlée de sa destinée. Je maudis cette oisiveté voire cette faiblesse d'en faire face. J'aime voir ceux qui sont engagés à être ponctuels et qui sont prompts et rapides à prendre le bus et les minibus de transport en commun. Ceux qui sont embauchés et petits employés et ceux qui sont écrasés, la vie leur est de plus en

plus difficile et de quoi payer une course de taxi ressemble de justesse à leurs dépenses budgétaires journalières.

Au cours de ces matinées, je voyais des images réelles et réalistes de la vie des gens qui me rappelaient les conflits du passé et les combats d'autrefois. Je sympathisais avec eux au fond de moi même, je ressentais les traces de leurs visages, les battements de leurs pouls et la lourdeur de leurs corps qui nourrissaient et abritaient leurs sentiments et leurs sensations. Certes, je comprenais leurs souffrances et leurs conflits internes et externes avec un arrière goût d'amertume. Ces vagues d'êtres humains, les enfants qui ne sont conscients de rien en leur ère, vivaient à l'écart, riaient et jouaient, couraient et se poussaient. Les bourgeons, nos petits, à l'âge des fleurs se bousculaient sur le chemin de l'école. Des voitures de différentes marques et couleurs passaient très rapidement dans la course à l'heure, certains anciens fonctionnaires, des retraités, paraît-il, se dirigeaient vers les centres de santé publique ou les caisses sociales lents et épuisés. Une bande de jeunesse accélérât le rythme là où elle voulait...

Quant aux femmes, travailler à l'extérieur de la maison et à l'intérieur, cuisiner, laver, s'occuper des enfants, revoir leurs leçons et se lever à l'aube pour les amener à leurs jardins d'enfants et leurs écoles, un boulot qui les épuisait de plus en plus. De jeunes femmes rayonnantes à l'apogée de leur jeunesse se rendaient à leurs centres de travail ou d'études. Le vendeur de poisson semi-frais tirait son chariot. Chacun

poussait son destin devant lui dans une vie qui le retirait de derrière ... A mes côtés, à droite et à gauche, du temps pris par des retraités qui regardaient la scène et qui déploraient l'ancien temps, surtout, leur jeunesse infiltrée de leur vie comme un rêve d'une nuit d'été. Certains d'entre eux étaient accro à la solution des mots croisés, les autres étaient toujours absorbés à suivre la presse quotidienne pour lire les anciennes nouvelles et d'autres leurs voix s'élevaient dans un débat byzantin sur la richesse des contrebandiers, des pillers et des nouveaux politiciens et de ce qui se passait sur la scène multicolore.

En sombrant dans leur comédie si ce n'est pas de la tragédie humaine, les jeunes chômeurs d'à côté semblaient être "toxico" dès le début de leur journée et on n'entendait que leur murmure et toujours ce mot magique que nous entendions souvent de la part du garçon du café " mriguel". Je me souvenais de beaucoup de choses que j'ai lues et de ce qui m'était arrivé sur le long du trajet. L'homme "comme la mule du moulin", dit M. Messadi, s'articule autour de ce qui lui donne la vie et procure le bonheur dans un conflit existentiel, éternel et perpétuel qui ne se termine que pour recommencer. Abdel Ghaffar, est l'un de ceux que l'on avait vus dans leurs combats et leurs luttes quotidiennes et permanentes.

Les soirées matures n'étaient pas comme les nouvelles matinées, par son climat, sa brise et les états des êtres humains. Certains les voyaient plus épuisantes, Certains les

voyaient le comble du fardeau journalier et s'en échappaient. Les rues ne se calmaient pas et rien ne brisaient ce bruit infernal. La vie devrait déclarer son existence, sa présence et sa force à tout temps. Les femmes usées passaient un peu de leur temps dans les grands espaces qui se trouvaient ici et là. Le boulot de la maison les attendait "Shour, affaires, cuisine et nettoyage", préparer le souper, enseigner aux enfants les leçons du lendemain, regarder les séries de feuilletons "Bnet Fadhila" ou "Ouled Moufida" ou même le "Nsibti laaziza".Elles se retrouvaient souvent dans une série, espérant constamment une situation qui les reconforterait ou qui viendrait compléter ce qu'elles souhaitaient. Elles louaient fréquemment Dieu pour leur petit bonheur quand elles regardaient en témoins les tourments des autres et de leurs luttes désespérées avec un homme dur ou furieusement jaloux.

Pour jouer et revoir les leçons ou se faufiler entre eux et faire tant de bruits rendait le retour du mari aussi épuisé un peu plus en retard.

Le jeune homme fut aussi abattu et lassé, bien fatigué de se débattre au boulot et de chercher sa clique au café, se jetant le corps sur la première chaise vide, usé comme s'il revenait du stade Rades où son équipe préférée a perdu ou comme s'il revenait de ces lieux encombrés. Il demanda son café, regarda sa montre, bâilla, puis regarda cet écran devant lui, vérifiant ses yeux, c'est du football, qui contre qui ? Se plongea enfin dans le fond de ce géant écran et se laissa séduire par les

magiques touches de ce monde de joueurs. Le serveur qui se tenait debout devant lui demanda : A.Ghaffar Combien de morceaux de sucre pour votre café, deux comme d'habitude? Ne lui répondait pas, il s'est voyagé avec son esprit et son cœur là où se trouvait le match et son terrain de jeu.

Les hommes ont aussi leurs préoccupations, et leurs "programmes ". Ils se rencontraient au café avec des amis de la cité, du quartier voisin, causaient et bavardait, tous les sujets sont si importants, rompant la routine, les jours de crainte de la religion, de la politique et autres sujets tabous sont révolus. Vous voulez parler, profiter de la liberté, discuter, dire et réagir, critiquer le régime, les partis et les nouveaux richards, diffamer les malfaiteurs, montrer votre point de vue, faites ce que vous voulez, peu importe, tout est pareil, le résultat en est le même. Certains d'entre eux s'impliquaient dans un coin du café, allumaient leurs smartphones et se plongeaient dedans, L'expatrié, l'ami lointain, l'amie virtuelle et se dissolvaient dans leur monde. Certains émettaient la fumée de leurs fabuleuses Chicha, se montraient trop exigeants, pas comme les autres et embarrassaient les environs par leur brouillard de buée.

Les grands gaillards ou les patients qui s'y installaient faisaient silencieusement taire la peur de l'inconfort.

Au dehors, dans le jardin d'en face, des petits garçons chanceux jouaient sous les yeux de leurs grand-mères sur le gazon vert. Le vendeur du "haricot fermenté" criait pour annoncer son arrivée, "*Ya ma bennou*" *Si el mdammès*" un

type pas comme les autres. De l'autre côté, le vendeur des "*hchouch et Lahyet Jiddou*" et son groupe de jeunes déterminés à arracher la priorité pour apprécier ses services ...

Il sirotait son café sans y mettre les morceaux de sucre laissés par le serveur devant lui sur la table, ne sentait pas le goût, mais l'amertume des buts successifs dans les filets de son équipe se faisait sentir. Il avait oublié d'acheter du pain, du lait et il fallait chercher une bouteille d'huile loupée en ces jours. Il avait quitté le café aussi vite comme s'il était chassé de là, il en avait la coutume ces derniers jours. La nuit commençait à hanter la ville.

Quelques lanternes brillaient, certaines ont été brûlées et d'autres ont été brisées par des actes agressifs et irresponsables. Il cherchait le chemin des magasins du quartier, le Djerbien veillait comme toujours, il dormait dedans et il ne le manquait pas un instant. C'est un homme bon, serviable, expérimenté, intelligent et sage. Il avait acheté ce dont il avait besoin et recommandait une bouteille d'huile de soja et avait oublié d'acheter un paquet de tabac. Il revint du milieu de son chemin, avant d'arriver chez lui. Ces jours-ci il devint beaucoup oubliant et délirant même trop exigeant. Il est un employé de ceux qui ont attendu la révolution pour réaliser leurs rêves mais en vain. Les beaux rêves ont augmenté de prix. Il n'y avait que des cauchemars et ils ont, donc, été distribués gratuitement à tort et à travers. Il espérait le meilleur. Arrivé chez lui, il ouvrit la porte et se roula à l'intérieur.

Ses petits enfants se mettaient comme si on allait le braquer, jetaient des coups d'œil dans ses poches et recherchaient des bonbons, des biscuits ou du chocolat. Sa femme fatiguée se prit la tête avec «le foulard ». Elle eut très mal à la tête. C'est la migraine qu'elle connaissait bien. Le médecin lui avait conseillé de faire un examen approfondi. Plus d'argent pour les cliniques privées et pas prête d'attendre son rôle dans un hôpital public pour des heures. Elle avait la solution à la patience, alors elle a été persévérante et l'a traitée avec de la menthe, du miel et du gingembre, ce qui ne laisserait aucun effet secondaire. Il s'assit sur son canapé et regarda sa femme et ses enfants. C'est la vie. Avant de se marier, il avait assez de son salaire et en envoyait à sa vieille mère et lui accordait le temps nécessaire. Aujourd'hui, son salaire ne se tenait pas jusqu'au bout du mois et il avait une lourde dette de factures non payées. Le feu pris dans les prix et se propagea sur tous les produits, l'inquiétude agaçait l'atmosphère de la maison et la tension montait de temps à autre et tous ses gestes devenaient rebelles et incontrôlés. Les discussions commençaient comme d'habitude dans la direction voulue, puis évoluaient rapidement et se divergeaient suivaient leurs événements, chacun regardait les enfants, puis se précipitait dans une pièce de la maison et posa la tête sur l'oreiller en attendant les cauchemars de l'après soirée. Les cauchemars du jour sont ceux qu'il vit éveillé, une fois se trouvant sur son lieu de travail. La tension post-révolution a rendu tout le monde sur le bout des nerfs, responsable devant tout et tout

le monde craint tout le monde. La manque de confiance s'accroît et s'aggrave également..

Cette barrière morale a été brisée par l'irrespect et le mauvais regard mutuels. Les voix dans les bureaux ont monté entre le directeur et le subordonné, et entre le citoyen et l'employé et le chaos submergeait. Le boulot est devenu un enfer insupportable que des cauchemars sauf les jours de repos et les week-ends

pour rétablir l'équilibre et l'espoir. De nombreux vœux et désirs dans sa vie ont cédé pour combler ces deux gosses, sa mère et sa femme. Combien il aimait voyager dans sa vie, combien il aimait les musées et les théâtres. Il s'est mis au savoir, étudiant et dévorant des livres pour réussir. Il a réussi à planifier son travail. Nommé par l'un des superviseurs du département de la section financière après avoir été apprécié par ses points de vue et son excellence. Des années de travail pour économiser les dépenses du mariage. Il s'est privé de ces passe-temps, qu'il négligeait à tout moment. Il était nommé dans la même administration que celle qu'il avait assignée à sa femme. C'est une femme calme, belle et cultivée. Elle se rendait de temps en temps voir sa mère âgée. Elle n'avait plus d'autres chats à fouetter. Comme d'habitude, depuis qu'il s'est marié et a eu deux beaux enfants, *Abdel Ghaffar* est devenu père de famille et tenait bien sa responsabilité, il réveillait tôt ses enfants jumeaux et les habillait pendant que sa femme préparait le petit déjeuner dans la cuisine, leurs regards éliminaient toutes les impuretés de la vie, il se réjouissait.

Quant à Latifa, ses frères ont émigré et se sont mariés dans un pays qui a attiré autrefois toutes les mains d'œuvre de notre pays, au début des années soixante, et qui absorbe maintenant notre capacité intellectuelle et nos compétences scientifiques. Sa vie avec son mari est confortable, et elle serait plus agréable sans ces circonstances qui balayaient le pays et en faisaient une machine en mouvements. Chaque fois que le soleil se levait, son humeur se perturbait. Ce qu'il faisait face dans le travail ne pouvait plus le supporter. Le régionalisme parut de nouveau, les fléaux sociaux et les partis se sont multipliés et les spécifications de l'évaluation professionnelle entre des mains négligeables et une nouvelle classe d'hypocrites et de serveurs passagers s'est émergée, ils tournaient leurs vestes et piétinaient leurs principes exactement comme faisaient les gens de Issa ibn Hichem, jadis, en son temps..

L'homme est bienveillant à l'ère préhistorique, ou après et en toute époque, Depuis la révolution, notre administration vivait les changements, de nombreux visages ont fluctué en fonction des partis au pouvoir, et la loi de ce qui gouverne l'a dominait. Il peut parfois lui sembler que l'intellectuel éduqué devrait être conscient qu'il y en a plus sur la scène, plus de véritables dirigeants. Rien n'apparaît au public et que les querelles de droite et de gauche ne sont que des ombres et des subjugués de ces états rivaux en secret. Ses amis au café disaient à haute voix et ne cachaient rien que la force politique principale c'est la contrebande et que le sponsor est le terrorisme et les

grandes baleines et que l'argent tourne et s'échange naguère entre les mains qu'à la banque centrale et que lui et son administration et tous les employés sont soumis à la volonté de ceux-ci et que le commerce en parallèle, de l'esclavage et de toutes les sortes de « l'interdit » sont aux mains des plus lourds sinon de ces hommes forts de l'état, ils n'y sont pas soumis et ce qui se passe dans la société postrévolutionnaire est le même que ce qui est montré en série télévisées ou dans les chansons du Slam et du Rap... Son ami Mahdi lui a déclaré un jour: « Réveille-toi, mon ami ... Je suis un "contrebandier" et ce qui entre dans ma poche tous les jours, en sirotant mon café est plus que tes revenus en un mois ... réveille-toi, mon ami ... c'est le moment de briser ton ancien style de vie. Y compris ce que tu es, qui es-tu et ce que tu fais, ce que tu as, en a plus d'importance que ton travail, ton origine ou ta situation de famille. A nos jours chacun est égal à son compte ! »

« Réveille-toi mon ami, les précieuses voitures qu'ils possédaient, ainsi que les atouts des biens immobiliers, des constructions et des lots de terrain, ils sont une force sur la scène, les partis changent et eux ne changent pas, les gouvernements s'effondrent et, eux, toujours sur les lieux ... Réveille-toi mon ami ». Ces mots résonnaient à son oreille et il s'inquiétait de son sort et son invisible imprévu. Il y voit un fait qui n'a rien à voir avec l'honnêteté et les principes et a commencé à en être convaincu, petit à petit, malgré la répulsion violente dans sa lutte interne. Mahdi est un élève de

sixième année, exclu de l'école pour son "idiotisme" et son inconduite. Il est l'actuel Si Mahdi, les quatre roues motrices de sa société locale.

Appartements dans la zone touristique, de l'argent à gogo, du prestige et de l'influence. Grâce à son téléphone portable de haute marque, il réglait ses affaires et celles de ses compagnons et ses amis. Le café à sa charge tiré de l'argent et de l'influence de la naissante fortune, tout le monde le sert et court pour le contenter. Il loue des appartements, vend des marchandises, des appareils électroniques de valeur, des camions pour son compte, une langue de marché s'avérait très utile. Il n'hésitait pas à discipliner ceux qui le regardaient de mauvais oeil par sa bande de malfaiteurs. Il est le vieil ami de A.Ghaffar alors qu'il était jeune et indigent et qu'il l'avait plongé dans une rare générosité bédouine. Il était au chômage et entouré de toutes les inquiétudes du monde. En dépit de ses principes, *Abdel Ghaffar* s'est vu contraint de passer ces soirées au café après la séance de l'après midi.

Forcé moralement d'être parmi le cercle de Mahdi. Il dirait qu'entre lui-même qu'il pouvait un jour se repentir, et ses regrets le feraient sortir de ses angoisses et de ce vilain tunnel sans issu. Sa seule crainte est que le courant de la marée l'absorbe un jour. L'indigence le pousserait-il et les ambitions de l'avenir de travailler en tant que conseiller pendant ses temps libres et en tant que comptable ! Avoir des revenus pour aider à stabiliser sa famille et soigner sa femme et quand même avoir plus de confiance et de sécurité! C'est là que

Mahdi lui a toujours fait plaisir. "Viens avec moi A.Ghaffar" tu ne le regretteras jamais. Il lui répondait toujours avec un sourire de confiance en soi et avec sa fierté d'homme brave et confiant.

Il s'est rentré chez lui après avoir passé du temps au café, il a traversé là où l'épicerie comme d'habitude, il a posé des questions concernant l'huile de soja. L'un de ses connaissances du quartier lui parla de la perte de semoule, du lait, le manque d'autres et l'augmentation de certaines substances, presque toutes les matières, en particulier les matières importées. À la maison, sa femme lui a parlé du coût des légumes et des céréales, des poivrons, des tomates et des pommes de terre, des oignons, du persil et pour toutes sortes de marchandise. Le plat à base d'œufs ne fut plus comme avant et la viande et le poisson n'en parlons plus. La discussion a porté sur ce qui se passait entre lui et Mahdi. Il la retourna doucement et réécouta son point de vue.

-Écoute mon cher, tu dois rester à l'écart de ces personnes. Tu es un fonctionnaire respectueux de toi-même et de ta profession et de tout l'entourage. Ces gens ne se soucient de rien, ils ne sont pas de notre argile. Ils devraient tomber un jour et s'ils le font, ils ne le feront pas par honnêteté. Notre vie est précieuse, Dieu merci, sans soucis d'argent ni de rien, on est comme les autres et mieux que d'autres. Lui parla de ses autres peurs, de ce qui se passa dans le département, en particulier dans sa section. Pour une raisonnable femme comme Latifa, une femme consciente, intellectuelle et

prévoyante, lointaine, rêveuse, mais réaliste, "autant qu'elle aimait son homme", avec la sensibilité féminine prudente qui attend tout et prend soin de tout. "Une étape non raffinée" peut être à la fin, la fin de ses rêves, Dieu nous en préserve. Pour la direction, réserve de devoir, essaie de tenir le bâton au milieu.

La relation professionnelle avec ton patron au travail doit être selon les normes. Puisque tu ne mets rien dans ta poche, tu ne harcèles personne et tu ne voles aucun, ne crains personne.

Dans les petites ruelles du Facebook, les nouvelles négligées par la section des nouvelles. La corruption dans le transport des phosphates, dans les compagnies pétrolières, dans Tunis air, dans certaines entreprises de transport, la corruption au ministère du Commerce, dans les caisses sociales, celles de la santé et de la pharmacie centrale, et de nombreuses nouvelles, mais dans la façade officielle, tout va bien, tout est sous le contrôle. La corruption est sur le point de se faire justice, mais les rumeurs circulent encore et le gouvernement s'est durement engagé à poursuivre les malfaiteurs.

Parler de la corruption dans des endroits tels que parler de l'ogre, tous parlent de lui, mais personne n'a signalé sa présence et Mahdi, symbole des symboles qu'il détient à la vue de tous les hommes, est la corruption elle-même. La corruption peut être facile, lourde de danger, mais elle laisse assurément la honte et est considérée comme un vil adulte, lâche et méprisable. Il est également vrai que Latifa a raison et que la probité est permanente et que "l'intégrité n'est pas à

acheter ou à vendre sur le marché", comme disait sa grand-mère Khadija. Comme, à son habitude avec le transport, A.Ghaffar a passé de longues heures au soleil, dans l'attente d'un moyen de transport public. Il est impératif pour une telle voiture de la prendre avec force. Que dit-on des femmes et des enfants ? Dans son ensemble majeur dans ce pays. Où que vous alliez en toutes circonstances, on faisait la queue. Dans les transports, sur les marchés, dans les hôpitaux, dans les bureaux de poste et dans les entreprises de services publics, vous pouvez difficilement croire que vous vous trouvez dans un pays qui se plaint d'excès superflus, d'une richesse naturelle et d'une extrême pauvreté. Tout ici vit avec ses synonymes, ses contradictions et ses antagonismes. "Quant au décapage et au découpage" le vrai braquage dans de telles circonstances, il est en plein essor et à son apogée "marcher dans l'obscurité, prendre les tramways des grandes zones..."

*Abdel Ghaffar* n'aime pas les partis, et déteste certains de ses hypocrites, de ses accusés et des spéculateurs des intérêts de ceux qui ont du mal à supporter les pôles et les piliers du pays. Certains activistes le touchent au fond.

Les véritables défenseurs des pauvres et des opprimés ceux qui ne sont pas inclus dans l'augmentation et vivent en marge de la société. Ils montent, en groupe, le transport individuel et en commun et meurent en groupe aussi. Il n'y a aucune garantie pour eux dans tous les aspects de la vie. Ils naissent sur la touche, vivent en marge, et meurent sur la touche, mais ils constituent la base principale, ainsi qu'un réservoir

électoral négligé par *Zarkouni* et les institutions de sondages, pour toutes les élections et toutes les étapes. Les bus, les camions et les petites voitures y accèdent. Les portaient les couffins et les paquets, l'argent, les souhaits et les rêves roses. Ils chargeaient leurs poches et leurs téléphones et faisaient ce qu'ils sont tenus de faire et les oublièrent tout le reste du temps d'une élection à une autre. Latifa n'est signifiée que par sa petite famille et sa mère oubliée dans les profondeurs de la campagne tunisienne. Plus que cela, peu importe, le conflit est trop pour elle, elle ne peut être tenue politiquement ou socialement. La Constitution et toutes les paragraphes des lois et des chapitres à lire à partir du haut de la pyramide et appliqués à sa large base.

Cette assemblée populaire, créée par la révolution pour corriger le tout, est devenue un marché populaire, dont certains élèvent la voix pour attirer leurs attentions et leurs regards sur les prochaines élections. Ils ont défendu leurs privilèges et les ont obtenus, ils ont défendu leurs intérêts et ils ont passé d'un parti à l'autre, ont formé des blocs et ont échoué d'autres voies.. Certains d'entre eux sont précis dans les expressions et la magnificence dans même l'inimitable. Et certains d'entre eux sont des hommes des plus remarquables qui ont sculpté leur place dans les cœurs des gens et ont écrit leur histoire bienveillante par leurs langues et la clarté de leurs perceptions ainsi que la vérité de leurs sentiments et la sincérité de leurs intentions et de ce qu'ils veulent vraiment

faire pour sortir le pays du goulet de bouteille dans lequel il s'est déroulé.

Les intérêts de *Abdel Ghaffar* sont les mêmes que ceux de sa génération, un mélange de culture sociale et politique basé sur la réalité du vivant, du visuel et de l'audible. Dans les défilés de l'université, ses rêves étaient sans bornes, peut-être qu'il volait trop et qu'il ne descendait pas sur terre. Les chaises des bureaux ou des cafés ont changé sa considération. La réalité sur le terrain est différente de la réalité ailée des campus universitaires. La solution, A.Ghaffar ? Répondant lui-même: Le programme d'études doit contenir dans son application la réalité de la population, spécialement tirée de la situation locale. Ensuite, le diplômé ne rêve plus tellement mais passe d'une réalité concrète à une réalité plus concrète.

Il n'y a pas de grandes différences entre elles, sucer le vent sans se briser l'âme ou le cœur. Celui ci est *Abdel Ghaffar*, beaucoup de réflexions et d'analyses, il n'en sort pas que pour se plonger dans les profondeurs du football et aux yeux de ses enfants et dans tous les dossiers traités avec précision d'expert et de son expérience. Après tout cela, il a encore tendance à penser au Djerbien et à la bouteille d'huile de soja, au lait de ses enfants, au réconfort de sa femme et au vieillissement de sa mère, qui est en fait sa préoccupation constante.

Notre pays est beau et merveilleux, sa richesse est abondante, N'est-il pas le grenier de Rome à un moment donné? Avec son gaz, son pétrole, son huile, ses dattes, son blé, ses minerais,

son bétail et ses animaux et les trésors de sa mer et de ses forêts. Notre pays est un grand navire flottant qui n'a besoin que d'un capitaine qualifié. Un leader fort et expérimenté. Nous n'avons pas besoin d'un oiseau rare ou d'un brave général, nous avons besoin que de cet Homme bien éprouvé...

### Mes quatrains au gré des jours

Quoi que ce soit, la vie noblement continue  
Oh petit homme tu n'es que des idées nues  
Ton arrogance ne dure guère même ta vie  
Sois conscient de ton existence, tu survis !

### **La vie est une danse**

J'appartiens à une tribu qui se caractérise par un amour obsessionnel de la danse. Tous, jeunes et vieux, femmes et hommes, s'enivrent en dansant. Ils dansent sauvagement et bruyamment. Ils rebondissent... comme pour enlever la rouille de l'âme. Ils dansent en formant un large cercle dans la lumière des coups de fusil et des chants frénétiques. Beaucoup d'entre eux tombent malades et sont alités s'ils entendent le

claquement du tambour et de la flûte d'une tribu voisine et ne peuvent y assister. Il suffit d'un vent ou d'une brise pour que leurs âmes tremblent, frémissent et aient envie de danser. Lors des mariages... des mariages de la tribu ou même d'autres tribus, les femmes dansent sans réserve et sans se méfier des étrangers. Elles dansent. Elles dansent. Elles dansent jusqu'à ce que le groupe folklorique se lasse, mais elles ne se lassent pas. Ma tante Nejma est une vieille femme de plus de 80 ans. L'un de ses petits-enfants est mort et elle a pleuré cette perte avec une grande tristesse. Quelques jours plus tard, il y a eu une cérémonie de circoncision et elle était triste, meurtrie, secouée et courbée. Elle voulait danser, mais elle n'osait pas... elle avait peur des commentaires des gens. Après que le groupe folklorique

le mariage de les faire revenir pour un instant. Elle a dansé comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle a dansé avec l'agilité d'une jeune fille de vingt ans. Elle a dansé comme un coq abattu alors que tous les autres restaient immobiles. J'ai été réveillé de mon sommeil intermittent par le battement d'un tambour dans le quartier... .. Je me suis levé d'un bond. Eh oui d'un seul bond. J'ai commencé à danser. Puis ma femme et ma fille m'ont rejoint. Nous avons dansé avec légèreté et ma mémoire est pleine des mariages de mon enfance...

Abderrazek Messaoud

Choix et traduction

**AL Amjed Al Othmani**

Es-tu aussi fière !  
Je suis au top  
La vie m'a rendu silencieux  
Comme un panneau de stop  
Dans un carrefour désert  
baigné de lumière...  
Comme un ange ému  
Dont l'habit tissé par un soleil d'été  
Dont les nerfs  
Humidifiés par la pluie d'hiver  
Quoi qu'il en soit ma chère  
Enroule tes bras autour de la lumière  
Que peux-tu en faire ?  
Évoque l'endroit  
Comme il t'a provoquée la joie  
la robe blanche  
Et les gâteaux en tranches  
Les nuits de joie  
Où le bonheur en était Roi  
La vie change toujours son visage  
C'est sa nature, c'est son fond  
Qui nous comble de rage  
Tire en haut tes doigts  
Et sois cette femme la plus sage  
comme il se doit!  
Et vas-y, danse et tourne en rond !

..... **Au gré des jours** .....

Et comme la vie tourne aussi ta page !